This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

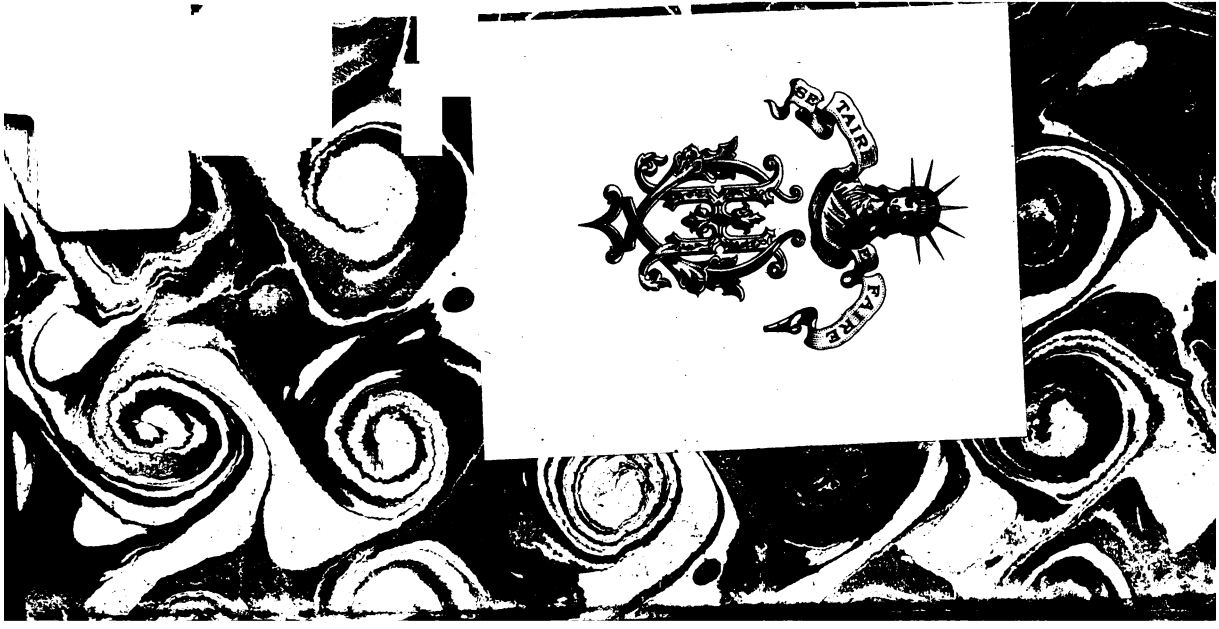
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


BE FAIR
BE FAIR

gl

BT
920
.R36
F5
1744

cet ouvrage est d'un mr. Reinbeck
et traduit de l'allemand par mr formey.

Reinbeck Johann Gustav.

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

SUR

L'IMMORTALITÉ

DE L'AME RAISONNABLE.

AVEC

QUELQUES REMARQUES

Sur une LETTRE

Dans laquelle on soutient que la Matière pense.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTEE & MERKUS.
MDCCXLIV.

Vignaud
2-8-27

A

SON EXCELLENCE,

MONSIEUR

LE COMTE

DE PODEWILS,

MINISTRE D'ETAT DE S. M. LE ROI DE PRUSSE, CHEVALIER DE L'ORDRE DE L'AIGLE NOIRE, &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Je craindrois d'interrompre mal à propos VOTRE EXCELLENCE, au milieu des

 gran-

129469

grandes occupations qui ſont confiées à ſon Miniſtère, s'il s'agiſſoit de lui offrir un Ouvrage moins digne de ſon attention. Mais, & la matière de ce Livre, & ſon Auteur, ſont aſſez l'apologie de la liberté que je prens. La matière eſt la plus intéreſſante, dont l'Eſprit humain puiſſe s'occuper. Rien ne ſauroit être plus doux pour un homme raiſonnable, que de ſe pénétrer de la conviction d'une glorieuſe immortalité, qui fait notre plus belle prérogative, & qui nous diſtingue ſi avantageuſement du reſte des Créatures, dont Dieu a peuplé ce Globe. Tous ceux qui travaillent à mettre en évidence cette im-

importante vérité, ſont auſſi dignes de l'eſtime & de l'affection publique, que ceux qui cherchent à la détruire, le ſont du mépris, de l'horreur même du Genre-humain.

Le digne Auteur de l'Ouvrage dont j'offre la Traduction à VOTRE EXCELLENCE, a fait paroître ſon zèle pour le Bien public dans le choix du ſujet, & ſes talens pour la défenſe de la Vérité dans la manière dont il l'a traitée. Il a conſacré ſes derniers efforts à l'établiſſement d'un Dogme, dont il connoit préſentement à plein & par ſa propre expérience toute la certitude. C'eſt, pour ainſi dire, le chant mélo-

dieux du Cigne, qui a précédé sa fin ; & la mort, en nous enlevant ce Grand-Homme, nous auroit causé une perte entièrement irréparable, s'il ne vivoit encore dans ses Ecrits, s'il n'y avoit peint sa candeur, sa modestie, son zèle & sa charité, comme il y a déployé la force de son génie, & l'étendue de ses connoissances. Je n'ai pas besoin de rappeller à VOTRE EXCELLENCE toutes les précieuses qualités de l'esprit & du cœur, dont ce respectable Ecclésiastique étoit doué. Je sai que VOTRE EXCELLENCE en a fait pendant sa vie tout le cas qu'il méritoit, & je ne doute pas qu'elle ne conserve les sen-

ſentimens dus à ſa mémoire.

Sous les auſpices donc de cet illuſtre Défunt, j'oſe me flater que VOTRE EXCELLENCE agréera cette Traduction, & les motifs qui m'ont engagé à la lui préſenter. Je ne m'en ſuis propoſé d'autres, que de rendre un hommage public aux lumières & aux vertus de VOTRE EXCELLENCE. Elles ſont au-deſſus de mes louanges, & ſans m'ériger ici en Panégyriſte, je laiſſe à la voix de toute l'Europe le ſoin de continuer cet Eloge univerſel, le plus flateur de tous, le ſeul non ſuſpect, parce qu'il eſt deſintéreſſé, le ſeul qui ait droit de paſſer à la Poſtérité. Pour moi, content de de-

mander au Ciel la conſervation d'un Miniſtre, cher à ſon Auguſte Maître, précieux à l'Etat, Protecteur, & Protecteur avec connoiſſance de cauſe, des Arts & des Sciences, digne enfin de l'heureux Siècle pour lequel la Providence nous a réſervés, je ſupplie VOTRE EXCELLENCE d'agréer ces vœux ardens & ſincères, & les aſſurances du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE

A Berlin le 1. Janvier 1743.

Le très humble & très obéiſſant Serviteur

FORMEY.

PRE-

PREFACE

D'UN ANONYME.

§. 1. Rien ne prouve mieux la bizarrerie de l'homme, que les différentes idées qu'il ſe fait de ſon état après la mort. Il craint de retomber dans le néant, parce que rien ne lui paroit plus affreux qu'un néant éternel. Il ne craint pas moins de revivre, & de vivre éternellement, parce qu'il ignore quel ſera ſon ſort dans l'éternité. Il voudroit revivre pour ne plus mourir, mais il le voudroit à ſa façon. Il a peur d'être plus malheureux qu'il ne l'eſt actuellement, & il ne juge de ſon bonheur & de ſon malheur, que ſelon le plus ou le moins de carrière qu'il peut donner à ſes paſſions.

§ 2. Il y en a même, qui craignent tant cette incertitude, qu'ils trouveroient plus doux d'être anéantis, que de revivre, ſi deux choſes

ne les embaraſſoient. Ils comprennent qu'il y a un Etre ſuprême. Ils ſentent qu'il y a en eux-mêmes un être qui les fait penſer. Ils ne ſont pas tout-à-fait ſurs, que ces êtres ſoient ſuſceptibles d'anéantiſſement, mais ils voudroient qu'ils le fuſſent: ils voudroient que le prémier ne fût pas en état de leur demander raiſon de leurs actions, & que l'autre fût diſpenſé d'en rendre compte après leur mort; & ils font tous les efforts imaginables pour ſe le perſuader. De-là cette différence d'opinions ſur l'exiſtence & la nature de la Divinité, ſur la nature & les opérations de l'Ame.

§. 3. Les plus impatiens coupent ce nœud-gordien, en ſoutenant qu'il n'y a pas de Dieu. DAVID, dans ſes *Pſeaumes*, fait mention de cette opinion, en la traitant d'inſenſée; & il ne faut pas douter qu'elle n'ait eu ſes partiſans longtems avant lui, com-

comme elle n'en a encore que trop aujourd'hui.

D'autres, au contraire, ſentent l'abſurdité de ce ſentiment, & admettent un Etre ſuprême; mais ils rafinent & varient ſur ſes propriétés. Il y en a, par exemple, qui le multiplient, & en font pluſieurs Individus Divins. Il y en a auſſi, qui en font une prémière Matière, ſuſceptible de pluſieurs imperfections.

D'autres lui accordent l'Immatérialité, & toutes les Propriétés Divines, excepté celles qui ſemblent gêner leurs paſſions. Selon eux, il n'y a, par rapport à Dieu, ni Bien ni Mal. Tout ſe fait par hazard, ou ſelon le cours de la Nature, ſans que Dieu y prenne part.

D'autres, auſſi inſenſés que ceux-là, confondent la Divinité avec une Deſtinée abſolue. Ils regardent Dieu comme la ſource, la cauſe & l'auteur immédiat de toutes nos actions bonnes ou mauvaiſes; & lui ôtent, par

conſéquent, le droit d'en récompenſer & d'en punir aucune; puiſque, ſelon cette créance, elles deviennent toutes involontaires & néceſſaires.

§. 4. Ce ſeroit être trop diffus, que d'entrer dans un plus grand détail des différens ſentimens de tous les Philoſophes, anciens & modernes, qui ont parlé de la Divinité. Comme la plupart des Auteurs qui ont écrit ſur cette matière, ont rapporté les dogmes de ceux qui ont raiſonné là-deſſus avant eux, & que ces ſortes de Livres ſont entre les mains de tout le monde, nous y renvoyons le Lecteur *.

§. 5. Il en eſt de-même des idées que les hommes ſe font de l'Ame.

De

* Il n'y a qu'à lire ce qu'en dit Cicéron, & ce qu'en diſent tant d'autres Philoſophes plus récens, qui le citent, mais ſur-tout le fameux *Bayle*; *Stanley* dans ſon *Hiſtoire Philoſophique*; l'Auteur de l'*Hiſtoire de la Philoſophie Payenne*; celui de l'*Hiſtoire Critique de la Philoſophie*; & celui des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*.

De tout tems ils ſe ſont appliqués à en découvrir la nature, ou, pour mieux dire, à ſe la repréſenter d'une manière compatible avec leurs deſirs.

§. 6. Selon les traces que nous en trouvons dans l'Antiquité la plus reculée, les prémiers Peuples, ceux mêmes qui donnoient d'ailleurs dans les erreurs les plus groſſières du Paganiſme, ne doutoient pas que les Ames ne reſtaſſent en vie après la mort des Hommes. Cela ſe voit clairement par leur Mythologie, & par les idées, quoique chimériques, qu'ils ſe faiſoient des Champs-Elifées, & de l'Enfer: idées qui n'auroient pu avoir lieu, ſi ceux qui les avoient, n'avoient été perſuadés de l'immortalité des Ames.

Nous en trouvons pareillement des preuves évidentes dans les Livres de MOYSE. Cet Hiſtorien Sacré ne dit pas à la vérité, en termes précis, que les Ames ſont immortelles;

&, ce qui l'a ſans doute empêché de le dire, c'eſt que, dans ces tems-là, cette vérité n'étoit apparemment pas conteſtée par les *Iſraélites*, pour leſquels il écrivoit principalement. Mais il s'en explique indirectement, en rapportant des circonſtances, qui prouvent que l'immortalité de l'Ame paſſoit alors, non ſeulement chez les *Juifs*, mais auſſi parmi d'autres Nations, pour une Vérité inconteſtable.

Il dit, par exemple, *Genèſe* XXV. 8. 9, en rapportant la mort d'*Abraham*: „ Et *Abraham* défaillant, mourut, „ *& fut recueilli vers ſes peuples*". Que ſignifient ces mots, *& fut recueilli vers ſes peuples*? Ils ne ſauroient ſignifier qu'*Abraham* fut enterré au tombeau de ſes Ancêtres. Cela eût été faux, puiſque ſes Ancêtres avoient demeuré, & étoient enterrés en *Caldée*, & que le tombeau, où *Iſmaël* & *Iſaac* enſevelirent le corps de leur Père, étoit au Pays des *Héthiens* (ancien

tien Peuple de la *Paleſtine*) & par conſéquent très éloigné de ſa patrie. Il s'enſuit donc de-là, qu'être *recueilli vers ſes peuples* ne doit s'entendre, en cet endroit de l'Ecriture, que de l'ame d'*Abraham*, *recueillie* après la mort de ſon corps, auprès de celles de ſes Ancêtres. Auſſi cette interprétation eſt-elle juſtifiée par Dieu lui-même, lorſque, quelque tems auparavant, il adreſſa au même Patriarche la prédiction ſuivante: „ Et „ toi, *tu t'en iras vers tes pères* en „ paix, & ſeras enterré en bonne „ vieilleſſe ", *Genèſe* XV. 15. Il eſt clair que la prémière partie de cette prédiction regardoit l'ame, comme l'enterrement ne pouvoit regarder que le corps. Et cette façon de parler prouve inconteſtablement, qu'*Abraham*, comme ſes Ancêtres, & le plus grand nombre de ſes deſcendans, étoit perſuadé que ſon ame ſurvivroit à ſon corps.

Voici un autre endroit, où le même

me MOYSE nous fait voir, que de ſon tems les *Cananéens*, & les autres Habitans Paiens de la Terre promiſe, étoient tout-de-même perſuadés, que les Ames ne mouroient point avec les Corps. Ce paſſage ſe trouve *Deutéronome* XVIII. 11., où le Divin Légiſlateur défend à ſon Peuple, d'adopter aucune des abominations pratiquées par ces Nations-là, & nommément celle d'*interroger les morts*. Or comment un mort eût-il pu être interrogé, ſi ceux qui l'interrogeoient n'avoient ſuppoſé, qu'une partie de ce mort fût encore en vie, & en état de les entendre.

Enfin, il eſt clair que MOYSE & les Peuples auxquels il avoit à faire, croyoient l'Ame Humaine immortelle. Il eſt même probable, que cette opinion étoit dès lors très ancienne, & que c'étoit celle de toutes les Nations qui occupoient alors le Monde habitable. Quoi qu'il en

soit, elle n'a pas toujours été reçue si généralement.

§. 7. SALOMON se recrie avec énergie contre ceux qui, de son tems, n'admettoient aucune différence entre l'Ame Humaine & celle des Bêtes, c'est-à-dire, qui croyoient l'Ame périssable & mortelle.

Les *Saduciens* enseignoient publiquement cette erreur parmi les *Juifs*, & leur Secte étoit si puissante, au tems de J. C. & de ses Apôtres, qu'elle contrebalançoit souvent le crédit des *Pharisiens*; & que selon les *Actes des Apôtres*, & selon l'*Histoire de Josèphe*, elle avoit infecté une partie du Grand-Conseil, & nommément la Maison Royale des *Hérodes*, & plus d'un Grand-Pontife.

§. 8. Il seroit superflu de rapporter les différentes opinions des anciens Philosophes Grecs. Il est trop connu que la plupart, & les plus profonds d'entre eux, soutenoient l'immortalité de l'Ame Humaine, tandis

dis que d'autres s'en faisoient toutes sortes d'idées ridicules. Mais les uns & les autres embrouilloient ces opinions de tant d'idées contraires au bon-sens, que tout ce qu'ils en débitoient sentoit la fable & la comédie *.

§. 9. Il est aussi très probable, que l'immortalité de l'Ame ne fut pas généralement admise parmi les *Romains*. *Cicéron*, un des esprits de l'Antiquité les plus sublimes, ne se seroit pas donné tant de peine pour la démontrer & la soutenir †; & *Sénèque* s'en seroit expliqué d'une manière moins vague & moins incertaine qu'il n'en a parlé en plusieurs endroits de ses Ecrits, si les sentimens de leurs compatriotes n'avoient été partagés là-dessus.

§. 10.

* V. les Auteurs cités dans la Note précédente, & nommément les *Mémoires Secrets de la République des Lettres*. T. 2. Let. 5. §. 6. mais sur-tout l'*Histoire Paienne* T. 1. Ch. 14.

† V. Ses *Tusc. Qu.* I. 2. & sur-tout son Traité *de Senect.* 78.

§. 10. La variété de ces opinions n'a pas ceſſé avec l'Antiquité. Le Syſtème de l'*Influence*, & celui des *Cauſes Occaſionnelles*, qui partagent encore aujourd'hui le Monde Savant, en ſont, pour ainſi dire, des preuves parlantes. Perſonne n'ignore les différens principes de ces Syſtèmes, ni que les Partiſans, qu'ils ont trouvés l'un & l'autre, n'ont jamais pu s'accorder entre eux ſur l'application de ces principes. La plupart de leurs Sectateurs combattent pour l'immortalité de l'Ame ; mais ils prennent, pour la ſoutenir, des routes ſi différentes, & ſi peu conformes à la Raiſon, qu'ils ſont ordinairement réduits à recourir à la REVELATION, pour ſuppléer au défaut.

§. 11. Feu Mr. *de Leibnitz* étoit doué d'un eſprit trop ſubtil & trop profond pour ſe contenter de ſentimens ſi vagues, & trop actif pour n'en pas chercher de plus juſtes. Il in-

inventa enfin un troiſième Syſtème, infiniment plus ingénieux & plus raiſonnable que les deux prémiers. Ce fut celui de l'*Harmonie pré-établie* : mais le Ciel ne lui aiant pas donné aſſez de vie pour débaraſſer cette hypothèſe de toutes les difficultés qui ſembloient d'abord l'accompagner, il y a apparence qu'elle ſeroit morte avec ſon Auteur, ſi le tout-puiſſant Protecteur de la Vérité n'avoit ſuſcité un autre Génie aſſez fécond, aſſez éclairé, pour la faire revivre, & pour la mettre dans tout ſon jour.

§. 12. Le nouveau Syſtème que cet heureux Génie a imaginé, ſemble effacer tous ceux qui l'ont précédé. S'élevant, pour ainſi dire, ſur les ruïnes des autres, il paroit dicté par le Bon-ſens & la Vérité. Il s'éloigne entièrement de la plupart des principes d'*Ariſtote*, & de ceux de *Deſcartes*; & ſans rejetter, ſans adopter tous ceux de Mr. *de Leibnitz*,

il

il en établit de si nouveaux, de si sublimes, de si solides, de si concluans, & il les met tellement à la portée de tout le monde, qu'en l'étudiant sans prévention & avec attention, on est également étonné de sa profondeur, & comme honteux de n'avoir jamais pensé comme l'Auteur qui y travaille.

§. 13. A ce Portrait personne ne méconnoîtra apparemment le célèbre Mr. *Wolff*. Il y a longtems que ses Ecrits Philosophiques, publiés dans sa langue maternelle, ont donné de l'exercice à quantité de Philosophastres, qui s'arrêtent & s'attaquent ordinairement à tout ce qui n'est pas dit ou écrit dans leur sens. Et ce n'est que depuis peu d'années qu'il semble leur avoir imposé silence, en exposant successivement sa Doctrine dans des Ouvrages Latins, & en lui donnant plus d'étendue & d'évidence qu'auparavant. Il est à souhaiter que la Provi-

vidence lui accorde assez d'années & de loisir, pour achever tout ce qui lui reste encore à faire à cet égard.

§. 14. Les preuves que ce Grand-Homme donne de l'immortalité de l'Ame, sont si démonstratives & si convaincantes, qu'il n'en faut pas d'autres pour s'en persuader. Mais comme le plus grand nombre des Lecteurs s'effraie ordinairement de tout ce qui sent le Systême, & qu'il y en a fort peu qui soient assez patiens & assez attentifs pour suivre & bien digérer un raisonnement métaphysique, le savant Auteur des Réflexions qu'on présente aujourd'hui au Public, a choisi un tout autre chemin, pour rendre cette immortalité inconteſtable.

§. 15. Son but n'étant pas de briller, mais de convaincre, il fait abstraction de tout ce qui peut s'appeller Systême, & de toute subtilité inutile. Il ne tire ses preuves, comme il en avertit lui-même, que de no-

tions communes, & uniquement fondées dans l'expérience; & il tâche de les rendre ſenſibles à ceux mêmes qui ne ſe ſont jamais appliqués à l'étude de la Philoſophie. C'eſt au Lecteur à juger, s'il y a bien ou mal réuſſi. Reſte à rendre raiſon des motifs qui ont porté ce Savant à travailler à un ſujet tant de fois rebattu.

§ 16. Ce qui l'y a déterminé principalement, outre l'importance & l'utilité eſſentielle de la matière en queſtion, c'eſt une Lettre Philoſophique, où l'Auteur tâche de ſoutenir que c'eſt la Matière qui penſe. Il y a quelques années qu'il en courut pluſieurs copies manuſcrites & anonymes, & on trouva bientôt après, quoique mutilée, & changée en bien des endroits, dans un Recueil de Lettres publié en 1736, ſous le titre de *Lettres écrites de Londres, ſur les Anglois & autres ſujets par Mr. de* VOLTAIRE.

Ce Manuſcrit, ſoit qu'il faille le met-

mettre sur le compte de Mr. *de Voltaire*, ou sur celui de quelque autre Bel-Esprit fertile en imaginations abstraites, en tours heureux & en saillies brillantes; soit que son Auteur ait sérieusement pensé tout ce qu'il a écrit, ou qu'il n'ait eu que l'intention de se moquer des Philosophes, & de les embarrasser; ce MSC. dis-je, sembloit avoir surpris par sa nouveauté le discernement de certains Lecteurs, naturellement enclins à se flater d'une impunité éternelle, & faciles par conséquent à goûter des principes qui paroissent avancés exprès pour les y conduire.

§. 17. Je ne puis le nier, ces principes m'avoient en quelque manière ébloui moi-même. Charmé de leur exposition si ingénieuse, & des conséquences agréables qu'il est si aisé d'en tirer, je me flatai pendant quelques momens de vivre desormais à ma fantaisie, sans m'em-

ba-

baraſſer de mon ſort après ma mort. Heureuſement pour moi, je m'aviſai de faire part de ces idées à Mr. *Reinbeck*; & ſur ce qu'il me ſurprit par la facilité avec laquelle il m'en fit voir la fauſſeté, je le priai de mettre ſes Argumens par écrit.

§. 18. C'eſt de quoi il a eu la complaiſance de s'acquiter, à meſure que ſes occupations ordinaires le lui ont permis. Il a eu même celle de faire au-delà de ce que je lui avois demandé. Non content d'avoir fait des remarques raiſonnées ſur les endroits les plus apparens du MS. ſuſdit, il s'eſt donné la peine de les faire précéder par une explication des Principes Philoſophiques de ſon opinion; ou pour mieux dire, par une démonſtration de l'Immortalité de l'Ame raiſonnable, & il a bien voulu, à ma perſuaſion, en faire part au public *.

§. 19.

* Il y en aura peut-être, qui auront de la peine à approuver qu'un Théologien

auſſi

§ 19. Voilà l'hiſtoire de ces Réflexions. J'ignore de quel œil le Public

auſſi célèbre que Mr. *Reinbeck* ait mieux aimé prouver l'immortalité de l'Ame par une Démonſtration Philoſophique, que par des Argumens tirés de la Parole révélée: mais on les prie de conſidérer

1. Que l'intention de Mr. *Reinbeck* étant principalement, de réfuter l'Auteur de la Lettre Françoiſe dont il eſt fait mention dans cette Préface, & celui-ci aiant déclaré en plus d'un endroit, qu'abſolument il ne prétend pas raiſonner en Théologien, il eût été ridicule de la combattre par des principes qu'il recuſe.

2. Il ſeroit facile de prouver à ceux qui font cette objection, qu'il eſt impoſſible, que qui nie l'immortalité de l'Ame puiſſe admettre la Divinité de l'Ecriture; & qu'en conſéquence, il ne ſeroit pas moins ridicule de lui oppoſer des raiſons puiſées dans une ſource qu'il rejette.

3. Il s'enſuit de-là, que, pour diſputer avec quelque eſpérance de ſuccès, contre quiconque doute des vérités contenues dans la Sainte Ecriture, lors ſur-tout qu'on a affaire à un homme tel que l'Auteur de la Lettre en queſtion, qui ne fait que ridiculiſer la Religion, & tout ce qu'elle enſeigne de plus ſacré; on n'a point d'autre parti à pren-

blic les regardera, & ſi elles ſeront à l'abri de toute critique. Mais j'avertis

prendre, que celui de le convaincre, que la Révélation n'enſeigne point de Vérité contraire à la Raiſon; & qu'en échange, les Opinions qu'il ſoutient impliquent contradiction. Les plus ſuperſtitieux, à moins qu'ils ne ſoient entièrement privés de bonſens, ne ſauroient réſiſter à cette manière d'agir. On eſt preſque ſûr de les réduire par-là à ſe confeſſer vaincus & convaincus, ou à convenir qu'ils ſe livrent de gayeté de cœur à une opiniâtreté indigne d'un Etre raiſonnable.

4. Il faudroit d'ailleurs être mal informé de ce qui ſe paſſe dans la République des Lettres, ſi l'on ignoroit que Mr. *Reinbeck* n'eſt ni le prémier ni le ſeul Théologien qui ait entrepris de prouver l'immortalité de l'Ame, ſans le ſecours de la REVELATION. Sans en chercher des exemples en *Angleterre* & en *France*, nous nous contenterons de nommer deux Théologiens *Allemans*, l'un & l'autre très connus & reſpectés dans l'Egliſe Evangélique. Ce ſont le docte *Hildebrand*, qui a écrit un Livre intitulé: *Immortalitas Animæ rationalis, ex ſolo Naturæ lumine apodictivis & topicis rationibus liquidò oſtenſa, & ab Adverſariorum objectionibus, ex eodem Rationis lumine vindicata,*

vertis ceux qu'elles ne convaincront pas de l'Immortalité de l'Ame, & qui

c. à. d. „ L'Immortalité de l'Ame, prou„ vée par des argumens ſans replique, u„ niquement tirés des Lumières Naturelles, „ & ſoutenue par les mêmes Lumières con„ tre les Objections des Adverſaires "; & le fameux *Maſius*, qui nous a laiſſé un Ouvrage, qu'il nomme, *de Immortalitate Animæ, quatenùs è Naturæ lumine conſtat*; c. à. d. „ de l'Immortalité de l'Ame, entant „ qu'elle nous eſt connue par la Lumière „ Naturelle ".

A ces deux Théologiens nous pourrions joindre encore d'autre Savans, tels que ſont, par exemple, *Placcius*, & *Hardſchmid*; dont le prémier a compoſé un Traité: Grundlicher beweiß von der Seelen Unſterblichkeit aus den bloſſen lichte der Natur / c. à. d. „ Preuves ſolides de l'Immortalité de „ l'Ame, tirées de la ſeule Lumière Natu„ relle "; & l'autre a publié à *Strasbourg* un Livre, *de Immortalitate Animæ Humanæ, ex Philoſophorum veterum & recentium argumentis examinatâ & demonſtratâ*; c. à. d. „ de „ l'Immortalité de l'Ame Humaine, exa„ minée & prouvée ſelon les principes des „ Philoſophes, tant anciens que modernes". Mais le prémier aiant été Profeſſeur en Philoſophie à *Hambourg*, & la profeſſion de l'autre

qui trouveront à propos de les attaquer par cet endroit-là ; je les avertis, dis-je, qu'on ne répondra pas à leurs objections, à moins qu'ils n'y joignent une démonſtration du contraire. Qu'ils prouvent que l'Ame rai-

l'autre ne nous étant pas préciſément connue, nous ne les avons nommé que par manière d'acquit, nous contentant d'ailleurs de renvoyer les Lecteurs au *Dictionnaire Philoſophique de Walch*, où ils trouveront bon nombre d'exemples pareils, la plupart tirés des Ecrits du célèbre *Fabricius*.

Notre intention n'eſt pas d'examiner en cet endroit, juſqu'à quel point tous ces Savans ont réuſſi dans leurs entrepriſes. Il nous ſuffit d'avoir prouvé par leurs exemples, que celle de Mr. *Reinbeck* n'eſt ni nouvelle, ni irrégulière ; & qu'il y auroit de l'injuſtice à lui refuſer la même liberté, que ſe ſont donnée ceux qui ont écrit avant lui, peut-être avec moins de ſuccès, ſur le même ſujet. En effet, rien de plus préjudiciable à la Religion, rien de plus contradictoire, que de trouver mauvais que les Théologiens raiſonnent ſur les Vérités Chrétiennes, & qu'ils ſe ſervent de la Raiſon même, pour prouver qu'elles ne ſont point contraires à la Raiſon.

raiſonnable eſt mortelle & périſſable, mais qu'ils le prouvent démonſtrativement. Dès qu'ils y auront réuſſi, dès qu'ils auront ſatisfait à ce défi, il n'y aura plus de diſpute, & Mr. *Reinbeck* lui-même deviendra leur proſélyte.

En attendant que cela arrive, je ne balance pas d'avouer, que les Argumens de ce Savant me paroiſſent ſi clairs & ſi perſuaſifs, qu'ils m'ont ſouvent arraché une réflexion, que tant d'autres peuvent avoir faite avant moi, & que je crois très vraie. C'eſt qu'il eſt difficile de concevoir, qu'un homme qui ſe pique de raiſonner juſte, puiſſe balancer de regarder l'Immortalité de l'Ame comme une vérité évidente par elle-même, & abſolument néceſſaire, je ne dirai pas par rapport au ſalut, qui ne ſauroit avoir lieu ſans elle; mais par rapport au repos, à la ſureté & au bonheur de la Société dans cette vie.

§. 20. Suppoſons, par exemple, qu'un

qu'un grand Prince s'aviſât de ſouffrir que ſes Sujets fuſſent imbus d'une Doctrine contraire à l'Immortalité de l'Ame, & à l'idée d'une Vie à venir; en quelle ſureté ſeroit-il, tant pour ſa perſonne, que pour la forme de ſon Gouvernement? Pourroit-il compter un moment ſur leur obéiſſance, ſur leur fidélité, ſur leurs ſermens? Ses Sujets eux-mêmes ceſſeroient-ils de ſe tromper, de s'aſſaſſiner les uns les autres, dès qu'ils pourroient en dérober la connoiſſance à la Juſtice temporelle? Y auroit-il de fin aux violences du plus fort, à la rapine, au poiſon, aux meurtres, aux crimes les plus horribles? Toutes les vertus, le bonheur de la Société, la Religion, ne ſeroient-ce pas autant de chimères, ſi les Hommes croyoient n'avoir plus rien à craindre & à eſpérer après la mort? Enfin, la Raiſon elle-même, qui fait la ſeule différence entre l'Homme & la Bête, de quelle utilité nous ſeroit-elle

elle, s'il n'y avoit rien en nous qui continuât de vivre après notre trépas? Le Créateur, qui ne fait jamais rien ſans raiſon, n'en auroit eu aucune pour nous en douer.

§. 21. En un mot, je me ſens ſi perſuadé, je le répète, que l'Ame Humaine eſt immortelle, & je me ſai ſi bon gré d'en être convaincu, que je ne puis m'empêcher de finir cette Préface par le même paſſage de *Cicéron*, que le Libraire a trouvé bon de placer à la tête de cet Ouvrage: „ Que ſi je me trompe, en „ croyant les Ames Humaines im„ mortelles, je ſuis ravi de me trom„ per: c'eſt une erreur qui me fait „ plaiſir, & qu'on ne m'arrachera „ point tant que je ſerai en vie ".

CIC. *de Senectute.* 86.

RE-

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME RAISONNABLE.

I.

Conduite que l'Auteur se propose de tenir.

AYant formé le deſſein de donner une démonſtration de l'Immortalité de l'Ame Raiſonnable, il faut, avant que d'en venir à l'exécution, expliquer ce que nous entendons par une *Ame*, par une *Ame Raiſonnable*, & par *Immortalité*. Nous n'aurons égard dans nos définitions à aucun ſentiment particulier ſur la nature de l'Ame, & nous ne poſerons pour fondement, que ce qu'une expérience univerſelle & inconteſtable enſeigne à tous les hommes ſur ce ſujet. Par ce moyen nos définitions pourront être généralement

ment reconnues & adoptées, à quelque opinion que l'on ait été jusqu'alors attaché. Si nous ne mettons la main à l'œuvre qu'après avoir pris ces précautions, personne ne pourra nous reprocher de bâtir sur des fondemens incertains, & de déduire notre démonstration de Principes contestés. Au contraire, tout le monde sera convaincu de l'impartialité que nous observons dans cette matière.

II.

Définition de l'Ame.

Quand nous parlons de l'*Ame* en général, nous entendons par ce terme, „ une Substance qui a la faculté, non seulement de se faire certaines représentations, mais encore de produire en elle-même divers „ panchans & desirs, & qui est unie „ à un Corps doué d'organes sensibles.

III.

Cette Définition est générale.

Comme nous considérons ici l'Ame en général, & que nous ne faisons pas encore une attention particulière à l'Ame Raisonnable, la définition que nous

nous venons de donner, peut bien être appliquée à celle-ci ; mais elle est en même tems telle, qu'on peut s'en servir à l'égard des Bêtes, en suivant l'opinion de ceux qui leur donnent une ame. Car quiconque ne fait pas des Bêtes de pures Machines, & ne leur refuse pas, comme les *Cartésiens*, toute sensation, ne sauroit s'empêcher de reconnoître qu'elles ont la faculté de se représenter les choses qui sont hors d'elles, qu'elles ont le sentiment de celles qui touchent leurs corps, & que les impressions des sens excitent en elles divers appétits. Nous appellons donc *Ame*, toute Substance qui a cette faculté, soit qu'on la croie matérielle, ou qu'on en fasse un être incorporel.

IV.

L'Ame produit ses représentations par une force qui lui est propre.

En attribuant à l'Ame la faculté de se faire des représentations, nous concevons qu'elle se conduit à l'égard de ces représentations d'une manière beaucoup plus *active*, que *passive*. Eclaircissons la chose par un exemple. Une certaine image se peint dans un Miroir. On ne dira pas que le Miroir

produit cette image par sa force propre; ce n'est qu'un simple renvoi des raions qui partent de la figure placée à l'opposite de la glace. Quand on ôte de la lumière un corps qui en est éclairé, son ombre s'efface; & quand l'objet qui est vis à vis du Miroir change de place, son image s'éclipse dans le Miroir, qui par conséquent est beaucoup plus passif qu'actif dans les représentations qu'il forme.

Il ne dépend pas du Miroir de conserver l'image qu'il a une fois reçue, ou d'en représenter une à son gré. Sa faculté est bornée à l'expression de ce qui est effectivement devant lui. Il n'a aucune connoissance de cette représentation. Aussi son utilité n'est-elle pas pour lui, elle ne concerne que ceux qui regardent dans le Miroir. Au contraire, l'Ame a la force de produire des représentations en elle-même. Elle se règle à-la-vérité dans les images qu'elle se fait des choses corporelles sur les circonstances de l'action extérieure, par laquelle les objets affectent les organes des sens; mais elle place elle-même ces objets à la portée de ses sens, & n'a pas besoin

ſoin du miniſtère d'autrui, comme le Miroir. Elle eſt auſſi capable de conſerver au dedans d'elle l'image des choſes extérieures, & de la rappeller en leur abſence. Tout cela montre clairement, qu'il y a une grande différence entre les repréſentations d'un Miroir & celles d'une Ame, puiſque celle-ci produit les ſiennes d'une manière active & efficace, par ſa propre force. Et comme elle en a de plus le ſentiment, la connoiſſance intime, & qu'elle ſe diſtingue des images qu'elle ſe repréſente, il en réſulte avec d'autant plus d'évidence, que l'Ame n'a pas des repréſentations purement *paſſives*, mais qu'elles ſont *actives*.

V.

Nous avons dit que l'Ame eſt une ſubſtance, qui peut non ſeulement ſe faire certaines repréſentations, mais encore qui a la capacité d'exciter en ſoi certains appétits, ou deſirs; il ſuffit d'en appeller ici à l'expérience. Tirons de-là une nouvelle différence entre les repréſentations de l'Ame, & celles du Miroir. Dans celui-ci elles

§. 2. *Elle eſt auſſi capable d'exciter en ſoi certains appétits.*

n'occasionnent pas le moindre changement, bien loin d'y exciter des appétits: au-lieu que celles que l'Ame produit d'une manière efficace, par sa propre force, traînent à leur suite divers desirs.

VI.

Chaque Ame a un Corps qui lui convient.

Nous avons ajouté que l'Ame est unie à un Corps pourvu d'organes sensibles. Nous voulons faire comprendre par-là, que le nom d'Ame ne convient pas à tout être, par cela seul qu'il a la force de produire des représentations & des appétits. Quiconque reconnoit un DIEU, ou des Anges, ne leur refusera pas des représentations actives. On ne sauroit cependant leur donner le nom d'Ames. Car ce nom suppose toujours un Corps auquel l'Ame est propre à être unie, & qui est doué des organes des sens, par lesquels l'Ame peut recevoir les sensations de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, & de l'attouchement.

VII.

Notre Défini-

Il y en a qui croient l'Ame *matérielle.*

rielle. Quoique nous ne ſoyons pas de ce ſentiment, dont nous établirons le contraire dans la ſuite, nous avons néanmoins donné pour le préſent une définition de l'Ame, dont ceux qui regardent l'Ame comme une *matière ſubtile penſante*, n'auront rien à retrancher. Car nous n'avons point encore avancé que l'Ame ſoit *immatérielle* & *ſpirituelle*, & nous nous ſommes bornés à dire en général, que c'eſt une ſubſtance. Or quand on croiroit l'Ame matérielle, on ne prétendra pas pour cela que la force de penſer réſide dans chaque partie dont le corps eſt compoſé; mais l'on attribuera ſeulement cette force à une matière d'une certaine eſpèce. On ſera par conſéquent obligé de diſtinguer cette ſorte de matière qui a la faculté de penſer, du reſte de la matière, dont le corps eſt compoſé, & où cette force ne ſe trouve point. Il faudra donc donner le nom d'*Ame* à cette matière penſante, & en la diſtinguant du reſte de la matière du corps, avouer que c'eſt une ſubſtance particulière; & alors il n'y a rien à oppoſer à ce

tion de l'Ame peut être reçue par ceux qui la croient matérielle.

tre définition. Voilà ce que j'avois à dire pour l'éclairciſſement du mot *Ame*.

VIII.

Ce que c'eſt qu'une Ame raiſonnable.

Continuons, & voyons ce que l'on doit entendre par *Ame raiſonnable*. Nous qualifions ainſi l'Ame, entant qu'elle a eſſentiellement la faculté de ſe faire des repréſentations diſtinctes, d'examiner, de comparer, d'appercevoir l'enchaînure des Vérités, & d'en tirer certaines conſéquences. Nous faiſons moins attention ici à ce que l'Ame raiſonnable exécute effectivement, qu'à ce dont elle eſt capable en vertu de ſa conſtitution eſſentielle. De cette manière nous ne faiſons pas difficulté de donner une Ame raiſonnable aux plus petits Enfans. Car quoiqu'elle ne ſoit pas encore en état de former effectivement des conſéquences raiſonnables, il exiſte pourtant dans cette ame une faculté propre à cet effet, & qui ſe développera en ſon tems. Nous appellons bien un jeune Arbre qui ne ſauroit encore produire de bons fruits, par exemple, un Arbre d'une bonne ſorte de pommes,

mes, nous l'appellons à bon droit & ſans balancer, un bon Pommier; parce que ce petit arbre eſt d'une eſpèce qui peut produire en ſon tems les fruits que l'on en attend. C'eſt par la même raiſon que nous nous croyons bien fondés à nommer raiſonnable, l'ame du plus tendre Enfant. En cela, comme je l'ai inſinué, nous ne regardons qu'à la faculté eſſentielle de toute Ame, abſtraction faite de l'uſage effectif de cette faculté; uſage qui peut manquer dans certains tems, quoique la faculté même ſubſiſte toujours. L'expérience journalière ne nous enſeigne-t-elle pas qu'un Homme fait n'eſt pas toujours en état d'employer ſa raiſon, comme dans le ſommeil, dans les évanouiſſemens, & dans d'autres cas de cette nature? En conclura-t-on qu'alors cet Homme eſt ſans ame raiſonnable? Nous avons donc aſſez de fondement, pour traiter de raiſonnable, toute Ame qui poſſède une faculté eſſentielle de ſe faire des repréſentations diſtinctes, & de connoître la liaiſon des vérités.

IX.

Il faut à l'Ame des idées & des penſées, pour qu'elle puiſſe connoître la liaiſon des vérités, & tirer des conſéquences.

Une Ame ne ſauroit appercevoir la liaiſon des vérités, ni former des conſéquences raiſonnées, à moins qu'elle n'ait des idées & des penſées. Nous appellons *Idée*, la repréſentation que l'Ame ſe fait d'un objet; & *Penſée*, la connoiſſance intime qui accompagne cette repréſentation. Une Penſée emporte donc plus qu'une ſimple Idée. Pour celle-ci, il ne faut que la repréſentation de l'objet, & pour ainſi dire une ſimple ſenſation, qui pourroit avoir lieu ſans que l'on s'en apperçût. C'eſt ce que l'on remarque dans le ſommeil, dans les ſonges inquiets, chez les Perſonnes qui parlent ou qui marchent en dormant, & chez les petits Enfans. Leurs actions font voir qu'il y a dans leur ame des repréſentations & des ſenſations; & néanmoins ces gens n'ont aucune connoiſſance de ce qui ſe paſſe en eux. Au contraire, il y a dans ce que nous appellons *Penſée*, une double ſenſation, ſi je puis m'exprimer ainſi. On ſe repréſente une choſe, & l'on

fait

fait en même tems qu'on se la représente. On est ensuite en état de distinguer de soi-même cet objet représenté, dont l'image est apperçue par l'ame. Dès que l'on saisit bien cette différence entre la simple Idée & la Pensée, il est aisé de rendre raison, comment il est possible qu'un Homme s'imagine en songe ou en délire, qu'il est, par exemple, Roi. Cela vient de ce que cet Homme n'a dans l'ame qu'une simple représentation, & une idée obscure de l'image d'un Roi, & que ne se sentant pas bien actuellement lui-même, il confond avec sa propre idée celle de l'image, dont il a une sensation dans son ame. Ne la regardant pas comme une simple image, il ne la sépare point de lui-même, & se persuade que cette image & lui ne font qu'un. Mais nous nous sommes engagés dans une digression, il faut revenir à notre sujet.

X.

De simples idées, ou pensées, dès qu'on les envisage séparément, & *L'Ame doit lier*

entre elles.

sans les lier ensemble, ne sauroient conduire à aucune conséquence raisonnée. Pour penser & conclure raisonnablement, il faut non seulement faire attention au sujet qui est présent à l'esprit, mais encore y lier les choses qui sont en connexion avec lui, & en séparer celles qui n'y conviennent pas. Ce n'est qu'après avoir affirmé ou nié quelque chose d'un sujet, qu'on passe à la conséquence.

XI.

Elle doit avoir des idées des Espèces & des Genres, & poser certaines vérités fondamentales, qui lui servent à lier ou à séparer les idées.

De-là nous pouvons déjà déduire en quelque sorte, de quelle faculté une Ame doit être douée, pour qu'on puisse la considérer comme une *Substance raisonnable.* Mais nous croyons qu'il est nécessaire d'approfondir encore davantage cette matière, & pour cet effet d'ajouter les remarques suivantes. Personne ne sauroit penser & conclure raisonnablement, 1. à moins que ce qu'il affirme ou qu'il nie ne soit appuyé sur des Vérités universelles & fondamentales, auxquelles il puisse être rapporté: 2. à moins qu'il n'ait,

n'ait, outre les idées des Individus qui tombent ſous ſes ſens, celles des Genres & des Eſpèces : & 3. à moins qu'il n'ait de plus certaines idées particulières, par le moyen desquelles il lie ou ſépare dans ſes penſées les repréſentations. Ces trois articles demandent des éclairciſſemens circonſtanciés, vu qu'ils ſervent à la Démonſtration que nous nous propoſons de donner. Mais nous prendrons garde dans tout ce que nous dirons là-deſſus, de ne rien avancer qui ne ſoit confirmé par l'expérience & avoué de tout le monde, afin qu'on ne puiſſe pas nous objecter qu'il entre quelque choſe de ſuſpect dans notre Démonſtration.

XII.

1. Nous avons dit que pour penſer & conclure raiſonnablement, & pour affirmer ou nier de-même, nous devions avoir pour baſe certaines Propoſitions, ou Vérités fondamentales. La prémière Propoſition univerſelle & fondamentale, c'eſt celle que les *Philoſophes* ont coutume d'appeller

Exemples de quelques Vérités fondamentales.

*le Principe de contradiction**. En vertu de ce Principe, on ne sauroit en même

* Ce Principe de contradiction, qui est négatif, tire son origine de cette autre Proposition affirmative, *Ce qui est, est.* Cette Proposition a un air de puérilité, qui fait que quelques personnes le prennent pour une pure niaiserie d'Ecole, dont on devroit rougir. Ils disent que cela s'entend bien de soi-même, & que personne n'en doute. Il n'en est pas moins vrai que cette Proposition, toute simple qu'elle paroit, est le fondement du Principe de contradiction, & par-là de toutes les autres Vérités. Car on conclut ainsi: „ Si „ cette Proposition est vraie, *Ce qui est, est*; „ au contraire la suivante est fausse, *Ce qui est, „ n'est pas.* Or cette dernière étant fausse, il s'en- „ suit, qu'*Une chose ne sauroit être, & n'être „ pas en même tems.* Et c'est ce qu'on appelle le Principe de contradiction. Comme donc découlent de celui-ci d'autres Principes, sur lesquels se fondent ensuite toutes les Vérités, on voit bien que cette prémière Proposition, qui nous avoit paru d'abord si chetive & si simple, est effectivement la prémière Vérité fondamentale, & le Principe de toutes les autres Vérités. Il y a des Nombres sans nombre, qui par leurs diverses compositions forment toutes sortes de produits. Cependant tous les Calculs actuels & possibles de l'Arithmétique sont fondés sur la simple Unité. En elle gît le prémier Principe, qui fait qu'un produit est juste, ou faux. De tout cela il résulte que le Créateur a mis dans tous les hommes un Principe,

me tems & au même égard, affirmer & nier une chose d'une autre. Toute la vérité & la certitude reposent sur ce Principe. On ne pourroit rien tenir pour vrai & pour certain, s'il étoit possible qu'une chose fût & ne fût pas en même tems, & qu'on pût affirmer & nier à la fois Ce Principe en produit d'autres, qu'on est obligé d'employer dans toutes les conséquences raisonnées. Tels sont, par exemple, ceux-ci: *Le Néant ne sauroit être cause de rien: Rien ne peut arriver sans Raison suffisante: Le Tout est plus grand que sa Partie: Toutes les Parties prises ensemble sont égales au Tout*, &c. Quiconque a une légère teinture de Philosophie, conviendra sans peine qu'on ne sauroit se passer de ces Principes, pour penser & conclure raisonnablement sur quelque sujet que ce soit. Les Mathématiques elles-mêmes en ont besoin, & c'est de-là qu'elles tirent

cipe, par lequel ils sont en état de distinguer la Vérité de l'Erreur, & qu'il est possible de reconnoître la certitude d'une Vérité, & de rejetter la Proposition contraire comme erronée.

rent toute leur certitude. En un mot le Principe en queſtion eſt la pierre de touche de toutes les autres Vérités, & le fondement de la certitude des Sciences Humaines.

XIII.

Néceſſité des notions des Genres & des Eſpèces.

2. Nous avons remarqué enſuite, que pour penſer & conclure raiſonnablement, il faloit ajouter aux idées des Individus qui tombent ſous nos ſens, les notions des Genres & des Eſpèces. Tous les objets des ſens ſont de purs individus ; mais l'Ame en prend occaſion de les diſtribuer en certains genres & certaines eſpèces, commençant de cette manière à affirmer ou nier quelque choſe d'eux. Faiſons voir en peu de mots comment cela ſe paſſe.

XIV.

Comment l'Ame les forme.

Divers Individus ſe préſentent à nous, par exemple, quelques Tiges avec leurs branches, leurs rameaux & leurs feuilles. Nous remarquons qu'elles ſont toutes conformes entre elles à l'égard de ces

ces diverſes parties. Cette obſervation faite, nous les rappellons à un Genre commun, que nous appellons *Arbre*. Mais en pouſſant plus loin notre attention, nous trouvons qu'outre les circonſtances qui s'accordent, il y a pourtant des différences notables dans leurs écorces, dans leurs feuilles, & dans leurs fruits. Sur quoi nous diviſons le Genre *Arbre* en certaines Eſpèces, à chacune desquelles nous donnons un nom particulier. C'eſt ce qui produit les dénominations de Pommier, de Poirier, de Ceriſier, & autres ſemblables. Nous allons plus loin encore, & trouvant des diſſemblances ſenſibles entre les Arbres d'une même eſpèce par rapport à la figure ou au goût des fruits, nous formons de nouvelles eſpèces inférieures & ſubordonnées aux précédentes, qui ont auſſi leurs dénominations particulières. Tel eſt notre procédé à l'égard de tout ce qui tombe ſous nos ſens, ou de ce dont nous acquérons d'ailleurs quelque connoiſſance. Si nous étions deſtitués de ces *notions* univerſelles des Eſpèces & des Genres, & que notre ame n'eût que

de

de simples représentations des Individus, il nous seroit absolument impossible de penser & de conclure d'une manière raisonnée. Concevez que les sens transmettent à notre ame la seule image d'une chose, sans qu'il se passe rien au-delà, & sans que nous affirmions ou niyons quoi que ce soit de cette image, nous ne pourrons pas sur ce simple acte nous qualifier raisonnables. Il n'y a que la notion des Espèces & des Genres qui nous mette proprement en état d'affirmer ou de nier d'une manière raisonnable à l'égard des choses qui sont hors de nous, de les mettre en opposition ou en parallèle, de réunir ce qui tient ensemble, d'en séparer le reste, & d'aller ainsi de conséquence en conséquence.

XV.

Des Notions par le moyen desquelles nous lions ou séparons les idées.

3. C'est une chose reconnue, que, comme nous l'avons insinué tout-à-l'heure, pour penser raisonnablement, il est nécessaire de lier dans son esprit certaines idées, ou de les séparer. C'est à quoi servent diverses notions, que nous exprimons par ce que la Grammaire

maire appelle *Adverbes & Conjonctions.* Tels ſont les mots, *oui*, *non*, *mais*, *pourquoi*, *ſi*, *quoique*, *à cauſe*, & pluſieurs autres. Les choſes qui répondent à ces mots, ne ſont point corporelles ou matérielles, & ne viennent point du dehors par les ſens, puiſqu'on chercheroit inutilement dans tout l'Univers quelque Etre corporel qui s'appelle, *oui*, *non*, *mais*, *pourquoi* &c: mais ce ſont de pures notions de notre ame, à l'aide deſquelles elle met en ordre les idées, & ſans leſquelles on ne ſauroit penſer raiſonnablement. Auſſi ces notions doivent-elles être rapportées beaucoup moins à nos repréſentations ſenſibles, qu'aux opérations de notre Entendement & de notre Raiſon.

XVI.

Les Vérités univerſelles, & quelques autres Notions, exiſtent naturellement dans tous

Ce que nous avons avancé juſqu'ici, nous conduit tout naturellement aux remarques ſuivantes. Tous les Hommes, de quelque Nation qu'ils ſoient, les petits Enfans même, dès que la Raiſon ſe développe en eux, fondent leurs affirmations & leurs négations, avec toutes les conſéquen-

les Hommes.

quences qu'ils en tirent, ils les fondent, dis-je, sans s'en appercevoir & sans y avoir réfléchi, sur ces Vérités fondamentales & universelles, dont nous avons parlé §. XII. Ils n'ont pas besoin qu'on les leur propose, ni qu'on les leur éclaircisse; ils ne les développent point par leur propre réflexion, & cependant le fondement de leurs pensées raisonnables & de leurs discours s'y trouve. Un Homme, qui n'a jamais étudié, ni entendu parler du Principe de contradiction des Philosophes, ne croira pourtant pas qu'une chose puisse être tout à la fois noire & blanche, vraie & fausse. Un Paysan demande, aussi-bien que le plus grand Philosophe, pourquoi telle chose est ainsi, & comment cela est possible, quoique le mot de Raison suffisante n'ait jamais frappé ses oreilles. On remarque dans les Enfans, avant même qu'ils possèdent bien leur langue maternelle, une liaison d'idées, qu'ils tâchent d'exprimer à leur manière, quoiqu'ils n'aient pas encore appris les mots propres à la faire sentir. Nous concluons de-là, que les notions

notions des Principes univerſels, & celles que nous rendons par le ſecours des Adverbes & des Conjonctions, ſont naturelles & eſſentielles à notre ame. D'où réſulte enſuite que la faculté de penſer, de juger & de raiſonner, appartient auſſi à l'eſſence d'une Ame raiſonnable.

XVII.

Objection & Réponſe.

Il eſt vrai que les prémières idées & penſées que nous ſentons en nous, y ſont excitées par le moyen des objets qui frappent les ſens. Cela ſeroit preſque croire, que la faculté même de penſer & de juger raiſonnablement nous vient du dehors. Mais avec un peu d'attention, on s'appercevra bientôt, que cette conſéquence n'eſt pas juſte, & qu'on doit plutôt reconnoître le contraire. Il peut bien arriver, & il arrive en effet tous les jours, que certaines circonſtances extérieures donnent occaſion à l'Homme de ſe ſervir d'un de ſes membres, par exemple de ſon bras, de telle ou telle manière. Prétendra-t-on pour cela que ce ſoient ces cir-

circonſtances extérieures, qui donnent au bras la force d'agir ? A beaucoup plus forte raiſon faut-il avouer que les circonſtances, quelles qu'elles ſoient, ne ſauroient donner lieu au bras de ſe remuer, à moins que la force naturelle n'y exiſte auparavant. Il en eſt de-même à l'égard de l'Ame raiſonnable. Bien que les objets extérieurs & ſenſibles nous conduiſent à des penſées raiſonnables & à des méditations, ils ne nous donnent pas la force requiſe pour ces actes, qui ne ſe manifeſteroient point en nous, ſi la force d'agir ne s'y trouvoit préalablement. La Bête peut ſe trouver dans les mêmes circonſtances extérieures que l'Homme, les mêmes objets affectent ſes ſens. Si donc ces circonſtances & ces objets produiſoient la force de penſer raiſonnablement, les Bêtes devroient néceſſairement l'avoir en partage. Mais cela n'étant pas, il eſt clair que la conſéquence précédente ne vaut rien. Et en effet, comment ſeroit-il poſſible de convaincre un autre de la moindre vérité, avant que de lui avoir allégué & expliqué les Principes ſur leſquels

quels repoſent toutes les Vérités, ſi ces Principes n'étoient réellement & antérieurement cachés, pour ainſi dire, dans la nature & dans l'eſſence de l'Ame?

XVIII.

Conſtitution d'une Ame raiſonnable.

On n'aura pas de peine à découvrir par-là, quelle doit être la conſtitution d'une Ame pour être cenſée raiſonnable. Elle ne ſauroit être deſtituée de la faculté de ſe faire des repréſentations & des idées; car cela appartient en général à la notion de l'Ame, §. 11. Mais cette faculté doit s'étendre juſqu'à la mettre en état de tirer de juſtes conſéquences de ce qu'elle ſe repréſente. Pour cette fin il faut qu'elle puiſſe comparer les objets, lier ce qui appartient l'un à l'autre, en ſéparer le reſte, affirmer, nier, & arriver ainſi aux notions univerſelles, §. XIII. XIV. XV. Bien plus, il faut que les Principes de toutes les Vérités lui ſoient eſſentiellement connus, afin qu'elle puiſſe s'en ſervir comme de règle fondamentale pour juger des choſes, §. XVI. Nous donnerons

rons de plus grands éclairciſſemens ſur tous ces articles, lorſque nous examinerons dans la ſuite, ſi une Ame raiſonnable peut être matérielle ; ici nous ne faiſons que définir les termes, & ce que nous avons dit peut ſuffire pour ce but.

XIX.

Ce qu'on appelle Immortel.

Il ne nous reſte plus qu'à déterminer ce que nous entendons par *Immortalité*. *Mortel*, c'eſt ce dont la nature eſt tellement conſtituée, qu'il peut perdre un jour la vie. *Immortel* au contraire, eſt ſuivant nous, non ſeulement ce qui ne perd jamais la vie, mais ce dont l'eſſence & la nature ſont telles qu'il ne la perdra jamais de ſoi-même. Avant que de prouver, ſi cette notion de l'immortalité convient à l'Ame raiſonnable, ou non, recherchons en quoi conſiſte la *Vie* d'une Ame raiſonnable.

XX.

En quoi conſiſte la Vie en général.

Quand nous parlons de la Vie en général, il faut remarquer que nous ne ſaurions concevoir une choſe comme

me vivante, ſans y ſuppoſer un *Principe actif*. On n'attribue aucune vie à une choſe purement paſſive. Suivant cette notion univerſelle, tout ſujet qu'on regarde comme doué de l'immortalité, doit être d'une eſpèce & d'une nature qui ne perde jamais ſon activité. Ce n'eſt pourtant-là, comme je viens de le dire, qu'une notion tout-à-fait générale de la vie d'un Etre, & qui peut être appliquée aux choſes corporelles, qui n'ont aucune repréſentation active, & auxquelles on ne laiſſe pas d'attribuer la vie dans le langage ordinaire. Par exemple, nous diſons ſouvent, tel ou tel Arbre eſt tout-à-fait mort; ſavoir, quand la ſève & les ſucs de la terre ne circulent plus dans ſes canaux internes, & qu'il eſt hors d'état de pouſſer des feuilles & de porter du fruit. Au contraire, nous diſons que l'Arbre vit, tant qu'il y reſte quelque force d'attirer & de diſtribuer les ſucs nouriciers.

XXI.

Mais comme nous ne parlons pas ici de tous les Etres dans leſquels ſe trouve *Ce que c'eſt que la Vie d'u-*

ne Ame en général.

trouve une action intérieure, & qu'il ne s'agit proprement que de ceux auxquels nous donnons le nom d'*Ame*; nous devons donc rechercher en particulier, de quelle espèce est l'action d'une Ame, & conséquemment en quoi consiste sa vie. Or, §. 11. nous avons défini l'Ame, une Substance qui est capable de produire au dedans de soi des représentations actives avec certains appétits ou desirs, & qui est unie à un Corps dont les opérations extérieures se règlent sur les panchans de l'Ame. Par conséquent la Vie de l'Ame consiste en général dans une force ou vertu active, capable de produire des représentations & des appétits. Si donc une Ame en général doit être considérée comme immortelle, il faut qu'en tout tems, & dans quelques circonstances qu'elle soit, elle puisse produire en elle-même, & des représentations actives, & certains appétits ou desirs.

XXII.

En quoi consiste en particulier

Cela ne suffit pas encore pour notre but présent. Car puisque nous trai-

traitons expreſſément de l'Ame raiſonnable, nous ſommes obligés de déterminer particulièrement, en quoi nous faiſons conſiſter l'immortalité d'une telle Ame. Nous avons appellé Ame raiſonnable §. XVIII. une Subſtance qui eſt capable de ſe former des notions univerſelles, & de juger ſainement d'une choſe, en vertu des Principes qui ſont cachés en elle. C'eſt dans cette force ou vertu active, & dans ſon activité que conſiſte proprement la Vie d'une Ame raiſonnable. Par conſéquent nous l'appellerons immortelle, ſi elle demeure toujours en état d'employer cette force, & de manifeſter cette activité dans quelques circonſtances qu'elle ſe trouve. *la Vie d'une Ame raiſonnable.*

XXIII.

Après avoir dégagé notre promeſſe §. 1. en donnant les définitions de l'*Ame*, de l'*Ame raiſonnable*, & de l'*Immortalité*, il eſt tems d'examiner, ſi nous pouvons avec fondement attribuer *l'Immortalité à l'Ame Raiſonnable.* *ſi l'Ame raiſonnable eſt immortelle.*

XXIV.

Notre Ame pense & vit.

Nous pensons. C'est une de ces vérités dont tout Homme est convaincu par sa propre expérience. Quelle que soit la constitution de l'Etre qui pense en nous, & la manière dont nous pensons, le fait n'en est pas moins certain. La même expérience nous apprend avec autant de certitude, que, lorsque nous pensons, c'est nous-mêmes qui sommes occupés à cet acte, & qu'outre l'image, qui nous vient du dehors, & qui entre par les sens, nous avons le sentiment interne de notre représentation & de nos pensées. Il s'ensuit de-là que nous n'avons pas des représentations purement passives, mais qu'elles sont actives. Par conséquent nous avons une Ame §. II. Par conséquent notre ame est vivante. §. XXI.

XXV.

Elle est raisonnable.

L'expérience nous apprend de plus, que nous nous représentons les Objets corporels, qui tombent sous nos sens comme des Individus, & que notre facul-

faculté s'étend encore beaucoup plus loin. En effet nous avons une force de réfléchir ſur les Objets corporels repréſentés, de les paſſer en revue, de les comparer entre eux, de les diviſer en certaines Claſſes, Eſpèces ou Genres, & d'en affirmer ou nier certaines choſes. De plus, nous ſommes capables de porter un jugement ſur certaines actions qui ſe paſſent en notre préſence, & de les enviſager comme bonnes ou mauvaiſes, juſtes ou injuſtes, droites ou perverſes, avantageuſes ou nuiſibles. Nous avons de tout cela des notions, d'où nous pouvons tirer certaines conſéquences. Nous pouvons auſſi examiner ce qui ſe préſente à nous, pour ſavoir s'il eſt vrai ou faux, en faiſant ſervir de pierre de touche les vérités fondamentales qui ſont cachées en nous. Par conſéquent nous avons une Ame raiſonnable. §. VIII — XVIII.

XXVI.

Enfin nous ſavons par notre propre expérience, & nous ſentons que nous avons la faculté de diriger nos pen- *La Raiſon eſt eſſentielle*

à notre Ame.

pensées, tantôt sur une chose, tantôt sur l'autre; que quelquefois nous doutons, & d'autres fois nous déterminons à une certaine pensée; que nous pouvons tantôt différer notre examen, tantôt le reprendre suivant notre bon-plaisir; & que souvent nous repassons dans notre esprit, ce à quoi nous avons déja pensé. Nous trouvons aussi en nous, lorsque nous pensons à une chose que nous nous représentons comme bonne, un plaisir qui accompagne cette représentation, & une pente de notre volonté vers ce bien; comme au contraire un déplaisir & un éloignement de la volonté, qui naît de ce que nous nous représentons une chose comme mauvaise. Il résulte de tout cela, que nous sommes les maîtres & les auteurs de nos propres pensées; que notre ame opère par elle-même; qu'elle ne reçoit point du dehors la force de penser & d'agir; & qu'en un mot la faculté de penser raisonnablement, & conformément aux Principes universels, est essentiellement propre à notre ame.

XXVII.

XXVII.

L'action de l'Ame n'est pas comme celle d'une Machine.

Tout cela étant présuppoſé, & en particulier quand nous voyons que notre Ame diſpoſe à ſon gré de ſes penſées, & les dirige tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, on en doit conclure qu'elle n'opère point comme une pure Machine ordinaire, ni même comme une Machine qui ſe mouvroit d'elle-même.

XXVIII.

Ce que c'eſt qu'une Machine automate.

Une Machine automate, telle qu'eſt une Montre, eſt regardée à bon droit comme l'eſpèce la plus parfaite des choſes que nous appellons Machines. Les Machines ordinaires, quand elles doivent exécuter leur jeu, ont beſoin d'être mues extérieurement par une force étrangère. Une Machine automate poſſède en elle-même le principe & la force de ſon mouvement. Voyons ſi l'Ame raiſonnable peut être regardée comme un compoſé de cette nature, qui a en ſoi la force de ſon mouvement.

XXIX.

Conformité & différence entre les opérations de l'Ame raisonnable & celles d'une Machine automate.

On ne sauroit à-la-vérité nier qu'il n'y ait quelque rapport entre les opérations de l'Ame raisonnable, & celles d'une Machine corporelle automate. L'une & l'autre agissent par elles-mêmes. La cause du mouvement dans une Machine, telle qu'une Montre, est cachée dans sa structure, c'est-à-dire, dans la disposition & l'assemblage de ses parties. L'Ame raisonnable est de-même la cause & l'auteur de ses opérations. La faculté de se faire des représentations, & d'exciter en soi des appétits, ne lui est pas apportée du dehors, elle lui est essentiellement propre. Malgré tout cela, il reste une grande & essentielle différence entre une Machine corporelle, qui se meut d'elle-même suivant les règles de la Méchanique, ou qui est construite avec les proportions de l'Architecture, & une Ame raisonnable. Une Machine, qui a ses roues, ses ressorts, & les autres parties nécessaires, va son train sans s'arrêter, dès-qu'on l'a mise une fois en mouvement.

ment. Elle ne ſauroit ſuſpendre ſon mouvement, ni aller à rebours; & quand ſes roues ſe ſont miſes à tourner, elles répètent le même tour une infinité de fois de la même manière, & ſans aucun changement. Quand même une force étrangère reculeroit tous les reſſorts du Méchaniſme, il n'en arriveroit pas d'autre mouvement, que celui qui ſe feroit déjà manifeſté au *dehors*. Mais l'Ame raiſonnable opère d'une toute autre manière. Ses penſées ſont de tant de ſortes différentes, qu'elles ne ſe ſuivent jamais dans un ordre uniforme, excepté lorsque l'Ame veut donner ſon attention à une certaine chaîne d'idées. S'il lui arrive de penſer à diverſes repriſes à un ſeul & même ſujet, elle obſerve toujours certains changemens dans ſes penſées. Chacun peut aiſément ſe convaincre de la vérité de tout ceci, en prenant ſeulement la peine de faire attention à ſoi-même.

XXX.

La différence entre le mouvement d'une Machine compoſée & corporelle, & l'opération d'une Ame raiſonnable, *Cette différence eſt miſe dans un*

plus grand jour.

ble, eſt déjà fort palpable; tâchons pourtant de la mettre encore dans un plus grand jour. Rappellez-vous ce que nous avons dit §. XIV. de la manière dont l'Ame raiſonnable procède, quand elle produit les notions univerſelles des Eſpèces & des Genres, & dites ſi vous croyez qu'on puiſſe ſe promettre quelque choſe de ſemblable d'une Machine compoſée & corporelle. Outre cela, peſez la nature des autres opérations, ou actions, auxquelles l'Ame raiſonnable eſt encore diſpoſée, & vous verrez de plus en plus la différence eſſentielle qu'il y a entre elle & une Machine corporelle. L'Ame raiſonnable a la faculté de changer ſes penſées, de les rectifier, ou de les laiſſer aller. Elle peut choiſir pour objet de ſes méditations, ce qu'il lui plaît. Elle peut enviſager cet objet par toutes ſes faces, tantôt en général, tantôt en détail. Elle peut prolonger ſes penſées ſur un ſujet, auſſi longtems qu'elle le juge à propos. Tout cela n'aiant point lieu dans une Machine corporelle, nous en concluons que l'Ame n'opère pas comme une ſimple Machine.

XXXI.

XXXI.

Ce n'eſt pas encore aſſez pour nous ſatisfaire: nous ne ſaurions nous diſpenſer de rechercher plus exactement, s'il eſt poſſible d'attribuer avec fondement à un Corps, à de la Matière, la faculté de penſer raiſonnablement. Et pour plus de clarté, il eſt néceſſaire de rappeller nos remarques précédentes ſur ce qui ſe paſſe en nous, lorſque nous penſons. *Examen de la queſtion, ſi le Corps, ou la Matière peut penſer.*

XXXII.

Notre Ame eſt un Etre actif & opérant, elle eſt douée de la force de penſer. Cette force ſe déploie par diverſes opérations. La prémière conſiſte dans la repréſentation des objets. La ſeconde, dans le ſentiment & la connoiſſance intime de cette repréſentation. La troiſième, dans la diſtinction que l'Ame met entre elle-même & l'objet repréſenté, qu'elle conçoit comme placé hors d'elle, & n'appartenant point à ſon eſſence. Toutes ces opérations s'exé- *Ce qui arrive lorſque nous penſons.*

cutent en un instant. Par exemple, j'apperçois un homme devant moi. Mon ame se représente l'image de cet homme, elle sent qu'elle se la représente ; mais elle sent & sait en même-tems, que cet homme n'est pas elle-même, quoiqu'elle en ait l'image en soi, & elle envisage cet homme comme un objet placé hors d'elle. Par ce moyen elle est en état de penser à cet homme d'une manière raisonnable & conforme à la vérité. Ainsi il est clair que la force de penser renferme une triple faculté, & que cette force unique produit trois opérations intérieures de l'Ame, que l'on peut distinguer l'une de l'autre. Voyons à présent si le Corps ou la Matière sont susceptibles d'une telle force unique, dans laquelle on puisse distinguer la triple faculté de se faire des représentations, d'en avoir le sentiment, & de se distinguer soi-même de l'objet représenté.

XXXIII.

Si le Corps

Il est hors de doute qu'une pensée est quelque chose d'actif. Si donc un

un Corps, si la Matière étoit capable de produire des pensées, il faudroit que cela procédât de quelqu'une des opérations du Corps. Or aucun Corps, aucune Matière ne sauroit opérer que par le mouvement. Par conséquent, pour attribuer la pensée au Corps, on doit en placer le fondement dans sa force motrice.

pensée, le fondement de la pensée est dans la vertu motrice.

XXXIV.

L'expérience nous montre, que les Corps humains ont la faculté de faire des mouvemens extérieurs. Nous n'examinons point ici d'où leur vient cette force, & nous nous en tenons pour le présent à l'expérience. Il en naît d'abord cette question, *Si la pensée peut être produite par le mouvement extérieur du Corps.* Je suis assuré que ceux-mêmes qui attribuent la pensée à la Matière, répondront négativement à cette question. Car nous savons par l'expérience, que l'Ame peut penser & pense effectivement, quoique le Corps n'ait absolument aucun mouvement extérieur, & lors même qu'il est hors d'état d'en avoir, com-

Les mouvemens extérieurs du Corps-humain ne sont pas requis pour la pensée.

me on l'éprouve dans une paralysie complette. C'est pourquoi quelques-uns regarderont peut-être la question précédente, comme inutile & superflue. Mais je les prie de me la passer, parce que je crois nécessaire d'aller pas à pas dans une matière aussi importante. Il me suffit à présent, de faire convenir que les pensées ne pouvant procéder des mouvemens extérieurs du Corps, au cas que ce soit quelque chose de corporel ou de matériel qui les produise en nous, ce doit être une certaine portion du Corps-humain, qui se meut intérieurement, qui a en partage la force du mouvement requis pour la pensée, & qui est distinguée par-là des autres parties de la Matière. De la sorte cette portion distincte constitueroit l'essence de notre Ame. C'est ce que nous avons déjà insinué §. VII.

XXXV.

Ceux qui regardent le Corps comme

Plusieurs Philosophes, sur-tout parmi les Anciens, ne donnent aucune force motrice au Corps & à la Matière, & les regardent comme des choses

choſes purement paſſives. Il eſt manifeſte que ceux qui penſent ainſi, ne ſauroient attribuer la force de penſer à aucun Corps, à aucune Matière. Car la penſée ſuppoſant un Etre actif, il eſt impoſſible de l'attribuer à une Subſtance à laquelle on refuſe abſolument toute action. Nous n'avons donc pas beſoin de nous arrêter à ces Philoſophes, dont le ſentiment eſt fort éloigné de fournir aucun fondement à enviſager le Corps ou la Matière, comme quelque choſe de penſant.

purement paſſif, ne ſauroient lui attribuer la force de penſer.

XXXVI.

Mais il y a d'autres Philoſophes, qui ont examiné avec plus d'attention la nature des Corps & de la Matière. Ils ne nient pas à-la-vérité que le Corps & la Matière ne ſoient des Etres paſſifs, entant qu'ils peuvent être mus & pouſſés par d'autres Corps; mais ils ſont en même tems dans l'idée, que la Matière, ou, comme quelques-uns aiment mieux s'exprimer, le Corps compoſé de matière, a auſſi une force motrice. Ils ſe conforment en

Il y a des Philoſophes qui donnent au Corps la force d'action & de réaction.

en cela à l'expérience, qui enſeigne qu'un Corps tiré une fois de ſon état de repos, continue à ſe mouvoir, tant qu'il ne trouve point d'obſtacles. Ils attribuent auſſi au Corps une force d'action & de réaction. Car la même expérience montre, qu'un Corps qui reçoit le choc d'un autre, arrête en tout ou en partie le mouvement de celui qui le choque, & le fait même quelquefois retourner en arrière. D'autres vont plus loin, & prétendent que toute Matière a un mouvement intérieur perpétuel. Notre but ne nous permet pas d'examiner, ſi & juſqu'où ces ſentimens ſont fondés; nous voulons pour le préſent les admettre tous comme reconnus, & faire comme s'ils étoient bien prouvés. De cette manière, nous ne refuſons pas au Corps & à la Matière une force d'action, nous leur accordons une force motrice, & nous y ajoutons encore celle de repouſſer les Corps qui agiſſent ſur eux. Mais avec tout cela nous eſtimons, que la force de penſer eſt d'une eſpèce toute différente des autres forces, que les Philoſophes attribuent au Corps & à la Matière, & que celles-

ci

ci ne ſauroient ſervir à expliquer la prémière.

XXXVII.

La force de penſer differe tout-à-fait de la force motrice.

Enſuite, nous remarquons prémièrement, que tout Corps de ſoi-même demeure en repos, & ne déploie point ſa force motrice, juſqu'à ce que l'obſtacle qui arrêtoit le mouvement ſoit levé, ou bien juſqu'à ce qu'il ait été pouſſé par un autre Corps avec une force qui ſurpaſſe la force de réſiſtance qui ſe trouve en lui. Il faut de plus que tout Corps qui arrête ou qui excite le mouvement d'un autre, ſoit préſent & le touche. Un Corps abſent, qui n'a point de liaiſon avec un autre, & qui ne ſauroit y atteindre en aucune façon, ne peut rien opérer ſur lui. Il en eſt tout autrement de notre Ame penſante. Nous pouvons nous repréſenter par la penſée, non ſeulement les choſes corporelles qui ſont préſentes à nos ſens, mais encore celles qui ſont abſentes, & dans un éloignement à ne pouvoir agir ſur aucun de nos ſens. Nous pouvons penſer à des choſes paſſées depuis longtems, & qui n'exiſtent plus nulle part.

Nous

Nous pouvons penſer à des choſes qui ſont encore dans l'avenir, & qui n'exiſteront même jamais. Bien plus, nous pouvons penſer à des choſes qui n'ont rien de corporel ni de matériel, comme à la Sageſſe, à la Vérité, à la Véracité, & à d'autres vertus; à la Poſſibilité, à l'Eſſence, à l'Actualité, aux Propriétés & autres choſes ſemblables; de-même qu'à ces Idées qu'on exprime par des Adverbes & des Conjonctions, & dont nous parlions §. xv. Y a-t-il dans tout cela quoi que ce ſoit qui puiſſe mettre la Matière penſante en mouvement? Il eſt donc clair par-là, que la force de la Subſtance penſante eſt d'une toute autre eſpèce que celle du Corps en mouvement.

XXXVIII.

Continuation du même ſujet.

Nous remarquons de plus, qu'un Corps peut bien exercer la force motrice ſur un autre, mais qu'il ne peut jamais ſe faire rebrouſſer ſoi-même, ni s'arrêter dans ſon mouvement, ni changer ſa direction. Or l'Ame tirant ſes penſées d'elle-même, réfléchiſſant

chiſſant ſur ſes propres idées & repréſentations, & dirigeant ſon attention tantôt ſur ceci, tantôt ſur cela ſuivant ſon bon-plaiſir; il continue à en réſulter, qu'il y a une très grande différence entre la force penſante de l'Ame, & la force motrice du Corps ou de la Matière.

XXXIX.

Ce qui fait juger que la Matière ne ſauroit produire la penſée.

En ſuppoſant une Matière penſante, qu'on la faſſe ſi ſubtile qu'on voudra, elle a pourtant toujours des parties, dont elle eſt compoſée. Cela étant, elle conſerve une certaine longueur, largeur, profondeur, & par conſéquent une certaine forme & figure. Ce qu'un tel Compoſé peut produire de ſoi-même, doit auſſi être quelque choſe de compoſé, qui ait ſes dimenſions & ſa figure; car l'effet ne ſauroit être plus excellent que ſa cauſe. Or nous connoiſſons par notre propre ſentiment nos idées & nos penſées. Trouvons-nous, je vous prie, au dedans de nous quelque choſe qui donne lieu de préſumer que nos penſées ſoient triangulaires, quarrées, rondes,

rondes, ou de quelque autre figure ? A la vérité l'Objet que nos penſées nous repréſentent, peut bien avoir une figure, mais la penſée elle-même n'en a point. De plus nous penſons à bien des choſes, qui ne ſont ni longues, ni larges, ni profondes, & qui n'ont aucune forme ou figure. Nous avons, par exemple, une idée du Principe de contradiction, & de celui de la Raiſon ſuffiſante. Mais qui pourroit dire que certaines Figures ſont propres à repréſenter ces Vérités fondamentales ? Nous avons indiqué §. XXXVII. bien d'autres choſes, que nous ne pouvons aſſurément pas ranger au nombre des choſes corporelles & matérielles, & dont notre ame a néanmoins des idées & des repréſentations. Tout cela ne ſauroit avoir ſon principe dans la Matière ; car alors il y auroit quelque choſe dans l'effet, qui ne ſe trouveroit pas dans la cauſe ; & par conſéquent, l'effet, comme on l'a dit ci-deſſus, ſeroit plus excellent que la cauſe, ce qui eſt contre toutes les règles du Bon-ſens. Ainſi ce qui penſe n'eſt point Matière.

XL.

XL.

Considérons de plus que nous avons la faculté de communiquer aux autres nos pensées. Or si ce qui pense en nous étoit une Matière subtile qui produisît la pensée par son mouvement, la communication de nos pensées ne pourroit avoir lieu, qu'en mettant en autrui la Matière pensante dans le même mouvement où elle est chez nous; & à chaque pensée que nous avons, devroit répondre un mouvement uniforme dans celui auquel nous voudrions la transmettre. Mais une portion de Matière ne sauroit en remuer une autre, sans la toucher médiatement, ou immédiatement. Personne ne soutiendra que la Matière qui pense en nous, agisse immédiatement sur celle qui pense en autrui. Il faudroit donc que cela se fît à l'aide d'une autre Matière en mouvement. Nous avons trois moyens de faire part de nos pensées aux autres, la Parole, les Signes, & l'Ecriture. Voyons s'il est possible qu'aucun de ces moyens mette la Matière pensante d'autrui

Pourquoi la communication de nos pensées ne pourroit avoir lieu, en supposant que c'est la Matière qui pense.

trui dans le même mouvement où la nôtre se trouve.

XLI.

Cela ne pourrait se faire par écrit.

Quand nous nous servons de l'Ecriture pour instruire les autres de nos pensées, nous savons que les traits des lettres que nous traçons sur le papier, ou que nous faisons imprimer, y demeurent entièrement immobiles. Comment une Matière, qui n'a elle-même aucun mouvement, peut-elle en exciter dans une autre? Cela seroit contradictoire, & par-là même impossible. Cependant l'expérience montre que ces caractères immobiles étant lus, instruisent le Lecteur, & lui font comprendre les Matières les plus difficiles, comme celles de l'Algèbre & de la Géométrie. Encore, je veux supposer, quoique cela soit bien difficile à accorder, que ces caractères, qui nous paroissent tout-à-fait immobiles, ont un mouvement imperceptible; il faut que l'on m'avoue, que les traits des lettres étant tantôt longs, tantôt courts, & formant diverses figures particulières, il n'en

n'en sauroit résulter un mouvement égal, & que le changement des caractères doit produire un changement de mouvement. Or qu'on réfléchisse à présent, par combien de traits & de caractères le même mot peut être écrit. Et pourtant ce mot, qui que ce soit qui l'ait tracé, & de quelque manière qu'il le soit, excite toujours la même idée. Pareille chose seroit impossible, si les traits des lettres mettoient la Matière pensante en mouvement. Le même mot, à cause des différences du caractère, exciteroit des mouvemens différens dans la matière pensante du Lecteur, ce qui produiroit une diversité d'idées & de pensées; car il est contradictoire, que les mouvemens tout différens d'une Matière qui agit sur une autre, fassent naître la même sorte de mouvemens, & par conséquent de pensées.

XLII.

On peut déjà inférer de-là, qu'il en est de-même des gestes, & des autres signes par lesquels on donne certaines choses à entendre à un autre. Si, par

Ni par les Signes.

par exemple, une eſpèce de mouvement dans la Matière penſante produiſoit en nous l'idée que nous attachons au mot *oui*, un clin d'œil, un mouvement de tête, ou quelque autre geſte de notre corps dont nous nous ſervons pour affirmer, exciteroient la même ſorte de mouvement dans la Matière penſante d'autrui. Il en réſulteroit la contradiction manifeſte, déjà mentionnée dans le paragraphe précédent, ſavoir que diverſes eſpèces de mouvement d'une Matière qui agiroit ſur une autre, n'y produiroient pas des mouvemens différens, mais qu'il en naîtroit la même ſorte, & de mouvemens, & de penſées. Ajoutez que tous les Signes, ſoit qu'on les exprime par des geſtes, ou autrement, ſont arbitraires; ce qui augmente beaucoup la difficulté. Il eſt égal d'exprimer le *oui* en ſecouant la tête, & le *non* en la baiſſant, quoique dans l'uſage ces geſtes expriment le contraire. Tout dépend ici de la convention, ou de la coutume. A préſent, d'un côté il n'eſt pas poſſible que, ſi la penſée procède du mouvement de la Matière, des mouvemens

vemens divers produiſent la même penſée ; car chaque penſée demanderoit une eſpèce particulière de mouvement dans la Matière penſante. D'un autre côté, il n'eſt pas poſſible non plus, que divers mouvemens du corps, l'action, par exemple, de ſecouer la tête, & celle de la baiſſer, & les idées de *oui* & de *non* qu'on exprime par-là, n'excitent qu'une même ſorte de mouvement dans la Matière penſante. Car une Matière qui agit ſur une autre, ne ſauroit agir arbitrairement : une boule, par exemple, qui par la nature de ſon choc en pouſſe une autre droit devant elle, ne ſauroit par le même choc la pouſſer de côté, chaque eſpèce de choc ne pouvant produire ſur la même matière qu'un effet pareil. Par conſéquent il n'eſt pas poſſible que le même remuement de tête ſoit également propre à produire dans l'eſprit d'un autre l'idée du *oui*, & celle du *non*, en ſuppoſant que ce qui penſe en nous eſt une Matière qui excite nos penſées par une certaine eſpèce de mouvement. Que dirons-nous des autres Signes, que l'on choiſit à ſon gré ? On peut con-

venir, par exemple, qu'un Ruban rouge, attaché en tel endroit, ſignifiera telle choſe. Ce ſeul ſigne peut répondre à l'idée de cent choſes différentes, qui, ſi elles étoient exprimées par des mots, formeroient un diſcours entier. Que trouvera-t-on dans un Ruban ainſi attaché, qui puiſſe exciter dans la Matière penſante tous ces mouvemens conſécutifs, requis pour produire les idées qui répondent au but de ce ſigne? On rencontrera toujours des contradictions manifeſtes, tant qu'on ſuppoſera que ce qui penſe eſt une Matière, dont les diverſes ſortes de mouvement ſont les ſources de nos penſées.

XLIII.

Ni par la Parole. Le troiſième moyen par lequel nous communiquons nos penſées, c'eſt la parole. Elle conſiſte en des mots, qui tous enſemble ont une ſignification arbitraire : autant de Langues, autant de mots différens. Bien plus, on trouve ſouvent dans une ſeule Langue, deux, trois mots, & davantage, qui ont le même ſens, & qui excitent par conſéquent la même idée. Or chaque mot excite un certain mou-

ve-

vement dans l'air, différent de celui que cauſe tout autre mot. Les mots donc qui ſignifient la même choſe, & qui excitent pourtant des mouvemens différens dans l'air, ne devroient-ils pas auſſi agiter diverſement la Matière penſante? Et cela étant, comment en réſulte-t-il des idées différentes? la difficulté, la contradiction, que nous avons remarquée ci-deſſus, ſubſiſte également ici.

XLIV.

Continuation du même ſujet.

Ajoutons encore quelques remarques. On ſait que preſque dans toutes les Langues il y a des mots qui s'écrivent & ſe prononcent de-même, & qui n'ont pas pourtant le même ſens. Les Dictionnaires Latins & François ſont pleins de pareils exemples, & notre Langue Allemande en fournit auſſi. Le mot *Bock*, par exemple, dénote tantôt un Animal, tantôt une ſorte de punition, & tantôt le ſiège d'un cocher. Le mot *Haven* exprime un pot, & un port où les Vaiſſeaux abordent.

Il y a auſſi des mots qui ont le même ſon en diverſes Langues, quoiqu'ils aient un ſens tout différent. Par

exemple, le mot *Ball* signifie en Allemand une boule de laine ou de cuir avec laquelle on joue. En François *Bal* est une assemblée de Danseurs. En Hébreu & en Chaldaïque, c'est une particule négative. Il n'est pas besoin d'entasser un plus grand nombre d'exemples de cette nature.

A présent il y auroit contradiction manifeste à prétendre d'un côté, que deux ou trois mots tout-à-fait dissemblables, & qui causent par conséquent un mouvement tout différent dans l'air, quoiqu'ils signifient la même chose, par exemple, *Diable*, *Satan*, *Malin Esprit*, ne produisent par leur opération naturelle que le même mouvement dans la Matière pensante; & d'un autre côté, que les mots, qui s'écrivent & qui se prononcent de la même manière, bien qu'ils varient dans leur sens, mettent la Matière pensante dans des mouvemens différens.

La même chose a lieu à l'égard de toutes ces façons de parler, qui signifient tout autre chose que ce que les mots expriment. Comment ces façons de parler peuvent-elles, par une opération naturelle, faire naître

dans

dans la Matière penſante un mouvement qui faſſe comprendre, non ſeulement le ſens propre des termes, mais encore que ce ſens n'eſt pas celui qu'on doit leur donner, & ſouvent que c'eſt le contraire qu'il faut entendre? Cela ſuppoſeroit un mouvement redoublé, & réfléchi ſur lui-même.

XLV.

Je prie le Lecteur de remarquer, que pour établir l'immatérialité de ce qui penſe en nous, je n'ai pas tiré mes preuves de ce que l'on ne ſauroit comprendre comment la Matière penſe; mais j'ai bâti ma démonſtration ſur l'impoſſibilité intrinſèque de la choſe même, & ſur les contradictions dans leſquelles on s'engage, en faiſant matériel le Principe penſant. Je reconnois volontiers, qu'on n'eſt pas en droit de nier une choſe, uniquement parce qu'elle eſt incompréhenſible, & qu'on ne ſauroit dire comment elle ſe fait. Si nous n'avions point d'autre principe pour combattre la matérialité de l'Etre penſant, on auroit raiſon de nous objecter que le même Principe conduit à nier l'immatérialité & la ſpiritualité de l'Etre penſant, puiſque

Ce n'eſt pas l'incompréhenſibilité, c'eſt l'impoſſibilité qui nous fait refuſer la penſée à la Matière.

que nous ne saurions comprendre, en quoi consiste proprement la pensée dans un Esprit, & comment se fait la communication des idées d'un Esprit à l'autre par le moyen de la Parole, de l'Ecriture, ou des Signes. C'est pour cela que j'ai fondé ma démonstration sur la contradiction qu'implique la Pensée unie à la Matière: d'où s'ensuit. l'impossibilité intrinsèque de la chose. Car ce qui est contradictoire, est par-là même impossible.

XLVI.

Pourquoi l'on ne doit pas recourir ici à la toute-puissance de Dieu.

Ceux-là tombent aussi dans l'erreur, qui croient avoir suffisamment établi leur opinion sur la matérialité de l'Ame, lorsqu'ils ont eu recours à la toute-puissance de Dieu. Car il faut remarquer, que quand on prendroit ici pour principe la toute puissance de Dieu, il n'en résulteroit nullement cette conséquence: *Dieu peut, en vertu de sa toute-puissance, donner la pensée à la Matière. Donc ce qui pense en nous est matériel.* Il ne s'ensuivroit autre chose du Principe, sinon qu'il seroit possible que notre Ame fût matérielle. Or la simple possibilité d'une chose, n'autorise pas à en conclure l'actualité.

lité. Autrement nous ſerions bien plus fondés dans le ſujet en queſtion, à prouver que notre ame n'eſt point matière, mais qu'elle eſt eſprit, en procédant par la même ſorte de conſéquence, & en diſant. Puiſque Dieu eſt tout-puiſſant, & ſur-tout puiſqu'il eſt lui-même un Eſprit, & par conſéquent un Eſprit tout-puiſſant, il a le pouvoir de créer un Eſprit penſant. Donc notre Ame eſt effectivement un Eſprit. De cette manière, on ſeroit également bien fondé de part & d'autre, & il n'y auroit pas moyen de s'accorder. Mais il ya plus, & nous devons remarquer encore, que de l'aveu de tout le monde, la puiſſance infinie de Dieu ne s'étend pas aux choſes contradictoires, qui ſont impoſſibles en elles-mêmes; puiſqu'autrement on trouveroit en Dieu un principe deſtructif de toute Vérité & de toute Certitude. Suivant cela, quiconque veut établir que notre Ame eſt matérielle, doit d'abord lever pleinement la contradiction que nous avons fait ſentir, & mettre en évidence qu'il n'eſt pas impoſſible en ſoi qu'une Matière produiſe toutes

les opérations, que nous comprenons sous le nom de Penſée. Nous nous expliquerons plus au long là-deſſus à la fin de ces Réflexions Philoſophiques, en faiſant quelques Remarques ſur une Lettre attribuée à Mr. *de Voltaire*. Paſſons pour le préſent à l'examen de la Queſtion, *ſi l'Ame raiſonnable eſt mortelle, ou immortelle?*

XLVII.

Preuves de la ſimplicité & de l'indiviſibilité de l'Etre penſant.

L'expérience enſeigne à tous les hommes en général, & à chacun en particulier, qu'il y a en nous un être qui penſe. Or comme nous avons démontré §§. XXVII. & XLIV. qu'on ne ſauroit attribuer au Corps ou à la Matière la faculté de penſer, il en découle clairement, que ce qui penſe en nous n'eſt ni Corps, ni Matière.

Tout Corps, toute Matière eſt un Compoſé qui réſulte de l'aſſemblage de certaines parties. Ce qui penſe en nous n'étant ni Corps, ni Matière, nous ne ſaurions donc le regarder comme un Compoſé conſiſtant en certaines parties. S'il n'eſt pas compoſé, il eſt ſimple & indiviſible. Or notre Subſtance penſante portant le nom d'ame, l'Ame eſt par conſéquent

quent un Etre simple & indivisible.

C'est de cette proposition que découle l'Immortalité de l'Ame. Voyons comment il faut s'y prendre pour l'établir.

XLVIII.

Un Etre simple & indivisible est incorruptible & indestructible en soi, & telle est notre ame.

Tout Etre simple, qui n'a aucunes parties, est en conséquence de son indivisibilité, incorruptible & indestructible, c'est-à-dire, qu'il ne sauroit se détruire de lui-même, ni être détruit par aucune force créée. Les parties qui composent le Corps, ou la Matière, peuvent être détachées & séparées les unes des autres, & alors le Corps n'est plus ce qu'il étoit auparavant. Mais comme un Etre simple n'a point de parties, rien ne sauroit en être détaché. Sa destruction ne peut arriver que par l'anéantissement. Or rien ne pouvant s'anéantir de soi-même, & aucune chose créée n'étant capable d'en anéantir une autre, tout comme elle est hors d'état d'en créer, on peut poser pour Principe, qu'un Etre simple est de soi-même indestructible, & par conséquent qu'il conserve son actualité.

Cela est d'autant plus aisé à com-

prendre, qu'il eſt inconteſtable que la Matière elle-même ne ſauroit naturellement être détruite au point de rentrer dans le néant, enſorte qu'il ne reſte rien nulle part de ſes parties diviſées. Les Chymiſtes ont à-la-vérité l'art de décompoſer la Matière d'une façon particulière, & d'examiner par ce moyen de quelle nature ſont les parties qui la compoſent. Mais qu'ils s'y prennent comme ils voudront, ils ne ſauroient pourtant toucher à l'exiſtence des parties de cette Matière. Quand tout ſe réduit en fumée, les petites parties qui s'évaporent en haut demeurent ſuſpendues dans notre Atmoſphère, où elles s'uniſſent avec d'autres exhalaiſons qui ſortent de notre Globe, ſur lequel elles retombent enſuite avec la pluie, ou par quelque autre voie.

Nous concluons de-là que notre Ame étant ſimple & indiviſible §. XLVII. elle eſt auſſi indeſtructible, & conſerve conſtamment ſon actualité.

XLIX.

Un Etre ſimple. „ Un Etre ſimple ne ſauroit, tant „ que ſon actualité dure, perdre ſon „ eſſen-

„ eſſence ". La vérité de cette Propoſition découle de la précédente. Ceux même qui n'attachent qu'une idée confuſe au mot d'*eſſence*, doivent l'avouer, puiſqu'ils ne ſauroient nier que chaque choſe a ſon eſſence. Si donc on ſuppoſe ce qu'emporte la Propoſition précédente, c'eſt qu'un Etre ſimple qui n'a aucunes parties eſt indeſtructible, il en réſulte inconteſtablement, qu'il ne perd jamais ſon eſſence. La raiſon en eſt ſenſible. Il y a contradiction qu'un Etre ſoit, qu'il exiſte actuellement, & qu'il n'ait point d'eſſence. Si donc chaque choſe a ſon eſſence, & ſi l'Etre ſimple eſt indeſtructible, la Propoſition que nous avons avancée, ne peut être révoquée en doute.

tant qu'il exiſte, ne perd point ſon eſſence.

Mais pour la mettre dans tout ſon jour, expliquons ce que nous entendons proprement par *Eſſence*.

L.

Il eſt ſuperflu de remarquer que nous diſtinguons entre l'eſſence & l'actualité ou l'exiſtence d'une choſe.

Ce que nous entendons pas Eſſence.

Suivant le Principe de contradiction, tout ce qui eſt contradictoire, eſt abſolument impoſſible. Par

conséquent, ce qui ne se contredit pas, est possible en soi. Or les Philosophes aiant coutume de donner le nom d'*essence* à ce qu'on conçoit le prémier dans un sujet; & la possibilité intrinsèque d'une chose, en vertu de laquelle elle est exemte de contradiction avec elle-même, étant incontestablement la prémière chose que l'on puisse concevoir dans un Etre; il s'ensuit de-là, qu'à parler en général, la possibilité intrinsèque constitue l'essence de chaque chose. Mais comme toutes les choses ne sont pas de la même espèce, & que chacune a ses propriétés particulières, qui demeurent toujours les mêmes, & dont on ne sauroit rien séparer, tant que la chose est ce qu'elle doit être; il en résulte que l'essence de chaque chose, qui la différencie spécifiquement d'une autre, consiste dans la manière dont cette chose est possible. Or quand on comprend distinctement cette raison de la possibilité, on possède en même tems le fondement des autres propriétés, par lesquelles un sujet se distingue de tout autre.

LI.

L'Eſſence des Choſes eſt abſolument néceſſaire.

En peſant bien tout cela, nous reconnoîtrons que l'eſſence d'une choſe, miſe en oppoſition avec ſon exiſtence, eſt abſolument néceſſaire. Car nous avons fait conſiſter l'Eſſence en ce qui eſt intrinſèquement poſſible. Ce qui eſt tel ne ſauroit en même tems être intrinſèquement impoſſible, autrement il y auroit contradiction manifeſte. Ainſi ce qui eſt poſſible en ſoi, ne pouvant être le contraire, eſt abſolument poſſible. Par conſéquent l'eſſence d'une choſe, par cela même qu'elle eſt poſſible en ſoi, eſt abſolument néceſſaire. Si elle eſt abſolument néceſſaire, elle eſt auſſi immuable en ſoi. Car nous appellons abſolument néceſſaire, ce qui ne ſauroit être autre qu'il eſt. Et nous ne pouvons nier que ce qui ne ſauroit être autre qu'il eſt, eſt immuable. Concluons donc que l'eſſence d'une choſe, entant qu'on l'oppoſe à ſon exiſtence, eſt abſolument néceſſaire & immuable. Quelques exemples répandront du jour là-deſſus.

LII.

Exemples.

Suppoſons qu'une Montre, qui par le

le cours de son aiguille marque les heures, soit une chose absolument inconnue. Concevons de plus qu'un habile Ouvrier se mette en devoir d'inventer une Machine qui produise cet effet. Comment faudra-t-il qu'il s'y prenne? Il doit incontestablement s'occuper à chercher un assemblage de ressorts, de roues, & d'autres pièces, qui par un mouvement constamment uniforme, fassent tourner l'aiguille de manière à produire l'effet desiré. Si un tel assemblage n'étoit pas possible, il seroit aussi impossible de faire une Montre. Donc la possibilité intrinsèque, ou la manière d'assembler diverses pièces, qui par un mouvement régulier & ordinaire atteignent au but que l'on se propose, cette possibilité, dis-je, constitue l'essence d'une Montre. Par conséquent l'essence de cette Machine est tout-à-fait immuable. A-la-vérité l'assemblage pourra varier à quelques égards, sans que le résultat cesse d'être une Montre. Mais cet assemblage doit pourtant toujours être constitué de manière à renfermer le principe de l'effet qu'on cherche. Et

dans

dans ce sens, comme on l'a insinué ci-dessus, l'essence d'une Montre demeure immuable. Car si la manière de l'assemblage ne répondoit pas au but d'une Montre, ce n'en seroit plus une, ce seroit quelque autre Machine, qui exécuteroit des opérations toutes différentes.

LIII.

L'existence n'est point liée avec la simple possibilité.

Il en est tout autrement de l'existence d'une chose. Tout ce qui ne se contredit pas est bien possible, mais il ne s'ensuit pas de-là qu'il existe actuellement. La pure possibilité d'une Montre, par exemple, qu'un Horloger se représentera idéalement, ne fait pas que la Montre soit déjà-là. Outre la pure possibilité, il faut encore une raison suffisante, savoir une force & une action, par laquelle le possible arrive à l'actualité. La notion de l'existence emporte à-la-vérité toujours celle de la possibilité, parce qu'une chose absolument impossible n'existera jamais. Mais la notion de la simple possibilité d'une chose, n'emporte pas toujours celle de l'existence. Or l'essence de chaque chose consistant dans la manière dont elle

elle est possible, il est clair qu'on est bien fondé à distinguer l'essence d'une chose d'avec son existence.

LIV.

Tant qu'une chôse existe, & demeure ce qu'elle est, elle conserve son essence.

Rien ne pouvant exister sans avoir son essence, il est hors de doute qu'une chose, tant qu'elle demeure ce qu'elle doit être, conserve son essence. Un Composé tel qu'une Montre, peut bien être desassemblé, mais alors il perd aussi l'essence d'une Montre, n'étant plus possible qu'il montre régulièrement les heures. Au-lieu que si l'on suppose que la Montre demeure en son entier, on doit avouer qu'elle conserve son essence aussi longtems que son intégrité. A beaucoup plus forte raison, un Etre simple, qui est indestructible en soi, ne sauroit perdre son essence, non plus que son existence, à moins qu'il ne soit anéanti.

LV.

En quoi consiste l'essence d'une Ame raisonnable.

Nos deux assertions des §§. XLVIII. & XLIX. étant suffisamment éclaircies, il s'agit à présent d'examiner & de faire voir, en quoi consiste l'essence d'une Ame raisonnable. Mais pour y procéder avec plus d'ordre & de

clarté,

clarté, voyons préalablement ce qui peut faire donner à notre ame le nom d'*Ame raiſonnable.* Dès que nous aurons fait cette découverte, nous ſaurons en quoi conſiſte l'eſſence d'une Ame raiſonnable.

LVI.

Comment on doit procéder dans l'examen de cette queſtion.

Nous avons déjà remarqué ci-deſſus, §§. II. & III. qu'en général toute Ame eſt capable de ſe faire des repréſentations actives, & §. XVIII. qu'une Ame raiſonnable en particulier doit avoir des repréſentations, dont elle puiſſe déduire des conſéquences raiſonnées. Et comme nous avons annoncé dans le même §. XVIII. que nous traiterions dans la ſuite ce ſujet d'une manière plus circonſtanciée, nous allons rechercher à préſent de quelle eſpèce doivent être les repréſentations & les idées dont on tire des conſéquences raiſonnées. Pour cet effet conſultons notre propre expérience.

LVII.

Combien il y a de ſortes d'Idées.

Il y a diverſes ſortes de Repréſentations actives, ou d'Idées. Les unes ſont tout-à-fait *obſcures.* D'autres ſont *claires*, ſans être encore bien *diſtinc-*

distinctes *. Il y en a qui pouſſent la clarté juſqu'à la *diſtinction*. Enfin il y en a qui ſont *complettes* & *adéquates*. Eclairciſſons l'une après l'autre toutes ces dénominations.

LVIII.

Ce que c'eſt qu'une Idée obſcure.

Nous appellons *Idée obſcure*, celle qui nous repréſente une choſe, mais en gros & ſi confuſément, qu'elle ne fait qu'une très légère impreſſion ſur nous, & que lorsque l'objet reparoit de nouveau, nous avons peine à reconnoître ſi c'eſt lui, ou un autre. Quand l'idée en demeure-là, & qu'il n'y ſurvient rien de clair ni de diſtinct, elle nous eſt fort peu utile; elle

* Il ne faut pas s'accrocher à la différence que nous mettons entre *clair* & *diſtinct*, ſous prétexte que ces deux mots ont communément le même ſens, la différence des matières en met dans les termes. L'uſage ordinaire employant divers mots comme s'ils avoient la même ſignification, c'eſt le devoir du Philoſophe de donner d'exactes définitions de ces mots, pour prévenir toute erreur & toute équivoque. C'eſt à quoi nous ferons attention dans la ſuite, en remettant toujours devant les yeux du Lecteur les définitions que nous aurons données, & en jugeant des matières conformément à ces définitions.

elle s'efface bientôt, & l'on ne ſe ſouvient plus de l'avoir eue.

Nous éprouvons de pareilles repréſentations dans ces ſonges confus, dont on ne ſe rappelle autre choſe, ſinon en général qu'on a rêvé.

Nous pouvons à bon droit attribuer de pareilles repréſentations à quelques Inſectes, ou Vers. En effet nous remarquons que toutes leurs actions ſont fort ſimples, & en petit nombre. Nous en concluons que leurs repréſentations doivent être fort obſcures *. C'eſt pour cela qu'il ne tom-

* Il n'eſt pas à-la-vérité poſſible de démontrer *à priori*, juſqu'où les Animaux peuvent conduire leurs repréſentations; mais leur conduite & leurs actions extérieures peuvent faire juger *à poſteriori*, quelle ſorte de repréſentations & d'idées on doit leur attribuer. Car les actions des Bêtes étant ſans doute correſpondantes à leurs idées, on peut conclure des prémières à celles-ci. Effectivement, qu'on remarque les diverſes actions de tel ou tel Animal; qu'on examine de quelle ſorte d'idées il a beſoin, & quelles ſont celles qui lui ſuffiſent, pour que certaines actions en naiſſent, & y correſpondent. Si l'on trouve que toutes les actions d'un Animal ſont telles, qu'elles ne ſuppoſent que de ſimples repréſentations obſcures,

tombe dans l'eſprit de perſonne qu'un Ver ou tel autre Inſecte puiſſe exécuter ce que l'on ſe promet d'un Oiſeau, d'un Chien, d'un Cheval &c. parce qu'on voit bien que ces Inſectes ne ſauroient recevoir aucune idée.

Il paroit que les repréſentations ſont de la même ſorte dans les Enfans nouveau-nés. On obſerve qu'ils changent ſouvent leur ton de voix, qu'ils manifeſtent du deſir ou de l'aver-

res, on en conclura avec fondement, que ſon ame n'en a que de cette nature, & qu'elle n'eſt ſuſceptible que d'idées confuſes, & ainſi des autres. Il eſt certain qu'on ſe tromperoit fort, ſi l'on ne vouloit fonder ſon jugement que ſur une ou deux actions des Animaux. Mais comme une ſi longue expérience, & les obſervations multipliées de tant de gens qui y ont apporté l'attention la plus exacte, & qui ont paſſé preſque toute leur vie à épier les Bêtes, nous ont ſuffiſamment inſtruit des actions de toutes les Eſpèces d'Animaux, nous ſommes bien en état de porter un jugement ſolide ſur leur capacité intrinſèque, ſur l'eſſence & la conſtitution de leur ame. J'ai cru ces remarques néceſſaires, pour mettre d'avance le Lecteur au fait de la route que je veux ſuivre, en procédant à la découverte de la différence eſſentielle qu'il y a entre l'Ame Humaine & celle des Brutes.

verſion, qu'ils rient, qu'ils pleurent, qu'ils rêvent, ſuivant ce qu'on peut conjecturer par leurs geſtes, & qu'ils font diverſes autres choſes pareilles. Tout cela mène à conclure qu'ils ont certaines ſenſations, & par conſéquent certaines repréſentations. Mais comme ils n'en ont point de connoiſſance intérieure, & qu'ils oublient leurs idées, on voit qu'ils n'en ont alors que d'obſcures & fort confuſes.

LIX.

Ce qui c'eſt qu'une Idée claire, non diſtincte.

La ſeconde Claſſe d'Idées dont nous avons à parler, renferme celles qui ſont *claires*, ſans être encore bien *diſtinctes*. On appelle *Idée claire*, celle qui nous fait diſtinguer un Objet des autres, & qui nous met en état de le reconnoître lorſqu'il reparoit, quoiqu'on ne puiſſe dire exactement quelle eſt ſa différence propre d'avec les autres Objets. Telles ſont les idées que nous avons des Couleurs.

Nous remarquons clairement qu'une Couleur diffère des autres, & nous ſavons auſſi nous les repréſenter ſous des idées différentes. Nous ſentons de plus intérieurement, que c'eſt nous qui voyons les Couleurs, & nous nous en

en ressouvenons lorsqu'elles s'offrent de nouveau à nos yeux. Avec tout cela nous ne sommes pas en état d'exprimer les marques auxquelles nous reconnoissons proprement les Couleurs, & qui nous servent à les distinguer entre elles. La même raison nous empêche de les décrire, & de les faire comprendre à ceux qui ne les connoissent pas par expérience. Aussi quand nous voulons donner à quelqu'un la connoissance d'une Couleur dont il n'a point encore d'idées, & lui exprimer en quoi elle diffère des autres, nous n'avons d'autre moyen que de la lui montrer. En un mot les idées que nous avons des Couleurs, sont fort *claires* à-la-vérité ; mais elles conservent beaucoup de confusion, & n'ont point ce qu'il faudroit pour être censées *distinctes*.

LX.

Ce que c'est qu'une Idée distincte.

Au contraire, nous nommons *Idée distincte*, celle qui nous fait non seulement remarquer de la différence entre deux choses, mais qui de plus nous apprend à connoître & à désigner les marques qui distinguent une chose des autres. Par exemple, on a une

idée distincte d'un Pommier, nd on sait le distinguer des autres es d'Arbres, non seulement par fruit, mais aussi par ses feuilles, par le reste de sa figure. L'idée a Sageſſe eſt diſtincte, quand on nprend en quoi elle diffère non lement de la folie, mais auſſi de fourbe & de l'artifice. Cette ſorte dées nous ſert à expliquer nos pen-s aux autres d'une manière intelli-le. Plus nos idées ſont diſtinctes, s nous ſommes en état de décrire de rendre compréhenſibles aux au-s les choſes dont nous avons de telles idées. Ajoutons pourtant ici une remarque.

LXI.

Il n'y auroit point d'Idées diſtinctes ſans les notions univerſelles.

Nous n'aurions aucune idée diſtincte, & nous ne pourrions en communiquer aux autres, ſi nous n'avions la capacité de nous former des notions univerſelles. Nous appellons *Notion univerſelle*, celle par laquelle nous ſéparons idéalement ce que certains Individus ont de particulier, par où ils diffèrent les uns des autres, & ne conſervons que ce qu'ils ont de commun entre eux, pour en faire une notion

notion commune, ſous laquelle nous les rangeons. Par exemple, nous voyons dans un Verger divers Arbres contigus. Tout ce que nous appercevons conſiſte en purs individus. Nous remarquons à-la-vérité que ces Arbres diffèrent entre eux quant au lieu, l'un occupant une place, l'autre une autre; quant aux dimenſions, l'un étant grand, l'autre petit; quant au nombre des branches, l'un en ayant beaucoup, l'autre peu; & à divers autres égards de cette nature. Mais toutes ces repréſentations ne vont pas au-delà du rapport des ſens. Si nous allons plus loin, & que nous omettions ces idées que nous avons acquiſes par les ſens ſur la différence des Individus; ſi enſuite nous comparons un Arbre avec d'autres, & que nous trouvions de la conformité dans leurs fruits & dans la figure de leurs feuilles & de leurs branches, nous les rapportons tous à une même notion, & nous diſons, par exemple, ce ſont des Pommiers. Or comme cette notion de Pommiers renferme tous les individus de cette eſpèce qui exiſtent dans tout l'Univers

vers, nous la nommons une notion univerſelle. Il n'eſt pas beſoin de nous étendre ici davantage ſur la manière dont on parvient à ces notions univerſelles, puiſque nous en avons déjà parlé §§. XIII & XIV. Faiſons ſeulement la remarque ſuivante.

LXII.

Les Notions univerſelles entrent bien par les Sens & par l'Imagination, mais elles ſont proprement l'ouvrage de l'Entendement.

Une Notion univerſelle s'acquiert à-la-vérité par le moyen des Objets qui tombent ſous les ſens, mais elle renferme pourtant quelque choſe qui va plus loin que ce qui eſt purement ſenſible. Car les Objets qui frappent nos ſens ſont autant d'individus, ſéparés les uns des autres, dont nous ne remportons que l'image, par laquelle notre ame ſe les repréſente. Mais lorſque nous formons de ces individus une notion univerſelle, ce n'eſt plus le ſimple ouvrage des repréſentations ſenſibles; c'eſt une opération de l'Entendement, qui commence à conclure par la voie du raiſonnement, & qui ſe diſtingue par-là des actes de pure ſenſation, ou d'imagination.

LXIII.

En quoi l'Entem-

Cette différence ſe fera aiſément ſentir, ſi nous faiſons réflexion, qu'en

dement diffère de la Sensation & de l'Imagination.

plusieurs cas nous concevons fort bien certaines choses, quoiqu'il soit impossible à notre imagination de nous les représenter. Prenons pour exemple un Triangle. La représentation que nous en donne notre imagination est parfaite. Nous en demeurons communément-là, & nous n'observons pas ultérieurement ce qui se passe en nous. Quand ensuite nous portons en nous-mêmes le jugement, que la Figure, que notre imagination nous offre, est un Triangle, nous confondons, sans y prendre garde, notre imagination avec la faculté que nous avons de juger de la Figure qui est représentée dans notre imagination. En conséquence nous attribuons à la force de celle-ci, ce qui est réellement l'effet de la faculté & de l'opération de notre entendement. Et pour rendre cette erreur plus manifeste, qu'on pèse ce que je vai dire. Supposons que l'on nous présente une Figure à mille angles, nous trouverons qu'il est au-dessus de la faculté de notre imagination de s'en faire une représentation sensible. Malgré cela, nous pouvons comprendre distinc-

te-

tinctement, qu'un Chiliogone eſt fort poſſible, & tout auſſi poſſible qu'un Triangle. Or nous appellons la faculté, par laquelle nous nous formons de pareilles idées diſtinctes, l'Entendement ; & l'exemple, qui vient d'être allégué, montre qu'il ne faut pas le confondre avec les repréſentations ſenſibles, que la force de l'imagination produit, mais qu'au contraire ces deux choſes doivent être ſoigneuſement diſtinguées.

LXIV.

Ce que comprennent les Notions univerſelles.

Les Notions univerſelles comprennent non ſeulement celles que nous avons des Genres & des Eſpèces des Choſes Corporelles qui tombent ſous nos ſens ; mais nous devons y ranger encore celles qui expriment les propriétés, ſoit des Corps, ſoit des Subſtances intelligentes. Telles ſont, par rapport au Corps, les notions que nous mettons au jour, en nous ſervant des mots de *grand*, *petit*, *long*, *large*, *haut*, *profond*, *dur*, *mou*, *liquide* &c. Quant aux propriétés d'une Subſtance intelligente, celles que nous appellons Vertus & Vices, trouvent ici leur place, par exemple, *Amour*,

Bonté, *Grace*, *Miſéricorde*, *Sageſſe*, *Véracité*, *Patience*, *Longanimité*, *Haine*, *Envie*, *Dureté*, *Impatience*, *Panchant à l'avarice & au menſonge*, & autres ſemblables. Les notions de toutes ces propriétés des Subſtances intelligentes auſſi-bien que des Corps, s'acquièrent à-la-vérité par le moyen des Objets qui agiſſent ſur les ſens; mais la choſe même, qui eſt renfermée dans une telle notion, ne ſauroit pourtant paſſer pour quelque choſe de corporel & de purement ſenſible. Par exemple, nous voyons une choſe qui avance beaucoup au-delà d'une autre, & alors nous appellons l'une *grande* & l'autre *petite*. Par conſéquent la notion du *grand* & du *petit* entre en nous à la faveur de deux Objets différens qui frappent nos yeux. Néanmoins ni le *grand* ni le *petit* n'exiſtent pas proprement dans les Corps, ils ne ſont que dans le jugement que nous en portons, après les avoir comparés. De-là vient que ce que nous appellons *grand* à un certain égard, eſt dit *petit* à un autre égard. Si le *grand* & le *petit* étoient quelque choſe de corporel, qui réſidât dans les Corps mêmes

mes, une choſe qui auroit été une fois reconnue *grande*, devroit toujours paſſer pour telle, dans quelque comparaiſon qu'elle fût placée. Mais comme cela n'a pas lieu, on voit par-là que le *grand* & le *petit* n'ont d'autre fondement, que la force de comparer & de juger de notre entendement. Ce que nous nommons Vertus & Vices rend la choſe encore plus ſenſible. Il eſt bien certain que diverſes actions extérieures de l'Homme qui tombent ſous les ſens, nous fourniſſent occaſion d'arriver aux notions des Vertus & des Vices. Mais la choſe même qui eſt exprimée par la dénomination de tel vice, ou de telle vertu, n'eſt pourtant rien de corporel, qui ſoit du reſſort des ſens; c'eſt un jugement que l'entendement forme ſur certaines actions. En un mot, les opérations extérieures des Vertus & des Vices affectent bien nos ſens, parce qu'elles s'exercent ſur des choſes corporelles, mais les Vertus & les Vices même ne ſont rien qui ait du rapport au Corps & aux Senſations. Ce ſont des propriétés d'une Subſtance intel-

ligente, qui se manifestent par certaines actions, & dont nous nous formons une notion.

LXV.

Ce qu'il faut encore ranger parmi les Notions universelles.

Nous n'aurons pas tort de ranger aussi parmi les Notions universelles, toutes celles qui comprennent en général quelque action, ou passion, ou autre chose semblable. Telles sont, par exemple, ces façons de parler, *j'écris*, *je lis*, *j'enseigne*, *j'apprens*, *je veux*, *j'ordonne*, *je touche*, *je sens*, *je possède*, & mille autres pareilles. Ces notions naissent à-la-vérité à l'occasion des choses corporelles, & une partie d'entre elles représentent des actions du Corps. Cependant elles renferment toutes ensemble quelque chose d'universel, c'est-à-dire, que chacune de ces idées nous offre bien une action, ou passion singulière, mais qu'elle comprend aussi diverses sortes d'actions ou de passions, & qu'elle se fonde sur le jugement de notre entendement, qui décide à quelle sorte d'action ou de passion telle ou telle idée doit être rapportée.

LXVI.

Ce que

Allons plus loin, & montrons comment

ment diverses idées, qui ne consistent déjà point en représentations sensibles, mais à l'égard desquelles le jugement de notre entendement s'exerce en même tems; comment, dis-je, ces idées se séparent encore plus des Objets sensibles, & peuvent être d'autant moins regardées comme de pures représentations des sens. Nous avons remarqué, par exemple, ci-dessus §. LXIV. que nous acquérions l'idée de la *grandeur* par le moyen des Objets corporels, mais que cette idée nous représente beaucoup moins le Corps même, que le rapport des Corps entre eux. Que faisons-nous ensuite? Nous lions l'idée de la *grandeur*, par laquelle nous nous étions d'abord représenté la propriété de quelques Corps, nous lions cette idée avec des choses qui ne sont point du tout corporelles. Nous disons, par exemple, celui-ci a une grande sagesse, il y a une grande envie dans celui-là. Ici la notion de la *grandeur* est séparée des choses corporelles d'où elle tire son origine, & sert à désigner tout degré éminent de certaine propriété. De-là vient qu'une

c'est qu'une Notion abstraite.

celle notion est ordinairement appellée *abstraite*, c'est-à-dire, séparée.

Puisque nous en avons tant dit sur les Idées, elles nous fourniront encore un exemple dans cette matière. *Saisir* quelque chose est proprement une action extérieure du Corps, qui s'exécute par les mains. Or comme en saisissant une chose avec les mains, on la tient devant soi, & qu'on y découvre par l'attouchement certaines propriétes, nous mettons de côté la présence corporelle de l'Objet, & nous appellons *saisir* une chose, ce que fait notre entendement quand il se la représente, & en apperçoit la constitution. De cette manière la notion de *saisir* une chose, n'exprime que la représentation qui s'en fait dans notre ame.

LXVII.

Les Notions distinctes ne sauroient se former sans les Notions universel-

Il s'ensuit de tout cela, que si nous n'avions point de notions universelles & abstraites des choses corporelles, nous ne pourrions nous procurer aucune idée distincte, ni en communiquer aux autres. Nous avons montré ci-dessus §. LX. qu'une Idée distincte est celle qui fait reconnoître & désigner

déſigner les marques par leſquelles un Objet ſe diſtingue des autres. *les & abſtraites.* Concevez à préſent que l'on veuille repaſſer en ſoi-même, ou exprimer à un autre, conformément à l'exemple allégué dans le même §. les marques qui diſtinguent un Pommier d'un Cerifier, vous trouverez qu'une partie des penſées qui naiſſent, & des mots qu'on prononce pour cet effet, répondent à de pures idées univerſelles. Et pour achever de s'en convaincre, qu'on faſſe un eſſai, & qu'on exprime les marques auxquelles on apperçoit qu'un tel Objet n'eſt pas un Arbre, mais que c'eſt une Maiſon. Bien des gens trouveront ſans doute cet exemple ridicule; mais n'importe, car nous n'avons d'autre deſſein que d'éclaicir notre Propoſition, ſavoir que les Idées diſtinctes ſuppoſent des notions univerſelles. Plus vous aurez de facilité à fournir les marques d'un Arbre, celles d'une Maiſon, & la différence qu'il y a entre elles, & plus vous ſerez convaincu de la vérité de notre aſſertion.

LXVIII.

En conformité de la diviſion des I- *Ce que*

c'eſt qu'une Idée complette & adéquate.

dées faite dans le §. LVII. nous paſſons des idées diſtinctes à une autre Claſſe d'Idées que nous avons appellées *complettes* & *adéquates*. On pourroit bien mettre encore de la différence entre le ſens de ces deux derniers mots; mais comme elle n'intéreſſe point le but que nous nous propoſons, il nous ſuffira de remarquer qu'une Idée adéquate & complette, demande qu'on ait de nouveau une idée diſtincte de chaque marque à laquelle on reconnoit un Objet, & qui le diſtingue des autres. On a, par exemple, une idée adéquate & complette d'une Montre, qui marque les heures par le cours de ſon aiguille, quand on poſſède une idée diſtincte des roues & de toutes les autres pièces dont la Montre eſt compoſée, de la manière dont elles ſont diſpoſées dans leur aſſemblage, & de la cauſe de cette diſpoſition. Au-lieu qu'on n'a qu'une idée diſtincte, & non une idée complette & adéquate de cette Montre, quand on ne ſait autre choſe, ſinon que c'eſt une machine qui ſe meut d'elle-même, & qui par le cours régulier d'une aiguille marque

les

les heures. Comme cette notion seroit suffisante pour distinguer la machine d'une Montre de toute autre machine mue par elle-même, ce seroit bien une idée distincte ; mais comme elle ne fait pas connoître la constitution des roues & des ressorts, ce ne seroit pas encore une idée adéquate.

LXIX.

Les Idées obscures ne suffisent pas pour penser raisonnablement.

Arrêtons-nous encore un moment aux différentes sortes d'Idées.

Les Idées obscures, telles que nous les avons décrites §. LVIII, sont véritablement accompagnées de certaines sensations ; cependant elles ne suffisent pas pour nous faire penser raisonnablement. Car comment pourroit-on avoir des pensées raisonnables sur des choses qu'on sent bien en quelque manière, mais qu'on ne reconnoit pas proprement, & dont on se souvient à peine. Nous en concluons que l'Ame, tant qu'elle n'a que des idées obscures, n'est pas en état de penser raisonnablement.

LXX.

Il en est de-même

Nous devons porter le même jugement des Idées qui sont claires, sans

des Idées qui sont claires, sans être distinctes: on ne sauroit raisonner qu'avec les Idées distinctes & les Notions universelles.

être distinctes. Qu'on suppose que nous n'aions point d'autres sortes d'idées que celles par lesquelles nous concevons, par exemple, les Couleurs §. LIX. & qu'il ne s'y mêle aucune idée distincte, il nous seroit impossible de penser d'une manière raisonnable. Par conséquent un langage raisonnable n'auroit point lieu parmi nous. Nous nous bornerions à communiquer aux autres ce que nous sentons par quelques gestes en petit nombre, ou par un changement léger dans le ton de notre voix. De-là nous tirons cette conséquence, c'est que toute Ame, dont la faculté ne s'étend pas au-delà des idées claires, ne sauroit être censée raisonnable; & que quand cette Ame seroit unie à un Corps capable de prononcer des sons distinctement articulés, on ne pourroit néanmoins s'en promettre aucun langage raisonnable. Il faut des idées d'une toute autre sorte, pour penser & parler raisonnablement. Ce sont celles que nous avons nommées Idées distinctes & Notions universelles. Et quand les Notions complettes & adéquates s'y joignent, on est d'autant plus

plus en état d'avoir des penſées, & de tenir des diſcours où la Raiſon ſe faſſe ſentir.

LXXI.

Tout ce que nous venons de dire conduit à faire connoître, en quoi conſiſte l'eſſence d'une Ame raiſonnable. C'eſt dans une *force repréſentative*, mais en même tems dans une force qui eſt capable de produire, non ſeulement des idées claires, mais auſſi des idées diſtinctes, & des notions univerſelles. Car l'eſſence d'une choſe conſiſtant dans la manière dont elle eſt poſſible §. I. l'eſſence d'une Ame raiſonnable doit auſſi conſiſter dans la manière dont il eſt poſſible qu'elle penſe raiſonnablement. Or comme nous attribuons des repréſentations actives à l'Ame raiſonnable en général, §. II. & qu'il ne ſauroit y avoir d'action ſi l'on ne ſuppoſe une force, nous devons donc attribuer à l'ame en général une force repréſentative. Et enfin, une Ame raiſonnable n'étant pas poſſible, ſi ſa force repréſentative ſe borne aux idées claires, §§. LVIII & LIX. parce que pour penſer raiſonnablement il faut tout au

En quoi conſiſte l'eſſence d'une Ame raiſonnable.

moins des idées distinctes & des notions universelles, §. LX. il est manifeste que la faculté de se faire des représentations distinctes & des notions universelles, appartient à l'essence d'une Ame raisonnable. Cela est d'autant plus certain, que c'est de-là qu'on peut déduire tout ce que nous observons dans une Ame raisonnable, savoir non seulement les appétits & les desirs que nous avons attribué à l'Ame en général §. II. mais aussi la liberté, qui est fondée sur les représentations distinctes. Il seroit fort aisé de le prouver, si cela entroit dans notre plan. Mais comme cette discussion seroit superflue, nous n'y insisterons pas.

LXXII.

De la différence entre l'Ame Humaine & celles des Bêtes.

Nous aimons mieux, avant que de passer à la Démonstration de l'Immortalité de l'Ame raisonnable, nous attacher à faire voir la différence essentielle qu'il y a entre l'Ame de l'Homme raisonnable & celle des Bêtes. Mais comme nous ne saurions y procéder *à priori* §. LVIII. nous sommes obligés d'appeller l'expérience au secours, de comparer entre elles les actions

actions des Animaux & celles des Hommes, & d'en tirer les conséquences convenables.

LXXIII.

Il est connu que les Animaux ont certains organes, qui servent à leur procurer des sensations. Les Quadrupèdes & les Oiseaux ont autant de sens que les Hommes. Il ne leur manque rien quant à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, au goût, & sur-tout quant à l'attouchement. Il y a plutôt divers Animaux qui l'emportent sur l'Homme à l'égard de certains sens.

D'où l'on peut conclure que les Bêtes ne sont pas de simples Machines, mais qu'elles ont une ame.

On remarque de plus dans les Bêtes, des actions qui ont quelque conformité avec celles qui procèdent de la Liberté Humaine. Elles agissent d'elles-mêmes, par leur mouvement propre, & d'une manière arbitraire. Elles se connoissent par un sentiment intérieur, se souviennent de ce qu'elles ont vu, ouï, senti, goûté, touché & fait. Quelques-unes même d'entre elles peuvent être rendues propres à certains usages.

Nous en concluons que les Bêtes ne sont point de pures Machines, comme *Descartes* l'a prétendu. Nous en

en concluons de plus, qu'elles ont des représentations actives, & qu'elles sont par conséquent douées d'une ame.

LXXIV.

D'où l'on peut conclure que l'Ame des Bêtes est d'une espèce fort inférieure à celle de l'Homme.

L'expérience nous enseigne que tous les Animaux en général sont destitués de la faculté de faire des discours suivis & raisonnés. On objectera peut-être que leurs différens cris forment une espèce de discours, & il est certain qu'on ne sauroit le nier tout-à-fait. On doit à plus forte raison convenir qu'ils ont la faculté de mettre au jour par les changemens de leur voix, les sensations & les appétits que les Hommes expriment par la parole. Mais n'oublions pas ici une remarque nécessaire.

La voix des Animaux ne sauroit se diversifier beaucoup. Tout au contraire l'Homme a besoin d'un très grand nombre de mots pour parler raisonnablement. Le Rossignol est de tous les Oiseaux celui qui varie le plus son chant, & ces variations vont à peine à vingt. On en observera difficilement plus de dix dans un Chien. Un Singe, quoique sa figure appro-

approche beaucoup de celle de l'Homme, & que ſes actions faſſent juger qu'il a des repréſentations très vives, un Singe, dis-je, change fort peu les tons de ſa voix. Tout cela montre clairement, que l'Ame des Animaux doit être d'une eſpèce fort inférieure à celle des Hommes. Mais appliquons-nous à mettre encore la choſe dans un plus grand jour.

LXXV.

Qu'il y a une grande différence entre un Oiſeau qui ſiffle bien, & un Homme qui chante; & ce qui s'enſuit de-là.

Il y a des Oiſeaux qui apprennent certains airs, par ce moyen ils varient leur chant fort au-delà de ce qu'ils feroient naturellement. On reconnoit ainſi, que leur langue a la capacité de produire plus de tons, & de les combiner en plus de manières, que leur chant naturel ne le comporte. Néanmoins on ne verra jamais des Oiſeaux de cette ſorte inventer un nouvel air. Ils ne chantent que ce qu'ils ont appris. Et s'ils en ſavent pluſieurs, ils les confondent ſouvent, & il leur arrive rarement de les ſiffler l'un après l'autre en ordre. Il eſt manifeſte par ces obſervations, que non ſeulement ils font peu d'attention à ce que leur langue exécute,

te, mais que la capacité d'inventer leur manque, & que par conſéquent ils ont tout au plus des idées claires, & non des idées diſtinctes; car celles-ci ſont abſolument requiſes pour trouver quelque choſe de neuf.

Au contraire, un Homme, ſans avoir jamais appris la Muſique, eſt pourtant capable de faire de lui-même toute ſorte d'airs, & de les chanter. Et tandis qu'un Oiſeau peut à peine apprendre trois ou quatre airs, qu'il confond encore ſouvent, comme je l'ai remarqué, & qu'il chante pêle-mêle, un Enfant de trois ou quatre ans eſt en état d'en retenir davantage, & de les chanter par ordre ſans la moindre confuſion; ce qu'un Oiſeau ne feroit jamais, quand il vivroit cent ans & au-delà.

LXXVI.

Quelle différence il y a entre un Oiſeau qui parle & un Homme; & comment il

Il y a encore d'autres Oiſeaux, dont la langue eſt faite de manière à prononcer des paroles articulées. Un Perroquet, par exemple, apprend ſouvent divers mots, tantôt ſéparés, tantôt liés en phraſes entières, & les prononce quelquefois ſi diſtinctement, que quand on ne le voit pas, on jureroit

roit que c'eſt la voix d'un Homme. Mais cet Oiſeau ne dit jamais que ce qu'il a ouï, & il eſt rare qu'il l'arrange autrement qu'il l'a appris. S'il met quelques mots, il met tout en confuſion. Et quoiqu'il ſemble parler quelquefois à propos, & tenir des diſcours convenables aux circonſtances, c'eſt pourtant l'effet d'un pur hazard. Car on ne trouvera point de Perroquet qui diſpoſe de lui-même les mots qu'il a appris, de manière à en faire un diſcours raiſonnable.

en réſulte que le prémier manque de notions diſtinctes & univerſelles.

Tout au contraire un Enfant, qui n'a encore appris que très peu de mots, commence déjà à les ranger de diverſes manières, il s'en ſert pour mettre ſes idées au jour, ſans qu'on ait beſoin de lui compoſer tous les diſcours qu'il doit employer pour exprimer ſes penſées, ce qui ſeroit auſſi abſolument impoſſible. En un mot un Enfant d'un an & demi eſt plus avancé à cet égard, qu'un Perroquet de pluſieurs années.

Or ſi un Perroquet avoit une ame propre aux idées diſtinctes & aux notions univerſelles; pourquoi doué, comme il l'eſt, du talent de la parole,

le, ne ſe mettroit-il jamais de lui-même à tenir des diſcours raiſonnables? Comme la choſe eſt ſans exemple, on peut en conclure ſurement, que c'eſt la faculté de former des idées diſtinctes & univerſelles qui lui manque, & par conſéquent qu'il y a une différence eſſentielle entre ſon ame & celle de l'Homme.

LXXVII.

Pourquoi l'induſtrie des Abeilles, des Araignées, & d'autres Animaux ne ſauroit leur faire attribuer la Raiſon?

La même raiſon doit faire porter un pareil jugement du reſte des Oiſeaux, des Abeilles, des Araignées, & d'autres Animaux, dont les actions extérieures tiennent du merveilleux. Les Abeilles conſtruiſent les ruches, où elles dépoſent leur miel avec des proportions mathématiques tout-à-fait étonnantes. Les Araignées font leur toile auſſi artiſtement, que ſi elles la meſuroient au compas. Les Oiſeaux bâtiſſent leur nid d'une façon ſi particulière, qu'on ne ſauroit aſſez l'admirer. Et divers autres Animaux manifeſtent des actions particulières fort ſurprenantes. On ſeroit tenté d'en conclure, que les Bêtes ne ſauroient exécuter de pareilles choſes ſans une ame raiſonnable. Mais il faut remar-

remarquer ici une circonſtance, qui prouve toute ſeule, que les actions de ces Animaux ne doivent point être regardées comme des fruits de penſées raiſonnables, mais qu'elles procèdent toutes d'un certain inſtinct naturel, que nous ne ſaurions proprement définir. Cette circonſtance, c'eſt que toutes les Créatures de la même eſpèce font leur ouvrage de la même manière. Les nids des Oiſeaux, la toile des Araignées, les ruches des Abeilles reſſemblent toutes les unes aux autres. Qui en voit une, les a toutes vues. Les Bêtes n'apprennent point les unes des autres, & pourtant l'une fait comme l'autre. Elles réitèrent leur beſogne tous les ans ſans inventer rien de nouveau, & elles s'en tiennent toujours à la manière qu'elles ont ſuivi une fois.

On avouera ſans peine, que cette conformité conſtante dans les ouvrages de ces Créatures, dérive plutôt d'un Inſtinct purement naturel, que de l'opération de l'Entendement. Car celui-ci eſt fertile en nouvelles inventions, comme le témoignent

les

les bâtimens & les autres ouvrages des Hommes.

LXXVIII.

Eclairciſſemens ſur le même ſujet.

Qu'on prenne, par exemple, un ſimple Apprentif, qui a appris quelque Métier, ou quelque Art Méchanique. Il a reçu à-la-vérité les prémières directions de ſon Maître, mais il ne s'en tient pas-là. Il réfléchit, il fait diverſes ſortes d'eſſais, il y met du ſien, & à la fin le voilà qui produit du neuf.

Souvent il arrive qu'il s'écarte entièrement des principes de ſon Maître, & qu'il le ſurpaſſe de beaucoup. Qui pourroit méconnoître ici la grande différence qu'il y a entre l'ame d'un Homme & celle des Brutes? Et qui ne remarqueroit en même tems que cette différence eſt eſſentielle, puiſqu'une expérience conſtante, & journalière nous enſeigne que la capacité des Animaux eſt tout-à-fait différente de celle des Hommes?

LXXIX.

Quelle ſorte d'Idées il faut attribuer

Nous avons déjà obſervé ci-deſſus, §§. LXXV & LXXVI. que les Bêtes, dont nous avons parlé juſqu'ici, n'ont que des idées claires, & qu'on ne ſauroit leur

leur en attribuer de diſtinctes, ni des notions univerſelles. Démontrons la même choſe des autres Eſpèces d'Animaux. *aux Bêtes.*

LXXX.

Il eſt certain que les actions des Bêtes, tout comme celles des Hommes, ſuppoſent certaines idées qui ſe trouvent dans leur ame. Mais les actions des Animaux, de quelque manière qu'ils les faſſent, peuvent être expliquées par les Idées que nous avons appellées claires §. LIX. & que nous avons mis en oppoſition avec les Idées diſtinctes. Ces Idées dérivent des ſenſations toutes pures. Par exemple, les Chiens de chaſſe ſont dreſſés à coups de fouet. La douleur que ces coups leur cauſent, fait une impreſſion ſur leur imagination, ils s'en ſouviennent à la chaſſe; & quand ils manquent à leur devoir en l'oubliant, de nouveaux coups la leur retracent. Souvent on fouette un Chien avant que de le mener à la chaſſe, afin que ces coups qu'il reçoit d'avance, le rendent attentif, & lui apprennent à en éviter de nouveaux. Quand ce Chien eſt enſuite lâché après

Toutes leurs actions, raiſonnables en apparence, peuvent être expliquées par les idées claires qui procèdent des ſens.

près la Perdrix, par exemple, ſon odorat lui ſert à la ſentir, & ſa vue à la découvrir. Dès qu'il l'a apperçue, il ſeroit diſpoſé à ſe jetter deſſus, à la chaſſer, ou à aboyer, s'il ne ſe rappelloit les coups qu'il a reçus en pareil cas. Mais comme ils ſont préſens à ſon imagination, il demeure immobile & comme tremblant. Il lève bien un pié en l'air, parce que l'envie de ſauter le ſollicite; mais il ſe retourne en même tems du côté du Chaſſeur, pour voir s'il n'eſt pas bientôt tems de ſatisfaire cette envie. Dès qu'il entend le mot, ou reçoit le ſignal accoutumé, il s'élance & chaſſe ſa proie. Dans tout ce qu'un Chien nous offre ici à remarquer, il n'y a rien qui ne ſoit fondé ſur les pures ſenſations. La vue, l'ouïe, l'odorat, l'attouchement, appartiennent aux cinq ſens. L'imagination & la mémoire de ce qu'on a ſenti, ſont le fruit immédiat d'une ſenſation qui eſt liée à une idée claire. Les deſirs naiſſent des ſenſations. Il n'y a encore rien ici, dont l'exécution demande la connoiſſance des vérités univerſelles, que l'on apperçoit par le moyen des

des idées diſtinctes. Et ainſi la conduite de ce Chien ne ſuppoſe rien au-delà des idées claires. Ce qui fait qu'on croit y voir davantage, c'eſt qu'on ſuppoſe qu'il penſe dans le même ordre que nous avons décrit ſes actions. Mais cette ſuppoſition n'eſt pas plus fondée, que ſi nous faiſions celle d'un Arbre, qui a des penſées comme nous, & qui agit en conformité, afin de rendre raiſon par-là, comment la ſève circule dans cet arbre, comment il croît & produit des feuilles, des fleurs & du fruit. Les repréſentations raiſonnables que nous nous faiſons d'une choſe, & la deſcription que nous en donnons, n'ont rien de commun avec la manière dont la choſe même ſe fait. Les idées par leſquelles nous concevons l'opération des créatures, ſont à-la-vérité raiſonnables; mais ces opérations mêmes ne ſont pas pour cela un effet de la Raiſon dans les créatures. C'eſt en faiſant bien attention à ceci, qu'on évitera toute fauſſe conſéquence dans cette matière.

LXXXI.

Comme les Chiens ſont une des *Eclairciſ.*

Jeunes ultérieurs.

éſpèces d'Animaux dont les actions ont le plus d'apparence de Raiſon, ajoutons quelques remarques ſur leur ſujet. Il y a des Chiens de chaſſe, qui d'eux-mêmes apportent à la cuiſine de leur Maître une pièce de gibier qu'ils ont priſe. On s'en étonne, & l'on s'imagine qu'un Chien ne ſauroit faire une pareille action, ſans être guidé par la Raiſon. Ce n'eſt pourtant autre choſe qu'une opération des ſens, & il n'y a pas plus lieu d'en être ſurpris, que de ce que font les Anes & les Rennes, dont les prémiers en *Italie*, & les autres en *Finlande*, ſervent à voyager, lorsque ces Animaux, ſans être dirigés par perſonne, fourniſſent leur courſe, s'arrêtent d'eux-mêmes à la prochaine ſtation, & n'avancent pas un pas au-delà, quoi que faſſent les Voyageurs pour les obliger à paſſer outre.

La conduite de ces Animaux eſt une pure coutume, à laquelle les ſens ſeuls ont part; & celle du Chien de chaſſe, dans l'exemple allégué, a le même principe. Ou bien ils ont une averſion naturelle pour le gibier, qui les empêche de le dévorer, ou le

fouet

ſouet les a accoutumés à n'y pas toucher. An commencement on les engage par toute ſorte de careſſes, & par un fréquent exercice à porter après leur Maître à la maiſon, ce qu'ils ont pris à la chaſſe. Quand ils arrivent au logis, nouvelles careſſes en leur ôtant la proie, & quelque bonne ſoupe pour les régaler. Moitié coups donc, moitié careſſes & bon manger, on leur apprend à ſe ſouvenir de ce qui les attend en pareil cas; & ils prennent l'habitude de livrer toutes les fois à la cuiſine le gibier, ſans qu'on les y conduiſe, & de leur propre mouvement. On ne trouve rien dans tout cela, que les ſeules ſenſations d'un Chien ne ſoient capables de produire.

Cela étant, de pareilles actions ne demandent encore aucune idée diſtincte, d'où naiſſent des réflexions raiſonnables. Toute action, qui ſuppoſe de ſemblables idées ou réflexions, ſurpaſſe la capacité d'un Chien. L'expérience en fait foi viſiblement. Qu'on eſſaye une fois de conduire un Chien au point de diſtinguer entre de l'Or & du Cuivre, de l'Argent & du Cuivre

vre &c. pour voir s'il ſeroit poſſible de l'accoutumer à démêler une pièce d'or parmi un monceau de pièces de métal, & à l'apporter ſeule à ſon Maître. Ce ſeroit peine perdue que de le tenter. La raiſon en eſt facile à aſſigner. Pour diſtinguer exactement l'un de l'autre divers métaux qui ont la même couleur, il faut un ſoigneux examen, une comparaiſon attentive, & la faculté de former des jugemens, la ſeule force de l'imagination n'eſt pas ſuffiſante pour produire ces effets *.

Au

* Depuis que j'ai écrit ceci, on m'a fait la difficulté ſuivante. On m'aſſure poſitivement, que la Perdrix, lorſqu'elle mène ſa couvée aux champs, ſi elle apperçoit quelqu'un qui vienne droit à ſes petits, elle ſe met à planer autour de lui, & fait comme ſi elle ne pouvoit pas bien voler. Quand on cherche à la chaſſer, elle continue le même manège, & ſe laiſſe pourſuivre aſſez longtems, juſqu'à ce qu'à la fin elle s'envole. On veut conclure de-là, que la conduite de cette Perdrix eſt fondée ſur la réflexion, & qu'elle a pour but d'écarter inſenſiblement celui qu'elle craint, du lieu qui recèle ſa petite famille. Mais cette conſéquence eſt trop précipitée. On ſait qu'une Poule ordinaire même a un panchant naturel, qui

la

Au reſte on doit remarquer que les Senſations & l'Imagination n'étant point interrompues dans les Animaux par la réflexion & l'examen, ces affections ſont beaucoup plus vives en eux que dans les Hommes. Cela fait qu'on ne doit pas s'étonner qu'ils exécutent à l'aide des ſeules Senſations, bien des choſes où les Hommes ſont obligés d'employer la Raiſon.

LXXXII.

Qu'on me permette encore une ſeule remarque ſur cette matière. Il y

Nouveaux éclairciſſemens ſur le même ſujet.

la porte à défendre ſes pouſſins de tout ſon pouvoir, & que pour cet effet elle s'élance à la tête de ceux qui en approchent. Le même panchant ſe trouve dans la Perdrix. Elle vole droit à l'ennemi pour la défenſe de ſes petits. Mais comme elle eſt en même tems timide, cela l'empêche de voler à la tête d'un homme, elle ſe contente de planer autour de lui. La peur l'oblige à s'écarter un peu de côté, mais l'affection maternelle l'empêche de s'envoler d'abord tout-à-fait. Elle continue le jeu, juſqu'à ce que la frayeur s'empare entièrement d'elle & la chaſſe. On ne ſauroit donc apporter cette conduite de la Perdrix, en preuve d'une réflexion raiſonnée de ſa part; & elle n'eſt pas plus concluante que celle d'une Poule ordinaire, qui cherche à défendre ſa couvée contre les aggreſſeurs.

y a des Chiens auxquels on apprend à danser. Si c'étoit par raison qu'ils acquièrent ce talent, les autres Chiens, qui les voient danser, pourroient les imiter sans autre instruction. On sait pourtant que cela n'arrive jamais. Un Homme est au contraire capable d'apprendre quelque chose d'un autre sans aucun enseignement, & de le communiquer ensuite ultérieurement. Il peut même, en voyant faire certaine chose, en prendre occasion de penser à de nouvelles inventions & les produire effectivement. A-t-on jamais observé rien de pareil dans les Bêtes? Il faut donc qu'elles manquent de l'espèce d'idées requises pour l'attention, l'imitation & l'invention. Or ces idées ce sont les idées distinctes & les notions universelles. Et comme c'est d'elles seules que proviennent les pensées raisonnables & les réflexions, on ne sauroit donc attribuer ni les unes ni les autres aux Animaux.

LXXXIII.

Réponse à une Objection.

Qu'on ne nous objecte point ici l'exemple des Singes. Il est bien sûr qu'entre toutes les Brutes, ce sont eux qui ont le plus de disposition à imi-

imiter les actions des Hommes, sans qu'on les y dresse. Avec tout cela, il n'y a aucune comparaison à faire entre leurs actions & celles des Hommes. Toute l'imitation des Singes est fondée sur la seule force de l'imagination. Et ce qui fait voir que la Raison n'y entre pour rien, c'est qu'il leur arrive très souvent d'imiter à contretems. Sans compter qu'un Singe, comme tous les autres Animaux, est incapable d'inventer quelque chose de neuf, qu'il n'ait pas vu faire à l'Homme. Sur-tout on ne sauroit le conduire, ni aucun autre Animal, aux calculs de l'Arithmétique, parce qu'ils demandent des idées distinctes, une attention particulière, & un mûr examen.

LXXXIV.

Conclusion de tout ce qui précède, savoir qu'il y a une différence essentielle entre l'Ame Hu-

De tout ce qui précède, nous tirons cette conséquence, c'est que les Bêtes, étant susceptibles de représentations actives comme les Hommes, elles ont aussi une ame, & que cette ame est un être simple & indivisible. Par conséquent les Ames Humaines & celles des Animaux sont compriſes sous un même genre, mais elles ne

maine & celle des Brutes.

ſont pas de la même eſpèce. Car la force repréſentative, qui ſe trouve dans l'ame des Bêtes, ne ſauroit s'élever juſqu'aux idées diſtinctes & aux notions univerſelles; & les Animaux ne peuvent exécuter que ce à quoi la Nature les a deſtinés, ou tout au plus certaines choſes auxquelles les Hommes les dreſſent. D'elles-mêmes elles ne produiſent rien au-delà. Au contraire, la force repréſentative de l'Ame Humaine eſt telle, qu'elle peut acquérir des idées diſtinctes, & faire des réflexions raiſonnables. De-là vient que l'Homme n'eſt pas obligé à ſe borner à ce qu'il apprend d'autrui; mais la faculté de former des idées diſtinctes & des notions univerſelles le met en état d'inventer, & de produire par ſa propre méditation. Cette faculté, qui ſe trouve dans les Hommes, manquant abſolument aux Bêtes, il y a une différence eſſentielle entre l'ame des uns & celle des autres; puiſqu'on appelle Eſſence ce qui renferme la Raiſon ſuffiſante de la poſſibilité d'une choſe.

LXXXV.

LXXXV.

Après avoir montré par ordre ce que c'eſt que l'Ame en général, ce qu'eſt en particulier l'Ame raiſonnable, quelle ſorte de pouvoir on doit lui attribuer, & quelle différence il y a entre elle & l'Ame des Bêtes, il ſera tems d'en venir à la Démonſtration de l'Immortalité de l'Ame raiſonnable. *Nous paſſons au point capital.*

LXXXVI.

Nous avons prouvé,

1. Que l'Ame raiſonnable eſt un Etre ſimple, indiviſible, & tout-à-fait différent de la matière, §. XLVII & que par conſéquent elle eſt en elle-même incorruptible, indeſtructible, & permanente dans ſon exiſtence. *Démonſtration de l'Immortalité de l'Ame raiſonnable, tirée de ce qui précède.*

2. Que l'Ame raiſonnable, par-là même qu'elle eſt un Etre ſimple, & qu'elle conſerve ſon exiſtence, ne perd jamais ſon eſſence, §. XLIX.

3. Que l'eſſence de l'Ame raiſonnable conſiſte dans la force repréſentative, par laquelle elle peut ſe faire des idées, non ſeulement claires, mais diſtinctes, & des notions univerſelles, §. LXXI.

L'Immortalité de l'Ame raiſonnable conſiſtant donc à demeurer toujours en état de ſe faire des idées des choſes, par leſquelles elle puiſſe penſer & juger raiſonnablement, §. XXII. nous en concluons que l'Ame raiſonnable eſt immortelle.

Mais pour rendre tout ceci plus ſenſible, réduiſons-le à des raiſonnemens en forme.

I. Un Etre ſimple & indiviſible n'eſt ni Corps, ni Matière.

Or l'Ame raiſonnable eſt un Etre ſimple & indiviſible, §. XLVII.

Donc l'Ame raiſonnable n'eſt ni Corps, ni Matière.

II. Un Etre ſimple & indiviſible, qui n'eſt ni Corps, ni Matière, eſt en ſoi incorruptible & indeſtructible, & conſerve toujours ſon exiſtence, §. XLVIII.

L'Ame raiſonnable eſt un Etre ſimple & indiviſible, & n'eſt ni Corps, ni Matière, N°. I.

Donc l'Ame raiſonnable eſt en ſoi incorruptible & indeſtructible, & conſerve toujours ſon exiſtence.

III. Un Etre incorruptible, indeſtructible, & permanent dans ſon exiſtence,

tence, ne perd jamais ſon eſſence.

Or l'Ame raiſonnable eſt un tel Etre, N°. II.

Donc elle ne perd jamais ſon eſſence.

IV. Un Etre qui ne perd jamais ſon eſſence, & dont l'eſſence conſiſte dans une force repréſentative, par laquelle il eſt capable de ſe faire non ſeulement des idées claires, mais auſſi des idées diſtinctes & des notions univerſelles; un tel Etre demeure toujours en état de ſe faire des idées des choſes, par leſquelles il peut penſer & juger raiſonnablement.

Or l'Ame ne perd jamais ſon eſſence, N°. III. & cette eſſence conſiſte dans la force repréſentative, par laquelle elle eſt capable de ſe faire des idées, non ſeulement claires, mais diſtinctes, & des notions univerſelles, §. LXXI.

Donc l'Ame raiſonnable demeure toujours en état de ſe faire des choſes les idées qui lui ſont néceſſaires, pour penſer & juger raiſonnablement.

V. Un Etre qui demeure toujours capable de produire les idées qui lui ſont néceſſaires pour penſer & juger

raiſonnablement, eſt immortel, §. XXII.

L'Ame raiſonnable eſt un tel Etre, N°. IV.

Donc elle eſt immortelle.

LXXXVII.

Objection priſe de l'état de ſommeil, & de l'évanouiſſement.

Après avoir ainſi donné notre Démonſtration de l'Immortalité de l'Ame raiſonnable, nous croyons qu'il eſt néceſſaire de dégager cette Vérité de certains doutes, qu'on a coutume de lui oppoſer.

On pourroit objecter que l'Expérience nous enſeigne qu'un Homme qui dort profondément, ou qui eſt évanouï, ne ſe ſent pas lui-même, bien loin d'être en état de penſer raiſonnablement. Il ſemble qu'une Ame entièrement ſéparée du corps par la mort, doit être beaucoup moins en état de penſer raiſonnablement; & par conſéquent qu'on ne ſauroit la regarder comme immatérielle, ni comme immortelle.

LXXXVIII.

Première Réponſe.

Voici comment nous répondons à cette difficulté. Nous avouons ce que l'expérience prouve de l'état de l'Ame dans un profond ſommeil, ou dans l'évanouïſſement. Mais il ne s'enſuit

pas

pas de-là, que l'Ame perde en même tems la faculté de se sentir elle-même, & d'avoir des pensées raisonnables. Nous pouvons au contraire en appeller à l'expérience même. Car elle nous fait voir, qu'au bout du tems qu'emporte le sommeil ou la foiblesse, l'Ame recommence à penser raisonnablement, ce qui ne pourroit arriver, si elle en avoit entièrement perdu la faculté. Il faut de plus remarquer qu'il y a une grande différence entre la possibilité, ou la faculté de faire une chose, & l'action même. Ce seroit s'y prendre fort mal, que de conclure de la sorte: Telle ou telle chose ne fait pas actuellement ceci, donc elle n'a pas la faculté de le faire. Et ce seroit encore pis de prétendre qu'un Etre ne sauroit exécuter une chose en aucune manière, parce qu'il ne sauroit le faire d'une certaine façon. La même inconséquence a lieu en particulier, quand on conclut, qu'une Ame qui a passé un certain tems sans sentir, en a aussi perdu la faculté; ou qu'une Ame, qui à certains égards, & dans certaines cir-

conſtances, ne ſe ſent point, ne ſauroit ſe ſentir en aucune manière, & dans quelques circonſtances que ce ſoit. Ainſi cette objection ne détruit point ce que nous avons avancé ſur l'Immortalité de l'Ame.

LXXXIX.

Autre Réponſe.

La choſe ſera encore plus claire, ſi nous faiſons attention aux différentes ſortes d'Idées que nous avons aſſignées §. LVII. & dont l'Ame raiſonnable eſt ſuſceptible. Nous avons fait voir §. LXX. que l'on ne ſauroit penſer raiſonnablement, à moins que l'on n'ait des idées diſtinctes, & des notions univerſelles. Quand nous manquerions un certain tems de pareilles idées, ou notions, il n'en réſulteroit nullement que l'Ame ait ceſſé d'être active, & que nous n'aions aucunes idées, pas même d'obſcures. Nous diſons & faiſons mille choſes dans la vie, dont nous ne nous appercevons pas pour ainſi dire. Nous faiſons une infinité d'actions par pure habitude, ſans qu'elles procèdent du raiſonnement & de la réflexion. Dira-t-on pour cela que de pareilles actions ne

ne ſont fondées en nous ſur aucune idée ?

Mais quand on preſſeroit l'objection précédente à toute rigueur, il ne s'enſuivroit autre choſe, ſinon que l'Ame ſéparée du corps n'eſt plus en état d'avoir des idées diſtinctes. Non qu'elle ait perdu toute idée, & encore moins qu'elle ſoit entièrement dépouillée de la faculté de penſer raiſonnablement. C'eſt ce qui fait, comme je l'ai déjà inſinué, que l'objection dont il s'agit, n'eſt pas encore ſuffiſante pour détruire l'Immortalité de l'Ame. Car quand il ſeroit vrai que les idées claires & diſtinctes de l'Ame dépendent abſolument des organes du corps, & ceſſent par conſéquent à la deſtruction de ces organes, cela ne prouveroit autre choſe, ſinon que l'Ame, tant que le corps eſt mort, demeure comme dans un profond ſommeil, & non qu'on doive la regarder comme une Ame entièrement morte. Alors, au cas qu'il arrive après la mort que l'Ame ſoit un jour réunie au corps, on avouera que cette Ame ſe trouvera de nouveau en état

de

de se sentir elle-même, & de penser raisonnablement.

XC.

L'Ame peut, même après la mort, avoir des idées distinctes.

Nous pouvons répondre encore plus précisément à l'objection précédente, & montrer que l'Ame humaine, même après la mort, peut avoir des idées distinctes, & par conséquent être disposée à penser raisonnablement. Et pour l'établir d'une manière plus convainquante, il sera nécessaire de rechercher préalablement, d'où vient que l'Homme ne se sent pas dans le sommeil, ni dans l'évanouïssement.

XCI.

D'où vient que quelquefois nous ne nous sentons pas?

En faisant attention à nous-mêmes, & à la manière dont nous pensons, nous trouverons qu'on nous accoutume dès l'enfance à revétir nos idées de certains mots, à l'aide desquels nous pensons & réfléchissons sur quelque sujet. Quand nous donnons cours à nos pensées, nous employons en même tems ces mots, & il n'en est pas autrement, que si nous parlions intérieurement à nous-mêmes. Or les mots dont un discours est composé, soit que nous les lisions, où que nous les entendions, ne sont autre chose que

que certaines repréſentations & images, qui par le ſecours des yeux ou des oreilles s'impriment dans notre imagination. Etant donc accoutumés, comme je l'ai dit, dès nos prémières années, aux mots, qui réſident dans la force de l'Imagination, il s'enſuit que cette force ſe met en action toutes les fois que nous penſons. Par conſéquent, quand quelque accident la met hors d'état d'agir librement, & de repréſenter clairement les images que les mots produiſent en elle, il en réſulte que nous ne nous ſentons plus nous-mêmes, & que la faculté de penſer raiſonnablement ne ſauroit ſe développer en nous.

XCII.

Exemple d'un Homme élevé parmi les Ours.

Si nous y penſons murement, nous pourrons nous débaraſſer en même tems d'une autre difficulté, qu'on tire de l'état de ceux qui dès l'enfance n'ont eu aucun commerce avec les Hommes, d'où l'on voudroit inférer que l'Ame n'aura plus de penſées raiſonnables après la mort du corps. On a effectivement des exemples de la certitude desquels on ne ſauroit douter, de gens qui n'aiant jamais été

été dans la Société Humaine, n'avoient point appris à parler, & qui enſuite s'étant rencontrés parmi les Hommes, & aiant acquis la parole, ne ſe ſont plus ſouvenus de leur état précédent.

Connor, dans ſon Livre intitulé *Evangelium Medici* *, allègue un exemple de cette nature, qui mérite d'être rapporté ici. Il raconte qu'on prit dans une grande Forêt de Pologne un Enfant ſauvage d'environ dix ans. Cet Enfant avoit paſſé toute ſa vie avec les Ours, il alloit à quatre piés, grimpoit ſur les arbres, & faiſoit entendre une voix qui imitoit le hurlement des Ours. On eut bien de la peine à s'en ſaiſir; & après qu'on l'eut attrappé, il ne donna aucun ſigne de Raiſon. Il demeura pendant longtems ſi ſauvage, qu'on étoit obligé de le tenir à la chaîne. Peu à peu pourtant il s'adoucit, & commença à parler. Lorſqu'on le queſtionna ſur ſon état précédent, il ne put en rendre raiſon, & il paroiſſoit n'en avoir plus aucune idée. Juſques-là

* Art. xx. p. 133. 134.

là s'étend la Rélation que *Connor* nous en a donnée: d'où l'on peut conclure, qu'un Homme qui n'a jamais appris à parler, ne ſauroit ſe ſervir de ſon entendement, & n'eſt point en état de mettre de l'ordre dans ſes penſées, ni d'avoir un ſentiment intérieur de ſon état. Malgré cela nous nous propoſons de montrer ici, que cette conſéquence n'eſt pas juſte.

XCIII.

Pour cet effet nous remarquons,

Remarques ſur cet Exemple.

(1) Que le récit de *Connor* renferme quelques circonſtances, d'où l'on peut inférer que cet Enfant, lorſqu'il étoit encore dans ſon état ſauvage, doit avoir eu quelques idées non ſeulement obſcures, mais auſſi claires. Il ſavoit mettre de la différence entre les Ours avec leſquels il vivoit, & les autres Animaux; il connoiſſoit ces Ours & les diſtinguoit des Hommes, de la préſence deſquels il s'éloignoit. On ne ſauroit douter non plus, qu'il n'ait eu ſon gîte ordinaire, comme les Ours. Par conſéquent il faut lui attribuer la mémoire. Plus encore, il devoit auſſi ſentir qu'il étoit

toit celui qui avoit vu précédemment les Ours, & que ce gîte étoit celui qu'il s'étoit préparé, & dont il ſe ſervoit de tems en tems. Par conſéquent on ne ſauroit lui refuſer ce qu'on a coutume d'appeller *Penſées*. Voyez §. IX.

(2) Nous ne ſaurions à-la-vérité dire avec certitude, ſi cet Enfant, tant qu'il a été ſauvage, a eu des idées, non ſeulement claires, mais diſtinctes, telles qu'il en faut pour penſer raiſonnablement, & s'il n'a pas effectivement raiſonné à ſa manière. L'hiſtoire du fait ne nous fournit aucunes circonſtances qui favoriſent l'affirmative ou la négative. A bon compte on ne ſauroit nier que ſon ame n'ait eu la faculté eſſentielle de penſer raiſonnablement, puiſqu'au bout de quelque tems il apprit à parler raiſonnablement. Voyez §. VIII.

(3) Mais on objecte, d'où vient que cet Enfant, depuis qu'il fut apprivoiſé, & qu'il eut commencé à parler, ne ſe rappella plus ſon état précédent, & ſembla n'en avoir abſolument aucune idée? A cela je réponds, que ce ſeroit une conſéquence pré-

précipitée, ſi l'on vouloit conclure ainſi: Cet Enfant n'a pu exprimer ſon état précédent par le moyen des termes qu'il avoit nouvellement appris: Donc il ne s'en ſouvenoit plus du tout. Nous venons de faire voir N°. I. que cet Enfant n'avoit point manqué d'idées claires, dont il avoit une connoiſſance intérieure. Mais comme ces idées n'avoient jamais été revétues chez lui d'aucuns mots, il n'eſt pas ſurprenant qu'après avoir appris une langue, il n'ait pas été capable de lier ſes anciennes idées avec les termes récemment appris. De-là vint que ne pouvant exprimer ſon état précédent dans la langue qu'on lui avoit enſeignée, il en perdit le ſouvenir. Mais ſi l'on avoit pris certaines précautions, & que, dès que cet Enfant laiſſa entrevoir quelque lueur de raiſon, on l'eût ramené à la place où il avoit été pris, peut-être auroit-on remarqué à ſes actions qu'il ſe rappelloit ce lieu, & qu'il reconnoiſſoit ſon ancienne tanière. Cela ſeul auroit été ſuffiſant pour convaincre tout le monde que cet Enfant, même dans ſon état ſauvage, n'avoit

n'avoit pas vécu ſans idée, & qu'il ſe rappelloit encore actuellement ſa ſituation antérieure.

(4) Mais pour mettre la choſe dans un plus grand jour, je veux encore me ſervir d'un exemple, pourtant avec cette reſtriction, qu'on ne l'étendra pas plus loin qu'il ne faut, & qu'on demeurera dans les termes de la comparaiſon dont il s'agit. Qu'on ſuppoſe qu'un Philoſophe Européen ſe trouve chez les Hottentots, & qu'il apprenne leur langue. Si ces Peuples le prioient de leur enſeigner tout ce qu'il ſait de Philoſophie, lui ſeroit-il poſſible de les ſatisfaire? La langue des Hottentots manque des termes dont un Philoſophe a beſoin pour revêtir ſes idées philoſophiques. Il faudroit donc, ou qu'il apprît aux Hottentots ſa propre langue, ou qu'il fît de nouveaux mots ſuivant l'analogie de leur langage, & que par toutes ſortes de circonlocutions il travaillât prémièrement à leur faire entendre quelles idées ils devroient attacher à ces mots. Je n'ai garde de vouloir comparer cet Enfant ſauvage avec un Philoſophe, & ceux

ceux qui le prirent & l'apprivoiſèrent avec les Hottentots; mes vues ne s'étendent qu'à tirer la conſéquence ſuivante. C'eſt qu'il eſt poſſible d'avoir des idées, ſans être en état de les exprimer dans telle ou telle langue. Par conſéquent on ne ſauroit conclure d'une maniére abſolue qu'on n'a aucune idée d'une choſe, de ce qu'on ne ſauroit l'exprimer & la faire comprendre à tous les hommes dans leur langue propre. Or cela étant ainſi, il n'eſt pas ſurprenant qu'un homme, qui n'avoit jamais appris aucune langue, & qui par conſéquent n'étoit pas accoutumé à revétir ſes idées de certains mots, n'ait pas été capable, après avoir appris une nouvelle langue, de mettre ſes anciennes idées au jour par le moyen des mots ordinaires de ſon nouveau langage. Et ainſi on ne ſauroit non plus conclure abſolument de cette impuiſſance, que cet homme n'ait jamais eu auparavant de penſées raiſonnables.

XCIV.

Exemple d'un Homme

Eclairciſſons encore ce ſujet par un autre exemple, que nous fourniſſent les *Mémoires de l'Académie des Scien-*

né sourd & muët.

Sciences de Paris de l'an 1703. Voici comment Mr. *de Fontenelle* le rapporte *.

„ Mr. *Félibien*, de l'Académie des „ Inſcriptions, fit ſavoir à l'Acadé„ mie des Sciences un évènement ſin„ gulier, peut-être inouï, qui venoit „ d'arriver à *Chartres*. Un Jeune-hom„ me de 23 à 24 ans, fils d'un Artiſan, „ ſourd & muët de naiſſance, com„ mença tout d'un coup à parler, au „ grand étonnement de toute la vil„ le. On ſut de lui, que quelques „ trois ou quatre mois auparavant, „ il avoit entendu le ſon des cloches, „ & avoit été extraordinairement ſur„ pris de cette ſenſation nouvelle & „ inconnue. Enſuite il lui étoit ſor„ ti une eſpèce d'eau de l'oreille „ gauche, & il avoit entendu par„ faitement des deux oreilles. Il fut „ trois ou quatre mois à écouter „ ſans rien dire, s'accoutumant à „ répéter tout bas les paroles qu'il „ entendoit, & s'affermiſſant dans „ la prononciation & dans les idées „ attachées aux mots. Enfin il ſe crut

* P. 22. & 23. de l'Edit. d'Amſt. 1707.

„ crut en état de rompre le ſilence,
„ & il déclara qu'il parloit, quoique
„ ce ne fût encore qu'imparfaitement.
„ Auſſi des Théologiens habiles l'in-
„ terrogérent ſur ſon état paſſé, &
„ leurs principales queſtions roulé-
„ rent ſur Dieu, ſur l'Ame, ſur la
„ bonté ou la malice morale des Ac-
„ tions. Il ne parut pas avoir pouſſé
„ ſes penſées juſques-là. Quoiqu'il fût
„ né de parens Catholiques, qu'il
„ aſſiſtât à la Meſſe, qu'il fût inſtruit
„ à faire le ſigne de la Croix, & à
„ ſe mettre à genoux dans la conte-
„ nance d'un homme qui prie, il
„ n'avoit jamais joint à tout cela au-
„ cune intention, ni compris celle
„ que les autres y joignoient. Il ne
„ ſavoit pas bien diſtinctement ce
„ que c'étoit que la mort, & il n'y
„ penſoit jamais. Il menoit une vie
„ purement animale, tout occupé des
„ objets ſenſibles & préſens, & du
„ peu d'idées qu'il recevoit par les
„ yeux. Il ne tiroit pas même de la
„ comparaiſon de ces idées, tout ce
„ qu'il ſemble qu'il en auroit pu ti-
„ rer. Ce n'eſt pas qu'il n'eût natu-
„ rellement de l'eſprit; mais l'eſprit

„ d'un homme privé du commerce
„ des autres, eſt ſi peu exercé & ſi
„ peu cultivé, qu'il ne penſe qu'au-
„ tant qu'il y eſt indiſpenſablement
„ forcé par les objets extérieurs. Le
„ plus grand fond des idées des hom-
„ mes eſt dans leur commerce réci-
„ proque.

XCV.

Remarques & conſéquences de Mr. de Fontenelle.

Comme Mr. *de Fontenelle* ne s'eſt pas contenté de rapporter le fait, mais qu'il y a joint ſon propre jugement, on nous permettra d'accompagner l'un & l'autre de nos propres remarques.

Il prétend que ce Sourd n'avoit jamais produit ſes actions extérieures par réflexion; & il lui ſemble n'avoir jamais étendu ſes idées juſqu'aux matières ſur leſquelles les Théologiens l'interrogérent, ſavoir ſur ſon état précédent, ſur Dieu, ſur l'Ame, & ſur la moralité des Actions Humaines. Il eſt même dans la penſée, que cet Homme n'avoit jamais eu l'idée de la mort, parce qu'il ne put pas exprimer d'une manière diſtincte, ce que c'eſt proprement que la mort, & que par conſéquent il avoit mené une vie pure-

purement animale. Telle est l'opinion de Mr. *de Fontenelle*, d'où il paroit tirer cette conséquence, qu'un Homme né sourd & muët n'a pas l'usage de la Raison, & qu'il ne fait pas une véritable attention à son propre état & à ses actions. Mais comme je ne saurois me persuader, que le jugement de Mr. *de Fontenelle* dans cette occasion soit bien fondé, & que de plus j'ai trouvé bien des choses à observer dans l'examen que les Théologiens firent de cet Homme, je vai repasser plus attentivement sur toutes les circonstances de ce fait.

XCVI.

Observations de l'Auteur.

(1) On ne sauroit nier, que ce Sourd n'ait eu une ame raisonnable, c'est-à-dire, une ame qui renfermoit les principes universels, d'où découlent toutes les pensées raisonnables, & les conséquences; qui de plus avoit la faculté de se former des idées distinctes; & qui enfin étoit en état d'acquérir les idées de ces choses qui ne tombent pas sous les sens, & dont nous avons parlé §§. XIII. XV. & LXIV. car, sans cela, il n'auroit pas pu apprendre à parler raisonnablement.

(2) Mr. *de Fontenelle* nous apprend lui-même, que ce Sourd & Muët, après avoir acquis l'uſage de l'ouïe, ne ſe mit pas d'abord à un jargon informe, mais qu'il écoutoit attentivement ce que diſoient les autres, & le répétoit tout doucement pour lui-même, juſqu'à ce qu'à la fin, au bout de trois ou quatre mois, il commença à parler, quoique d'une manière encore fort imparfaite. Nous faiſons là-deſſus une double remarque. La prémière, c'eſt que ce Sourd, avant que d'avoir eu l'ouïe & la parole, devoit faire une attention fort exacte à lui-même & à ſon propre état, auſſibien qu'à la conduite des autres, quoique Mr. *de Fontenelle* ſoit d'une opinion toute contraire. Car s'il avoit vécu au jour la journée, ſans aucune attention particulière, dès qu'il auroit entendu parler, il ſe ſeroit ſervi de ſa langue, qui n'avoit aucun défaut naturel, pour former toutes ſortes de tons informes, parmi leſquels il auroit mêlé quelques mots au hazard. Mais comme il n'en fit rien, & qu'il s'abſtint de parler, juſqu'à ce qu'après avoir entendu les autres trois ou quatre

quatre mois, il ſe crut en état de parler de manière à être compris ; c'eſt une marque aſſurée, que tout ſourd qu'il étoit, il avoit fort bien remarqué qu'il ſe trouvoit chez les autres une faculté dont il étoit deſtitué ; & par conſéquent qu'il avoit comparé ſon état avec celui du reſte des hommes, & avoit donné de l'attention à l'un & à l'autre. Ma ſeconde remarque, c'eſt que notre Sourd aiant appris à parler, ſans que perſonne lui expliquât les mots qu'il entendoit, il avoit d'avance en ſoi toutes les idées requiſes pour parler raiſonnablement, deſorte qu'après avoir acquis l'ouïe, il n'eut beſoin que de faire attention aux mots dont il faloit revêtir ſes idées. Car les mots étant des ſignes arbitraires, qui n'ont aucune liaiſon naturelle & néceſſaire avec la choſe ſignifiée, il auroit été tout-à-fait impoſſible que de pareils mots produiſiſſent dans l'ame des idées toutes nouvelles, dont il n'y eût eu aucune trace antérieure.

(3) L'hiſtoire rapporte, que le Sourd parloit dans les commencemens d'une manière très imparfaite.

Il n'y a aucun sujet de s'en étonner. Car aiant acquis l'usage de la parole d'une façon tout-à-fait inopinée & subite, sans y avoir été dirigé par qui que ce soit, il n'étoit pas possible qu'il possédât d'abord la langue toute entière. C'est ce qui rend d'autant plus surprenant, que les Théologiens l'aient d'abord questionné sur toutes sortes de sujets Théologiques, & qu'ils aient prétendu qu'il devoit répondre suivant leurs idées, dans un tems où il comprenoit à peine la moitié de la langue. Car ce fut la même année que le Sourd commença à parler, qu'on lui fit subir cet interrogatoire, & que Mr. *de Fontenelle* en communiqua la rélation au Public.

(4) Quand on examine les questions mêmes qui furent proposées au Sourd, on les trouve telles que plusieurs personnes qui ont appris à parler dès l'enfance, ne pourroient y répondre parfaitement. Qu'on demande, par exemple, à la plupart des Païsans, & à bien d'autres personnes qui se croient beaucoup plus habiles, ce qu'elles pensent de Dieu, & comment elles définiroient leur ame, on verra

éclôre

éclôre bien des idées très imparfaites. Comment a-t-on donc pu croire, qu'un Homme, qui savoit à peine parler, seroit en état de répondre sur la moralité des bonnes & des mauvaises Actions, tandis qu'il ignoroit encore quelles idées étoient jointes à ces mots? Il auroit fallu tourner les questions sur toutes ces matières, d'une façon assortissante à l'état actuel de cet Homme, si l'on avoit voulu découvrir quelles idées il s'étoit formé auparavant de toutes ces choses. Par exemple, quand on l'interrogeoit sur la moralité des bonnes & des mauvaises Actions, il ne savoit assurément ce qu'on vouloit de lui. Mais en lui demandant, s'il auroit été content qu'on lui eût donné un soufflet, il auroit sans doute répondu négativement. Si ensuite on y eût ajouté s'il croyoit juste d'en donner un à une personne qui ne vous a rien fait, sa réponse auroit été de nouveau négative, & il auroit montré par-là, qu'il connoissoit à sa manière cette Règle d'Equité naturelle, *que nous ne devons pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.*

(5) L'histoire dit encore, que le

Sourd apprit à parler sans instruction, & par le seul secours de l'ouïe. Or un discours raisonnable renferme deux sortes de choses, les unes qui tombent sous les sens, les autres qui n'y tombent pas, & qui sont pourtant nécessaires pour la liaison d'un pareil discours Notre-Homme aiant appris à parler de lui-même, doit donc avoir compris la signification des mots qui expriment ces deux sortes de choses. Il a d'abord remarqué, quels mots exprimoient les Objets qui tomboient sous ses sens, que l'un signifioit un Homme, un autre un Chien, un troisième une Table, une Chaise, un Banc, un Miroir &c. Les mots qu'il apprenoit, ne lui donnoient pas les idées de toutes ces choses; il avoit déjà acquis ces idées par les sens, & il ne s'agissoit que de remarquer à quels mots il faloit les attacher. C'est ce que personne ne niera. Mais que dire de ces choses qui sont absolument nécessaires, pour penser & parler raisonnablement, & qui ne se trouvent pourtant nulle part hors de nous, bien loin qu'elles frappent nos sens, comme les Objets corporels? Telles sont toutes celles

que

que nous exprimons par des Adverbes & des Conjonctions, par exemple, *&*, *ſi*, *pourquoi*, *bien que*, *donc*, *mais*, & cent autres. Il eſt impoſſible que le ſon externe de tous ces mots imprime par une force naturelle dans l'eſprit l'idée des choſes qui y répondent, car autrement un homme entendroit toutes les langues ſans Maître. Les choſes que ces mots expriment ne ſont non plus aucun des Objets corporels qui affectent nos ſens, & pourtant perſonne ſans leur ſecours ne ſauroit penſer & parler d'une manière raiſonnable. En peſant bien tout cela, on ſera facilement convaincu, que le Sourd poſſédoit effectivement d'avance les idées de toutes les choſes qu'expriment les mots indiqués ci-deſſus, & que par conſéquent il étoit, dès le tems de ſa ſurdité, capable de penſer raiſonnablement à ſa manière, & de lier ſes idées enſemble d'une manière convenable.

(6) Il eſt aiſé de comprendre, pourquoi un Homme ſourd & muet de naiſſance, qui n'apprend à parler qu'à un certain âge, ne ſauroit bien exprimer ſes idées précédentes. Car il

faut concevoir que penſant ſans le ſecours des mots, il avoit en un inſtant pluſieurs idées, pour leſquelles il nous faut un certain tems avant que nous puiſſions les mettre au jour par ordre à la faveur des mots. Il y a des gens, qui bien qu'ils aient appris à parler, ne ſauroient ranger ſur le champ leurs idées d'une manière convenable, les revêtir des mots qui les expriment, & les produire ainſi par ordre. Nous pouvons alléguer ici notre propre exemple. Nous appercevons ſouvent d'un coup d'œil pluſieurs choſes qui demandent de la peine & du tems, avant que nous leur aions adapté les mots convenables, & que nous puiſſions les propoſer aux autres d'une manière intelligible. Plus les idées ſe ſuivent rapidement, plus elles comprennent de choſes à la fois, & moins on eſt en état de les exprimer par des termes, quoiqu'on ait appris à parler dès l'enfance. Ainſi faut-il s'étonner, qu'un Sourd, qui par-là-même qu'il penſoit ſans l'aide des mots, avoit penſé de tout tems beaucoup plus vite que nous; que ce Sourd, dis-je, après avoir appris une lan-

langue, n'ait pas bien pu décrire son état précédent, ni exprimer ses anciennes idées ? Mais qui pourroit en conclure à bon droit, qu'il n'avoit eu auparavant aucune idée raisonnable ? D'où vient donc que nous ne pouvons nous rappeller que très peu, ou point du tout, les idées que nous avons eu à l'âge de deux ou trois ans, quoique dès lors nous aions commencé à parler, & qu'on puisse juger par les actions des Enfans de cet âge, qu'ils pensent même raisonnablement. Qu'on en cherche quelle raison on voudra, elle servira toujours à faire comprendre aisément qu'il n'est pas surprenant, qu'un Sourd, qui après avoir passé les années de l'enfance, acquiert l'ouïe, & par son moyen l'usage intelligible de la parole, ne sache pas décrire distinctement tout son état précédent. Un Enfant, dont les organes ne sont pas encore bien formés, n'a pas des sensations aussi exactes, que celles qu'il éprouve dans la suite, lorsque ces mêmes organes ont acquis toute leur perfection. Puis donc que les sens d'un Enfant se fortifient beaucoup, & lui procurent les

idées distinctes des choses, qu'il n'avoit apperçues auparavant que d'une manière superficielle ; il en résulte fort vraisemblablement, que les Enfans devenus hommes, oublient leur état précédent, parce qu'ils sont occupés actuellement d'un beaucoup plus grand nombre d'idées. Un Homme qui n'a jamais entendu, & qui commence à entendre, se trouve tout rempli de nouvelles sensations, & en même tems de nouveaux desirs, desorte qu'il ne faut pas s'étonner que l'idée de son état précédent s'obscurcisse en lui. Qu'on s'imagine qu'un Homme fait acquière tout à la fois une vue si perçante, qu'il découvre distinctement tout ce que nous voyons par les meilleurs verres ; qu'il ait aussi un odorat assez subtil, pour distinguer exactement les exhalaisons de tous les objets qui nous environnent ; & enfin que son ouïe devienne d'une subtilité à s'appercevoir des sons les plus légers ; croyons-nous qu'un pareil Homme, affecté de tant de nouvelles sensations, conservât beaucoup de souvenir de son état précédent ? J'en conclus que l'acquisition d'un nouveau

sens,

sens, comme de l'ouïe dans un Sourd-né, y apporte une si grande quantité de nouvelles sensations, que sa manière précédente de penser s'obscurcit presque entièrement en lui.

(7) Suivant la rélation, notre Sourd, après avoir appris à parler, raconta qu'en entendant la prémière fois le son des Cloches, cette sensation, toute nouvelle & inaccoutumée, l'avoit jetté dans un grand étonnement. Cela prouve d'une façon manifeste, qu'il se souvenoit de son état précédent, & qu'il savoit mettre de la différence entre cet état & celui où il se trouvoit depuis l'acquisition de l'ouïe. Et il est fort probable, qu'il auroit pu dans la suite expliquer les principes de la plupart de ses actions précédentes, si l'on ne s'étoit trop hâté de le questionner, où si l'on avoit proportionné les demandes à sa capacité actuelle.

(8) Enfin Mr. *de Fontenelle* croit que cet Homme, tant qu'il est demeuré sourd & muet, n'a pas su distinctement ce que c'est que la mort, & n'y a jamais pensé. Tout cela ne s'accorde pas bien ensemble. Mr. *de Fon-*

Fontenelle n'oſe avancer, que cet Homme n'a point eu du tout d'idée de la mort. Il ſe contente de dire ſimplement, *il ne ſavoit pas bien diſtinctement ce que c'étoit que la mort.* Quand on le lui accorderoit, en voulant dire par-là, que ce Sourd, après avoir acquis la parole, ne fut pas d'abord en état de donner une définition exacte de la mort, je ne ſai pas encore comment Mr. *de Fontenelle* peut en conclure, qu'il n'y avoit jamais penſé. Il avoit ſans doute vu mourir des perſonnes, & ſu qu'on les enterroit. Quel fondement a-t-on donc de s'imaginer, qu'il n'avoit jamais penſé à ſa propre mort?

Il me ſeroit aiſé de faire un plus grand nombre de remarques ſur ce cas, mais je penſe que les précédentes ſuffiſent, pour montrer, d'un côté, que l'examen du prémier état de ce Sourd ne fut pas fait avec aſſez de précaution; & de l'autre, que la conſéquence, que prétendent en tirer Mr. *de Fontenelle*, & *Bayle* dans ſa *Réponſe aux Queſtions d'un Provincial* *, eſt deſtituée de fondement.

XCVII.

* T. IV. c. 16.

XCVII.

Par les observations que nous avons faites jusqu'à présent, & en particulier par l'exemple du Sourd de *Chartres*, N°. V. nous avons montré, qu'un tel Homme a non seulement un sentiment intérieur de lui-même, & par conséquent des pensées; mais aussi qu'il pense sans l'aide des mots. Il possède de plus les idées par lesquelles nous lions & nous séparons les choses dans notre esprit, & qui sont indispensablement requises pour penser raisonnablement. Ces observations étant propres à lever les difficultés que nous avons indiquées §. XCII, & à nous conduire à d'autres vérités, arrêtons-nous encore un peu sur cet article.

Cet exemple sert à lever les difficultés sur l'état de l'Ame après la mort.

XCVIII.

Il est notoire qu'on ne sauroit s'entretenir qu'à l'aide des gestes & des signes avec ceux qui sont nés sourds & muets. Cela étant, il faut supposer l'une ou l'autre de ces deux choses. Ou le Sourd, qui cherche à se rendre intelligible, lie ses pensées avec certains signes, qu'il choisit arbitrairement, & qu'il répète si souvent,

Un Homme né sourd & muët, qui se fait entendre par des signes, doit avoir les idées distinctes

requiſes pour penſer raiſonnablement.

vent, qu'à la fin nous entendons ce qu'il veut dire par-là, & à notre tour nous lui découvrons nos penſées par l'imitation des mêmes geſtes. Ou bien nous choiſiſſons nous-mêmes à notre gré des ſignes, que nous réitérons juſqu'à ce que le Sourd comprenne notre penſée, & nous faſſe connoître par d'autres ſignes qu'il nous entend. Lequel des deux qui arrive, ni l'un ni l'autre n'eſt poſſible, à moins que ce Sourd n'ait tout comme nous les idées diſtinctes requiſes pour penſer raiſonnablement. Si le Sourd eſt l'auteur & l'inventeur des ſignes par leſquels il ſe fait entendre, c'eſt autant que s'il découvroit une nouvelle langue; car les ſignes tiennent chez lui la place des mots. Or comment ſeroit-il poſſible d'inventer un nouveau langage, ſi l'on n'avoit point d'idées diſtinctes, & ſi l'on ne pouvoit penſer raiſonnablement? Si c'eſt nous qui par des ſignes arbitraires, auxquels le Sourd n'eſt pas accoutumé, nous faiſons entendre à lui, comme l'expérience enſeigne que cela arrive en pluſieurs manières, on ſera également obligé de

ſup-

ſuppoſer les mêmes choſes dans le Sourd. On pourroit objecter qu'il en eſt de ceci, comme d'une Bête que l'on dreſſe à exécuter certaines choſes à des ſignes marqués. Et comme nous avons avoué §. LXXX, que de ce qu'une Bête a effectivement des penſées, on ne ſauroit en conclure qu'elle ait des penſées raiſonnables; on dira que c'eſt ſans fondement que nous en attribuons de telles à un Homme né ſourd & muet, ſous prétexte qu'on lui fait comprendre certaines choſes pas ſignes. Mais quiconque aura eu occaſion de voir, combien de choſes on peut faire comprendre à un Sourd par les ſeuls ſignes, juſques-là qu'il eſt poſſible de le conduire à mettre ſes penſées au jour par l'écriture, & même par une ſorte de parole; quiconque, dis-je, aura été témoin de tout cela, ſera aiſément convaincu, que les ſeules idées claires qui ſe trouvent dans les Bêtes que l'on dreſſe, ne ſuffiſent pas ici, mais qu'un pareil Sourd doit avoir des idées diſtinctes & des penſées raiſonnables. Ajoutons encore quelques remarques là-deſſus.

XCIX.

XCIX.

On la prouve. Quand on a dreſſé une Bête, on peut à la vérité lui faire exécuter par certains ſignes extérieurs les actions auxquelles elle a été dreſſée. Mais cette Bête ne change rien du tout à ſes opérations, & agit une fois comme l'autre. On reconnoit par-là, que les actions d'une Bête ainſi dreſſée, ne ſuppoſent point de réflexion, & que la ſeule imagination, dans laquelle on fait de fortes impreſſions par les ſignes extérieurs ſouvent réitérés, & par les coups qu'on y joint, eſt l'unique fondement de toute leur conduite. Au contraire, quand on fait comprendre à un Homme né ſourd & muet par certains ſignes, qu'il doit, par exemple, faire attention à telle ou telle choſe, c'eſt enſuite l'affaire de ſa propre réflexion d'appliquer ce qu'il a remarqué à divers cas, dont on ne l'avertit point d'avance. Il eſt manifeſte par-là qu'une Bête dreſſée à certains ſignes, ne ſauroit être miſe en comparaiſon avec un Homme né ſourd & muet, auquel on ſe fait entendre par ſignes.

De plus, quand on s'entretient avec

vec un Sourd par ſignes, on lui montre pièces par pièces les principales choſes qu'on veut lui faire comprendre; mais on ne ſauroit lui faire connoître par la même voie les idées qui ſervent à lier les choſes qu'on lui a déſignées, pour en former un diſcours raiſonnable; il faut qu'il produiſe lui-même ces idées dans ſon eſprit. Par exemple, on veut lui faire comprendre, que l'on ſe propoſe de partir demain, & de revenir dans huit jours, & qu'en attendant il doit prendre garde à la maiſon: tout ce diſcours ne renfermera que ſept ſortes de geſtes ou de ſignes, ſavoir, ceux qui expriment le lendemain, ſoi-même, le voyage, le nombre des jours de l'abſence, le retour, le Sourd, & le ſoin qu'on demande de lui. Tous ces ſignes, comme on l'a inſinué, ne ſont que des pièces détachées, qui ne tiennent point enſemble, & dont la liaiſon dépend de certaines idées raiſonnables ſousentendues. Car ſi l'on ſe ſervoit de mots pour exprimer ces ſept ſignes, cela feroit, *demain*, *moi*, *partir*, *huit jours*, *revenir*, *toi*, *prendre garde*. Si on laiſſoit ainſi ces morceaux

ceaux desunis, & qu'on ne pensât rien au-delà, il n'en résulteroit quoi que ce soit de lié & d'intelligible. Puis donc que le Sourd, à l'aide de ces seuls signes détachés, comprend parfaitement la pensée d'un autre, c'est une marque assurée qu'il a encore des idées particulières, dont on ne lui a donné aucun signe, & qu'il s'en sert pour rendre le discours entier intelligible; savoir de celles de *vouloir*, *être*, & de *voir*. Car si l'on n'ajoute pas les idées que ces mots expriment, tous les autres signes ou termes ne donnent pas un sens suivi. Les signes précédens représentent tous des choses qui sont pour la plus grande partie corporelles, & qui tombent sous les sens. Mais les idées qui servent à lier ces signes pour en faire un discours intelligible & raisonnable, ne renferment aucun objet corporel & sensible. Si donc les Sourds ont de pareilles idées, il est clair d'un côté que leur ame ne se borne pas aux pures représentation sensibles, mais qu'elle a aussi les idées distinctes nécessaires pour penser raisonnablement; & de l'autre, qu'il se trouve encore chez eux

eux une sorte d'idées qui n'est attachée, ni aux mots, ni aux signes extérieurs. Ce dernier article est évident par l'idée distincte que les Sourds ont des choses qu'expriment les mots *vouloir*, *être* & *devoir* &c. choses qui ne sont ni corporelles, ni sensibles, & à l'égard desquelles les Sourds sont privés du secours des mots. Il en résulte encore manifestement, que la capacité essentielle d'un Homme né sourd & muët s'étend jusqu'à une sorte d'idées à laquelle aucun Art ne sauroit conduire les Bêtes que l'on dresse. On perdroit inutilement ses peines à vouloir faire comprendre à un Animal, ce que c'est que le *lendemain*, ou ce qui arrivera dans huit jours.

C.

Eclaircissons tout ceci par un autre exemple. C'est Mr. *Le Maître*, ci-devant Pasteur de l'Eglise Françoise de *Schwabach*, qui nous le fournit dans la *Bibliothèque Germanique* *. Il y fait mention d'un Boulanger nommé *Weiss*, établi à *Berne*, & sourd & muët

Autre exemple.

* T. XXIII. p. 36.

muët dès l'enfance. Cet Homme s'amouracha d'une fille, & voulut l'épouſer. Les parens de la fille firent d'abord beaucoup de difficultés, ſous prétexte que ce Sourd n'étoit pas capable de conduire ſes affaires. La cauſe fut portée devant le Conſiſtoire Suprême, & diſcutée à fond. Le Galant fut trouvé auſſi ſenſé & auſſi raiſonnable, que s'il avoit eu l'ouïe & la parole. On apprit avec beaucoup de ſurpriſe, que depuis longtems il exerçoit ſa profeſſion, & prenoit toutes les précautions néceſſaires avec les Païſans & les Meuniers. Il connoiſſoit toutes les monnoies courantes; il tenoit des comptes très exacts, & ſe ſervoit pour cela de Tablettes, ſur leſquelles il faiſoit une ſorte de chiffres, qu'il n'y avoit que lui qui connût. De cette manière il ne faiſoit tort à perſonne, & ne ſouffroit point qu'on lui en fît. Du reſte il donnoit des marques d'une grande ſageſſe, & menoit une vie très régulière. Toutes ces circonſtances engagérent le Conſiſtoire à lui accorder la fille avec laquelle il s'étoit déjà engagé. Leur ménage a été très heureux, & ils ont élevé

élevé un fils très bien fait, qui n'a point eu le défaut naturel de ſon Père.

CI.

Nous tirons de ce cas la conſéquence, que ce Boulanger, quoique ſourd & muët, n'a point mené cette vie purement animale, que *Fontenelle* & *Bayle* attribuent à un autre Homme dans la même ſituation, §. XCIV, mais qu'il a vécu & penſé en Homme raiſonnable. Comment lui auroit-il été poſſible de diſtinguer exactement une ſorte de monnoie d'une autre, s'il avoit été deſtitué d'idées diſtinctes? Nous avons déjà remarqué ci-deſſus §. LXXXI. qu'on ne ſauroit conduire une Bête juſqu'à faire la différence des Métaux & des Monnoies, parce qu'elle n'a que des idées claires & non de diſtinctes. Mais, ce qui eſt bien plus, le Boulanger ſourd ſavoit calculer, quoiqu'il n'eût pas reçu la moindre leçon d'Aritmétique. Cette ſeule circonſtance prouve ſuffiſamment, que cet Homme avoit des idées diſtinctes & fort abſtraites, & qu'il s'étoit fait à lui-même une ſorte d'Algèbre, qui aſſurément ſuppoſe les notions les plus nettes & les plus diſtinctes. Qu'on eſſaye,

Remarques ſur ces exemple.

essaye, si à force de peine on viendra à bout d'enseigner l'Aritmétique à quelque Animal que ce soit. Pareil travail sera toujours inutile, & cependant notre Boulanger l'avoit apprise de lui-même. Peut-on donc lui refuser des pensées raisonnables? Et peut-on nier en même tems qu'il n'ait pensé d'une toute autre manière que nous, qui avons coutume d'attacher nos pensées à certains mots. Ces conséquences que nous tirons de-là, se développeront mieux plus bas. Nous prions, en attendant, le Lecteur de nous permettre d'alléguer encore un exemple.

CII.

Nouvel exemple très remarquable d'un Peintre sourd & muët.

J'ai connu à *Berlin* un Peintre sourd & muët, qui s'appelloit *André Brendel*. Il étoit né à *Bareuth*, & Monseigneur le Margrawe défunt l'avoit fait voyager, pour le perfectionner dans son Art, en apprenant encore des Maîtres étrangers. Comme il n'avoit ni l'ouïe, ni la parole, le même Prince lui avoit donné pour compagnon de voyage un Sculpteur, qui savoit s'entretenir avec lui par signes, & qui prenoit garde à ses besoins. Je me

suis

suis informé exactement de sa conduite & de ses actions, je me suis même fait peindre par lui, afin d'avoir d'autant plus occasion de lier connoissance. Et comme j'étois curieux de savoir comment le Sculpteur s'y prenoit pour lui raconter quelque chose, je racontai moi-même au prémier un fait arrivé sous le règne de l'Electeur FRIDERIC-GUILLAUME de glorieuse mémoire, entre un Gentilhomme de la Chambre & le Peintre de la Cour. Je priai en même tems le Sculpteur de faire part de ce récit au Peintre sourd, en le lui disant par signes, ce qui fut exécuté en fort peu de tems. Le Peintre se montroit fort attentif, & donnoit à connoître par divers mouvemens de tête qu'il comprenoit très bien son camarade. Mais ce qui me convainquit pleinement que le Sourd étoit précisément au fait de l'histoire, c'est qu'il se mit à rire de tout son cœur dans un endroit du récit qui exprimoit en effet une circonstance très risible.

Je pourrois rapporter encore plusieurs autres particularités de ce Sourd. Mais j'aime mieux emprunter du To-

me XXIII. de la *Bibliothèque Germanique* *, la narration circonſtanciée que Mr. *Le Maître* donne de cet Homme, dans la Lettre ſuivante à un de ſes Amis.

MONSIEUR.

„ Je n'ai point de nouvelles litté-
„ raires à vous mander de ce pays,
„ qui ſoient plus dignes de votre
„ curioſité, que la Rélation Hiſtori-
„ que & Philoſophique que je vous
„ ai promiſe d'un Peintre né ſourd &
„ muet. Je ſuis bien-aiſe de partager
„ avec vous, Monſieur, le plaiſir que
„ j'ai trouvé à étudier ce rare phéno-
„ mène pendant pluſieurs années.
„ Rien ne prouvera plus évidemment,
„ que nos idées ne dépendent point
„ de nos paroles, mais qu'il y a des
„ principes par leſquels nous pouvons
„ diſtinguer le vrai d'avec le faux, &
„ le juſte d'avec l'injuſte, ſoit que nous
„ le ſachions exprimer dans une lan-
„ gue connue, ſoit que nous ne le ſa-
„ chions pas.

„ L'Homme dont j'ai l'honneur de
„ vous

* Art. VI. p. 119. & ſuiv.

„ vous parler, s'appelle *Jean André*
„ *Brendel.* Il eſt né au commence-
„ ment de ce ſiècle dans un village
„ du Margraviat de *Bayreuth.* Le mal-
„ heur qu'il eut d'être ſourd & muët
„ de naiſſance, fut cauſe qu'on lui fit
„ paſſer ſes prémières années à paî-
„ tre les vaches. Son Père qui étoit
„ Paſteur de l'Egliſe du Lieu, n'aiant
„ pas l'adreſſe de cultiver l'eſprit d'un
„ enfant ſi particulier, le négligea en-
„ tièrement. Un de ſes Parens, qui
„ étoit alors au ſervice de la Cour,
„ le vit dans ce triſte état à l'âge de
„ douze ans; & comme il remarqua
„ dans ce garçon quelque vivacité,
„ qui ſembloit promettre beaucoup
„ de ſa capacité, il eut pitié de lui.
„ L'aiant donc emmené dans la ville
„ de *Bayreuth*, Mr. *Feiler* (c'eſt le nom
„ du Parent) le recommanda ſi bien
„ au Prince, que S. A. S. le fit met-
„ tre en apprentiſſage chez le Pein-
„ tre de la Cour nommé *Gléſer.* En
„ même tems, le charitable Parent
„ eut ſoin de le faire inſtruire dans
„ la connoiſſance de la Religion. Ainſi
„ ce jeune Muët fut confié à un Théo-

„ logien* d'une piété exemplaire, „ qui depuis a été Prédicateur de S. E. „ M. le Comte de *Reuſſen d'Ebersdorff*. „ Ce Précepteur ne ſe contenta pas „ d'enſeigner à ſon Elève à connoître „ les lettres machinalement. Attentif „ aux progrès de l'Ecolier, & s'accom- „ modant peu à peu aux ſignes par „ leſquels il ſe faiſoit entendre, le „ Maître vint à bout de lui imprimer „ les principales vérités, & les devoirs „ eſſentiels de la Religion. Et quoi- „ que le Catéchiſte de ce pauvre „ Muet ne ſût pas lui faire compren- „ dre des règles générales pour l'art „ d'écrire, il réuſſit pourtant à lui „ faire peindre les mots les plus né- „ ceſſaires pour ſon uſage. En par- „ ticulier il lui apprit à mettre ſa con- „ feſſion de foi par écrit avec un diſ- „ cernement très juſte. Auſſi après „ ces témoignages de ſa piété & de „ ſes lumières, on n'a pas cru le de- „ voir priver de la ſainte Commu- „ nion, il y participe régulièrement „ avec beaucoup de dévotion.

„ Je n'aurois jamais cru qu'un „ Hom-

* Qui s'appelle auſſi *Eoiler*.

„ Homme incapable de profiter des
„ instructions ordinaires, pût être
„ poussé si loin, si je n'en avois pas
„ été convaincu par mes propres
„ yeux. Vous jugerez bien, Mon-
„ sieur, que la conversation d'un
„ homme de ce caractère doit être
„ pénible & fatigante. Celle de
„ Mr. *Brendel* l'est d'autant plus, que
„ c'est un homme extrêmement cu-
„ rieux. Il veut tout savoir; & si on
„ ne se lassoit pas de l'écouter des
„ yeux, il ne feroit jamais las de par-
„ ler de ses mains. Il ne se rebute
„ point de diversifier ses signes & ses
„ gesticulations, jusqu'à ce qu'il s'i-
„ magine qu'on l'a compris. J'ai été
„ fait à son langage au bout de peu
„ de jours. Dans le tems que je fis
„ connoissance avec lui, il avoit vingt-
„ trois ans, & comme il avoit déjà
„ roulé dans le monde*, il avoit pris
„ des manières civiles & honnêtes,
„ defor-

* Il a été longtems à *Berlin*, où Mr. *Pesne* a eu la bonté de le perfectionner dans son art. Il a aussi passé quelque tems à *Dresde*, à *Vienne*, & en dernier lieu à *Nuremberg*, où le fameux Mr. *Kupetzki* a eu soin de rafiner encore sur ce qu'on lui avoit déjà appris.

„ deſorte que ſa compagnie ne m'étoit à charge que lorſque mes autres occupations ne me permettoient pas de l'entretenir. Il étoit fort exact à me demander tous les jours de poſte les nouvelles de la Gazette, dont il ne vouloit pas perdre la connexion. Mais ce n'eſt pas pas par-là que je prétens faire connoître & admirer mon Muët. J'ai commencé à parler des ſentimens qu'on a excités en lui ſur la Religion. C'eſt là-deſſus que roulérent la plupart de nos entretiens.

„ Un Homme, qui a eu toute ſa vie l'uſage de l'ouïe & de la langue, ne peut pas faire voir par des marques moins douteuſes qu'il croit un Dieu, Créateur & Sauveur des Hommes, que notre Peintre muët le fait voir. Il a une grande idée des Rois & des Princes, & il reſpecte les autres hommes plus ou moins, à meſure qu'ils approchent des Grands, & qu'ils ſont avancés dans les Emplois. Mais il ſait fort bien montrer, que les plus grands & les plus petits ont un Maître commun au Ciel, que ce Souverain

„ Mai-

„ Maître du Monde est au dessus de
„ tout, qu'il prend garde à tout,
„ qu'il ne juge point selon les appa-
„ rences, qu'il récompensera la ver-
„ tu des hommes les plus mépriſés,
„ & qu'il punira les vices des plus
„ fiers & des plus puiſſans. Il ne
„ manque aucun exercice le Diman-
„ che. Quand on lui demande ce
„ qu'il fait à l'Egliſe, il répond fort
„ bien à ſa manière, qu'il ſe joint de
„ cœur & de corps à ceux qui ado-
„ rent Dieu, & qui, quelque inégaux
„ qu'ils ſoient d'ailleurs, ſe préſen-
„ tent dans la Maiſon de Dieu, com-
„ me étant tous également miſéra-
„ bles devant Dieu, Enfans d'un mê-
„ me Père, ſoumis aux mêmes Loix,
„ appellés aux mêmes Eſpérances. Il
„ y va de bonne foi, je ne lui prête
„ rien. Ce que je dis de ſon atta-
„ chement à la Religion, eſt ſoutenu
„ par toute ſa conduite. Il témoigne
„ toujours une profonde vénération
„ pour les gens de bien, & rien n'é-
„ gale la haine & l'horreur qu'il a
„ pour l'hypocriſie. Quand il veut
„ déſigner un Hypocrite, ou un mau-
„ vais Chrétien, il fait d'abord une

„ mine dédaigneuſe, puis il porte la
„ main au front pour marquer la ſcien-
„ ce de ces gens-là, & paſſant auſſi-
„ tôt de-là à la poitrine, il tourne
„ & retourne la main dans un inſ-
„ tant, ce qui ſignifie l'inconſtance
„ du cœur. Après cela, de l'air d'un
„ homme ému de colère, il ſe don-
„ ne le même mouvement que s'il
„ vouloit jetter quelque choſe à ter-
„ re, & montre enſuite du doigt le
„ Ciel, pour dire que Dieu jettera
„ ainſi les Hypocrites dans l'Enfer.

„ Vous concevrez ſans doute aſſez
„ facilement, Monſieur, que par u-
„ ne attention judicieuſe, on peut
„ cultiver avec un heureux ſuccès la
„ Religion naturelle, même dans l'a-
„ me d'un Muet. Mais vous trouve-
„ rez plus étrange peut-être, que je
„ reconnoiſſe auſſi dans mon Hé-
„ ros la connoiſſance des myſtères de
„ la Révélation. Pour moi qui l'ai
„ vu, je n'en ſaurois douter ſans être
„ plus incrédule que *Thomas*. J'ai été
„ bien étonné une fois, qu'en raiſon-
„ nant des nouvelles de *Moſcovie*, ce
„ bon-homme me demanda en ſon

„ lan-

„ langage, si les *Moscovites* * croyoient
„ aussi la *Trinité?* Comme il exprimoit sa demande par les figures
„ sous lesquelles on représente ordinairement les Personnes Divines,
„ je craignois qu'on ne l'eût fait *Trithéite*, & *Anthropomorphite*. Mais il me
„ désabusa bientôt, en me montrant
„ qu'il ne croyoit qu'un seul vrai Dieu,
„ & qu'il ne désignoit la Divinité par
„ le Père, le Fils, & la Colombe,
„ que parce que c'étoient les Symboles de la Divinité. Il a surtout un amour ardent pour Jesus-Christ, sachant fort bien
„ qu'il est une Personne Divine, &
„ qu'il est mort pour nous sur la Croix.
„ Il regarde tous les honneurs religieux que l'on rend à d'autres choses, aux Anges, aux Saints, au
„ Pape, aux Images, comme un ou-
„ tra-

* Je n'ai pas manqué de donner à mon Peintre muët, une bonne idée de l'Orthodoxie des *Grecs* sur ce chapitre; mais je n'ai eu garde d'imaginer des grimaces ou des attitudes propres à lui faire comprendre la dispute indiscrète qu'il y a entre l'Eglise d'*Orient* & celle d'*Occident* au sujet de ce qu'on appelle la *Procession du Saint Esprit*.

„ trage fait à notre Divin Sauveur.
„ Il mène une vie très règlée, & il
„ sait fort bien les commandemens
„ de la Loi, qu'il observe religieuse-
„ ment. Cependant il ne le fait pas
„ par crainte, ni par une obéissance
„ servile; il ne veut pas être sauvé
„ par sa propre justice, toutes ses
„ espérances sont fondées sur la gra-
„ ce de Dieu en J. C. C'est par la
„ grace de Dieu qu'il demande à bien
„ vivre & à bien mourir. Il mon-
„ trera fort bien que ceux qui ont
„ d'autres sentimens ne sont pas Chré-
„ tiens, & qu'ils ne savent pas pour-
„ quoi J. C. est venu du Ciel souf-
„ frir la mort.

„ Vous voyez, Monsieur, que Mr.
„ *Brendel* est un fort bon *Protestant*.
„ Il faut vous dire encore qu'il est du
„ parti de *Luther*, quoiqu'il ne dam-
„ ne pas les autres Réformateurs.
„ Vous voudrez bien savoir, com-
„ ment un Muet distingue nos Sec-
„ tes. Celui qui lui a enseigné cela,
„ ne-l'a pas mal imaginé. L'ensei-
„ gne du *Papisme*, c'est le signe de la
„ Croix; celle des *Luthériens*, la main
„ sur le cœur; & celle des *Réformés*,

„ le

„ le mouvement que l'on fait des
„ mains en rompant quelque chose,
„ parce que ce sont eux qui rompent
„ le pain dans la Sainte Eucharistie.
„ Quoique le Peintre muët regarde
„ la doctrine de *Luther* comme la
„ meilleure & la plus droite, qui lui
„ tient à cœur, il n'attache pas sa foi
„ à l'autorité de ce Réformateur. Il
„ ne s'attache à lui, que parce que
„ Dieu s'est servi de son ministère
„ pour prêcher l'Evangile tout pur,
„ au-lieu des Traditions humaines.
„ Il le préfère même aux autres Ré-
„ formateurs, parce qu'on lui a fait
„ comprendre, que personne n'avoit
„ jamais rendu de plus grands servi-
„ ces à l'Eglise. Il paroit sur-tout
„ touché de l'intrépidité & du zèle
„ de cet illustre Patriarche des *Pro-*
„ *testans.*

„ Les réflexions Chrétiennes qu'on
„ a trouvé moyen d'exciter dans l'a-
„ me de mon Peintre muët sur son
„ état personnel, sont la plus belle
„ preuve de la pureté & de la soli-
„ dité de ses idées. J'en ai été té-
„ moin plus de dix ans après qu'il fut
„ sorti de l'Ecole de son Catéchiste.

„ Qu'on lui demande, s'il ne souhai-
„ teroit pas que Dieu lui fît la gra-
„ ce de pouvoir entendre & parler
„ comme les autres hommes, il sau-
„ ra fort bien répondre par ses ges-
„ tes, que puisqu'il a plu à Dieu de
„ le faire naître sourd & muët, il se
„ soumet humblement à la volonté de
„ Dieu, en tirant même de son dé-
„ faut naturel le meilleur parti qu'il
„ peut; que ce défaut ne laisse pas
„ d'avoir un avantage considérable;
„ que s'il ne peut pas faire de sa lan-
„ gue tout le bon usage que d'autres
„ en peuvent faire, il n'en peut pas
„ aussi abuser, comme il remarque
„ que d'autres font, en se querellant,
„ en se disant des injures, en con-
„ tant des choses honteuses & scan-
„ daleuses. Mr. *Brendel* rend graces
„ à Dieu de ne pas entendre tous
„ les discours inutiles & dangereux
„ que l'on tient dans les compagnies
„ où il se trouve; il s'estime assez heu-
„ reux, que Dieu lui ait donné les
„ talens & l'occasion d'apprendre u-
„ ne honnête profession, par laquel-
„ le il peut gagner dequoi vivre dou-
„ cement dans le monde, étant aussi

„ bien

„ bien assuré de la grace de Dieu & „ de son salut, qu'il l'auroit pu être „ s'il pouvoit se servir librement de „ ses organes. Il se console enfin „ par l'espérance qu'il a, & qui lui „ a été confirmée par un songe fort „ remarquable. C'est qu'un jour JE-„ SUS-CHRIST viendra du Ciel, où „ il est monté après sa résurrection; „ qu'alors les Morts seront ressusci-„ tés, & que son corps sortira aussi „ de la poudre de la terre, non point „ corruptible, mortel, infirme & „ défectueux, tel qu'il est à présent; „ mais tout glorifié, comme celui de „ J. C. & qu'ensuite il entendra & „ chantera lui-même les louanges de „ Dieu éternellement dans le Ciel.

„ Je crois, Monsieur, que l'exem-„ ple d'un Muet si bon Chrétien, mé-„ rite votre attention, & même cel-„ le du Public. Je parle d'un hom-„ me qui est plein de vie, & qui n'est „ point inconnu. Les faits que j'en „ rapporte sont inconteſtables. On „ peut s'en convaincre tous les jours „ par ses propres yeux, comme j'en „ ai été convaincu. Nous y trou-„ vons dequoi confondre les mauvai-

„ ſes conſéquences que Mr. *Bayle*
„ prétend tirer de la rélation qu'on a
„ faite d'un autre Muët. Le Philo-
„ ſophe de *Rotterdam* a tiré cette
„ rélation du *Journal des Savans du*
„ 30 *Nov.* 1765. où elle ſe trouve
„ dans l'extrait de l'*Hiſtoire de l'Aca-*
„ *démie Royale des Sciences*, *Année*
„ 1703, la voici. En 1703 à *Char-*
„ *tres*, un Jeune-homme de 23 à 24
„ ans, ſourd & muët de naiſſance,
„ commença tout d'un coup à parler.
„ Trois ou quatre mois auparavant
„ il avoit entendu le ſon des Cloches,
„ ainſi qu'on le fut de lui, & avoit
„ été extrêmement ſurpris de cette
„ ſenſation nouvelle & inconnue. En-
„ ſuite il lui étoit ſorti de l'oreille gau-
„ che une eſpèce d'eau, & il avoit
„ entendu parfaitement des deux o-
„ reilles. Il fut ces trois ou quatre
„ mois à écouter ſans rien dire, s'ac-
„ coutumant à répéter tout bas les
„ paroles qu'il entendoit, & s'affer-
„ miſſant dans la prononciation &
„ dans les idées attachées aux mots.
„ Enfin il ſe crut en état de rompre
„ le ſilence, & il parla, quoique ce
„ ne fût encore qu'imparfaitement.

„ Auſſi-

„ Auſſi-tôt des Théologiens habiles
„ l'interrogérent ſur ſon état paſſé ;
„ leurs principales queſtions roulé-
„ rent ſur Dieu, ſur l'Ame, ſur la
„ bonté & ſur la malice morale des
„ Actions. Il ne parut pas avoir
„ pouſſé ſes penſées juſques-là. Quoi-
„ qu'il fût né de parens *Catholiques*,
„ qu'il aſſiſtât à la Meſſe, qu'il fût
„ inſtruit à faire le ſigne de la Croix,
„ & à ſe mettre à genoux dans la con-
„ tenance d'un homme qui prie, il
„ n'avoit jamais joint à tout cela au-
„ cune attention, ni compris celle que
„ les autres y joignoient. Il ne ſavoit
„ pas bien diſtinctement ce que c'é-
„ toit que la mort, & il n'y penſoit ja-
„ mais ; il menoit une vie purement a-
„ nimale, tout occupé des objets ſen-
„ ſibles & préſens, & du peu d'idées
„ qu'il recevoit par les yeux. Il ne ti-
„ roit pas même de la comparaiſon de
„ ces idées tout ce qu'il auroit pu en
„ tirer. Ce n'eſt pas qu'il n'eût naturel-
„ lement de l'eſprit ; mais l'eſprit d'un
„ homme privé du commerce des au-
„ tres hommes, eſt ſi peu exercé & ſi
„ peu cultivé, qu'il ne penſe qu'autant
„ qu'il y eſt indiſpenſablement forcé
„ par les objets extérieurs.

„ Bayle

„ *Bayle*, dans ſes *Réponſes aux Queſ-*
„ *tions d'un Provincial Tom.* IV. *Chap.*
„ XVI. *pag.* 228 *& ſuiv.* oppoſe l'ex-
„ périence de ce Muet de *Chartres*,
„ à la ſuppoſition de ceux qui croient,
„ qu'un Enfant qu'on élèveroit exprès
„ ſans lui enſeigner aucune choſe, ou
„ qui aiant été expoſé dans un lieu
„ déſert y ſeroit nourri par une Bête
„ juſqu'à ce qu'il fût en état de cher-
„ cher ſes alimens, parviendroit de
„ lui-même à connoître Dieu, lors-
„ que ſa raiſon ſe ſeroit développée.
„ Mr. *de Fontenelle* lui-même ſemble
„ auſſi vouloir combattre par ſon
„ Hiſtoire, la poſſibilité de l'inſ-
„ truction raiſonnable d'un Homme
„ privé du ſecours de la parole &
„ des Livres. J'ai deux remarques
„ à faire ſur ce ſujet.

„ Prémièrement, je voudrois bien
„ ſavoir comment les Théologiens de
„ *Chartres* s'y ſont pris, lorſqu'ils ont
„ examiné le Muet dont il s'agit. On
„ peut bien être habile Théologien,
„ ſans être capable de bien établir
„ l'état de chaque queſtion que l'on
„ doit propoſer à une perſonne de ce
„ caractère. Il n'eſt pas impoſſible

„ mê-

„ même que ce nouveau Catéchumè-
„ ne ait été plus ſavant qu'il ne le
„ crut lui-même. Cela me fait ſou-
„ venir d'un de mes Amis, Philoſo-
„ phe, que je fis convenir, en m'ac-
„ commodant à ſes principes, qu'il
„ étoit plus *Chrétien* qu'il ne le pen-
„ ſoit. *L'Inquiſition* l'auroit condam-
„ né ſans miſéricorde comme un hom-
„ me qui ne croyoit ni Dieu, ni Eſ-
„ prit, ni Ame; les idées que l'on
„ attache à ces termes l'avoient cho-
„ qué. Il attribuoit à la *Matière* ſeu-
„ le tous les effets que nous attri-
„ buons à ces Etres ſpirituels. Aiant
„ donc remarqué qu'il prenoit la *Ma-*
„ *tière* plutôt en *Logicien* pour tout
„ ſujet en général, qu'en *Phyſicien*
„ pour le ſujet de l'étendue, je ne
„ m'amuſai pas à le preſſer là-deſſus.
„ Mais lui aiant fait faire attention à
„ l'idée de l'ordre, des liaiſons & des
„ fins de toutes choſes, je lui fis a-
„ vouer ſans peine qu'il y a une In-
„ telligence qui règne dans toute la
„ Nature. Il ne fit pas difficulté d'ap-
„ peller cette Intelligence ſuprême la
„ Divinité, & de reconnoître qu'il
„ y a en nous un Principe ſubordon-

„ né

„ né à cette Intelligence, & qu'on
„ peut fort bien nommer ce Princi-
„ pe une Ame formée à l'image de
„ Dieu. Il me fut aiſé de le con-
„ duire par cette méthode aux règles
„ de la Morale, & de-là aux myſtè-
„ res de l'Evangile. Je ſuis très per-
„ ſuadé que le Muet de *Chartres* n'au-
„ roit pas paru ſi ignorant qu'il l'a
„ paru, ſi on l'avoit interrogé d'une
„ manière proportionnée à ſa capaci-
„ té. Il n'auroit pas cru que ce fût
„ bien fait de maltraiter une Bienfai-
„ teur, de mentir, de trahir un A-
„ mi, de nier un dépôt, de ne pen-
„ ſer qu'à boire & à manger, & à
„ vivre en Bête. Il n'auroit pas bor-
„ né ſes vues à plaire aux Hommes;
„ il auroit bien reconnu une Loi an-
„ térieure gravée dans ſa conſcience,
„ & un Légiſlateur qui en eſt l'auteur.
„ Il n'eſt pas extraordinaire que des
„ perſonnes qui ont les mêmes ſenti-
„ mens, ne les expriment pas de la
„ même manière. A plus forte raiſon
„ ne doit-on pas exiger d'un Hom-
„ me ſourd & muet de naiſſance,
„ qu'il s'exprime comme ceux qui
„ ont été dreſſés dès leur enfance à

„ un

„ un même langage. Si ſes réponſes
„ ne ſe ſont pas accordées avec les
„ demandes des Théologiens, ce n'eſt
„ pas une preuve infaillible qu'il n'ait
„ point eu d'idée des choſes ſur les-
„ quelles il fut queſtionné.

„ Je trouve encore à redire à l'Hiſ-
„ toire du Muët de *Chartres*, que l'é-
„ ducation qu'il a reçue, bien loin
„ de lui pouvoir ouvrir l'eſprit, ne
„ pouvoit que le boucher davantage.
„ S'il avoit été moins bon *Catholique*
„ *à la mode de ſon pays*, il n'en auroit
„ été que meilleur *Chrétien* peut-être.
„ Une Religion dont on fait conſiſ-
„ ter le Caractère eſſentiel dans le
„ ſigne de la Croix & dans l'aſſiduï-
„ té avec laquelle on aſſiſte à la Meſ-
„ ſe, n'eſt aſſurément guères propre
„ à éveiller la conſcience, ni à déve-
„ lopper les idées que nous avons
„ naturellement de la Divinité & des
„ hommages qui lui ſont dus. Mon
„ Peintre muët auroit mieux inſtruit
„ l'Homme de Mr. *de Fontenelle*, que
„ n'ont fait ceux qui ont eu ſoin de
„ ce fidèle *Catholique*. L'exemple que
„ nous voyons en Mr. *Brendel*, nous
„ doit porter à avoir meilleure opi-

„ nion

„ nion des Muets, & plus de con-
„ fiance en celui *qui a fait la bouche*
„ *de l'homme, & qui a formé le muet*
„ *& le sourd.* Il a soin de tous, il sait
„ se faire connoître & aimer de tous
„ ceux qui écoutent sa voix dans leurs
„ cœurs.

„ On peut accorder à Mr. *de Fon-*
„ *tenelle*, que l'esprit d'un homme
„ privé du commerce des autres hom-
„ mes, est si peu cultivé, qu'il ne
„ pense qu'autant qu'il y est indispen-
„ sablement forcé par les objets ex-
„ térieurs. Mais je réduis cette dé-
„ cision à bien peu de chose. J'en-
„ tens qu'un Homme sourd & muet
„ de naissance, dont personne n'a le
„ soin qu'il en faudroit avoir pour le
„ bien élever en s'accommodant a-
„ droitement à sa foiblesse, n'est pas
„ naturellement disposé à penser à
„ d'autres objets que ceux qui le frap-
„ pent directement. C'est toujours
„ quelque chose, qu'on ne dispute pas
„ aux pauvres Muets la faculté de pen-
„ ser. Feu Mr. *Thomasius* n'a pas été
„ si libéral envers eux. Persuadé d'un
„ côté, que penser n'est autre chose
„ que se parler à soi-même, & ne

„ dou-

„ doutant pas d'un autre côté que
„ les Enfans & les Muëts ne ſoient
„ incapables de parler, * il a con-
„ clu de-là que les uns & les autres
„ ſont auſſi incapables de penſer. Si
„ cet illuſtre Juriſconſulte avoit con-
„ nu un homme tel que Mr. *Brendel*, il n'auroit eu garde de dire ce
„ qu'il dit des Muëts & des Enfans.
„ Mais que conteſterons-nous à Mr.
„ *Thomaſius*? Nous inſcrirons-nous en
„ faux contre le fait qu'il ſuppoſe,
„ de l'impuiſſance dans laquelle les
„ Enfans & les Muëts ſont de par-
„ ler? Ou bien attaquerons-nous la
„ définition de la *Penſée*, qui en fait
„ un diſcours qu'on ſe tient à ſoi-même?
„ Non, je ne ſuis pas ſi har-
„ gneux que l'on pourroit ſe l'ima-
„ giner. Ne conteſtons rien. Tâchons
„ ſeulement de développer un peu l'i-
„ dée

* *Sed interroga quaſo infantem aut naturæ ſurdum, quid tum cogitaverint, vel adhuc cogitent? Et quibus tandem argumentis firmis ulli homini perſuadebis ejusmodi homines cogitare? Homines ſunt ſine controverſia. Sed nondum demonſtratum hominem ſemper cogitare oportere.* J. C. Thomaſius *Introd. in Logicam* C. III. §. 24. P. m. 59.

„ dée que l'on doit ſe former des
„ Langues dont nous nous ſervons
„ pour entretenir, & pour exprimer nos penſées. *Prémièrement*,
„ je poſe en fait, de l'aveu de tous
„ les Maîtres dans l'Art de penſer,
„ que nos paroles n'ont point de
„ liaiſon naturelle & néceſſaire a-
„ vec les objets qu'elles déſignent,
„ étant ſeulement des ſignes arbitrai-
„ res, qui varient juſqu'à l'infini. Il
„ s'enſuit de-là *en ſecond lieu*, que les
„ paroles par leſquelles nous ap-
„ prenons dans le commerce des au-
„ tres hommes à exprimer nos idées
„ d'une manière uniforme, ne nous
„ pourroient pas donner des idées
„ que nous n'aurions pas eues aupa-
„ ravant. Or comme toutes ſortes
„ de ſignes arbitraires par leſquels
„ on peut exprimer ſes penſées, tien-
„ nent lieu de langue à ceux qui
„ s'en ſervent, j'infère de-là *en troi-*
„ *ſième lieu*, que les petits Enfans, &
„ ceux qui ſont ſourds de naiſſance,
„ ſont naturellement portés à ſe faire
„ des ſignes arbitraires ou une langue
„ à leur façon. Il n'appartient qu'aux

„ *Epi-*

„ *Epicuriens* * de se figurer les pré-
„ miers Hommes muets & hideux ;
„ ignorant tout usage de la Raison,
„ aussi-bien que celui de la Parole.
„ Mon Peintre muët réfute assez cet-
„ te supposition injuste & téméraire
„ par son expérience. Non seulement
„ j'ai vu que ce bon-homme pensoit
„ parfaitement bien à sa manière.
„ Il avoit encore une grande envie
„ de connoître la langue dans la-
„ quelle il voyoit que d'autres expri-
„ moient leurs pensées par écrit. La
„ peine que je me suis donnée de le
„ satisfaire en cela, m'a fait voir
„ qu'il n'étoit pas impossible de lui
„ faire comprendre cet art merveil-
„ leux. Il savoit déjà écrire quelques
„ noms appellatifs pour ses plus
„ grands besoins. Dans deux ou trois
„ mois

* *Horace* expose leur sentiment Sat. III. Lib. I. v. 99. & seqq.

Quum prorepserunt primis animalia terris,
Mutum & turpe pecus, glandem & cubilia propter,
Unguibus & pugnis, dein fustibus, atque ita porro
Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus.
Donec verba, quibus voces sensusque notarent,
Nominaque invenere: dehinc absistere bello,
Oppida cœpérunt munire, & ponere leges.

„ mois de tems je lui ai fait écrire a-
„ vec une parfaite intelligence tou-
„ tes les perſonnes du *préſent*, du *pré-*
„ *térit* & du *futur* des Verbes *auxiliai-*
„ *res*, & d'une centaine d'autres Ver-
„ bes qui lui peuvent être les plus
„ utiles. A la fin il a ſu conſtruire
„ une Lettre entière, tant bien que
„ mal. Il ne faloit exiger de lui ni
„ l'exactitude de la Grammaire, ni
„ la ſotte courtoiſie à laquelle les
„ Peuples ſoi-diſans polis ſe ſont aſ-
„ ſujettis. Je lui ai apris à écrire en
„ *Quaker*; au-lieu de dire *je vous ai-*
„ *me*, il écrit, *j'aime tu*; au-lieu
„ qu'un autre diroit *vous l'aimez*, il
„ dit, *tu aimes il*, & ainſi de ſuite.
„ Il ſuffit qu'il ſe faſſe entendre.

„ Confirmons l'expérience de no-
„ tre *Brendel*, par celle d'un autre
„ honnête-homme qui lui peut bien
„ être comparé. Il y a peut-être une
„ trentaine d'années que l'on a vu à
„ *Berne*, en *Suiſſe*, un Boulanger,
„ nommé *Weiſſ*, ſourd & muët de
„ naiſſance, comme ceux dont nous
„ venons de parler. Ce *Bernois* de-
„ vint amoureux de la fille d'un Bour-
„ geois de la ville, & il ſongea à ſe

„ ma-

„ marier avec elle, comme il voyoit
„ que d'autres ſe marioient. Ses Pa-
„ rens, qui ne ſe ſoucioient pas que
„ leur Boulanger procréât lignée, fi-
„ rent des efforts pour rompre ſes
„ vues. Les deux parties étoient dé-
„ jà d'accord, & le mariage alloit ê-
„ tre proclamé & conclu. Pour l'em-
„ pêcher, les Parens s'adreſſérent au
„ Conſiſtoire Suprême, où ils repré-
„ ſentérent la crainte qu'ils avoient
„ qu'un Muët n'engendrât des mons-
„ tres, & qu'il ne fût incapable de
„ bien gouverner une maiſon. On
„ fit examiner le Défendeur, & on
„ le trouva auſſi prudent & ſage qu'un
„ homme qui a l'uſage libre de tous
„ ſes organes. On fut ſurpris de voir
„ que de tout tems il avoit négocié
„ avec toute la circonſpection né-
„ ceſſaire tant avec les Païſans qu'a-
„ vec les Meuniers qui le fourniſ-
„ ſoient, qu'il connoiſſoit toutes les
„ eſpèces de l'Argent courant & de
„ la Monnoie, & qu'il tenoit ſes
„ comptes avec une juſteſſe admira-
„ ble ſur des tablettes, où il griſon-
„ noit une eſpèce de chifres que per-
„ ſonne n'entendoit que lui, mais a-

„ vec leſquels il ne trompoit per-
„ ſonne, ni ne ſe laiſſoit tromper par
„ les autres. D'ailleurs il donnoit des
„ marques d'une véritable piété, &
„ menoit une vie fort régulière. Aus-
„ ſi le Conſiſtoire ne manqua pas de
„ lui ajuger la fille avec laquelle il
„ s'étoit engagé. Leur mariage a été
„ des plus heureux, & il en eſt né
„ un fils très bien fait, & qui n'a
„ point le défaut du Père. Le fils
„ étoit en vie quand je fus à *Berne*
„ il y a onze ans, & je tiens ce fait
„ de la bouche d'un des principaux
„ Seigneurs de la Régence de ce *Can-*
„ *ton*, qui a été du Conſiſtoire dans le
„ tems du procès du Boulanger muet.
„ J'ai oublié de vous dire, Monſieur,
„ que Mr. *Brendel* ne témoigne aucu-
„ ne inclination pour le mariage, &
„ qu'il ſe moque fort plaiſamment des
„ gens amoureux. Sa complexion le
„ porte plutôt à l'ambition qu'aux
„ plaiſirs. On a très bien fait de lui
„ inſpirer dès ſa jeuneſſe une grande
„ averſion pour toute ſorte de dé-
„ bauches, il s'en garde religieuſe-
„ ment. Mais il a plus de peine à
„ modérer ſa colère, & à ſouffrir le

„ mé-

„ mépris de ceux qui ſont aſſez foux
„ pour lui en témoigner les ſenti-
„ mens. Avouez, Monſieur, que ce
„ n'eſt pas-là le caractère d'un hom-
„ me qui mène une vie purement a-
„ nimale.

„ Il ſeroit à ſouhaiter que l'on con-
„ ſervât avec ſoin toutes les obſerva-
„ tions que l'on peut faire ſur des gens
„ ſourds & muets dès leur naiſſance.
„ On verroit par-là d'un côté, que
„ ces gens diſgraciés de la Nature,
„ ne le ſont pas à un tel point, qu'ils
„ ne ſoient pas abſolument ſuſcepti-
„ bles d'une éducation Raiſonnable,
„ & même Chrétienne, pourvu que
„ l'on reprime de bonne heure en
„ eux les paſſions déréglées, qui ſont
„ le ſeul obſtacle du bon uſage de la
„ Raiſon. D'un autre côté, il paroi-
„ troit par ces exemples, qui ſi nos
„ Sourds & Muëts deviennent de mé-
„ chantes bêtes, ce n'eſt pas tant l'ef-
„ fet de leur défaut naturel, que ce-
„ lui d'une éducation mal entendue
„ qu'on leur donne, faute de ſavoir
„ s'accommoder à leur infirmité. Je
„ les regarde comme des preuves de
„ la vérité de la Religion. Elle ne

„ consiſte pas en paroles, mais en ſen-
„ timens; & elle n'a pas beſoin d'ê-
„ tre ſoutenue par nos paroles, quand
„ les effets ſenſibles de l'eſprit & de
„ la vertu de Dieu parlent pour elle.
„ Je finis ici ma Rélation, afin que
„ vous ne diſiez pas qu'il vaudroit
„ mieux que je fuſſe ſourd & muet
„ moi-même, que de me ſervir de la
„ facilité d'écrire & de parler pour
„ vous ennuyer. J'ai l'honneur d'être

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéiſſant ſerviteur.

A *Schwalach* le 30 Mars 1739.

LE MAITRE.

Ici finit la Rélation de Mr. *Le Maître.* J'ai en mon particulier d'autant moins ſujet de douter de l'exactitude & de la fidélité de ſon contenu, que, comme je l'ai déjà dit, j'ai connu fort particulièrement Mr. *Brendel* à *Berlin*, & me ſuis informé des circonſtances qui le concernoient.

CIII.

La prétention de Quiconque examinera préſentement toutes les particularités de ce fait,

fait, ne ſera plus, comme Mr. *Le Maître* l'a déjà remarqué, de l'avis de Mrs. *de Fontenelle* & *Bayle*, qui penſent qu'un Sourd & Muet, parce qu'il a été privé dès l'enfance de l'ouïe & de la parole, a mené une vie purement ſenſuelle & animale. Beaucoup plutôt on ſera convaincu qu'un tel Homme a eu des idées & des penſées raiſonnables, quoiqu'elles ſoient d'une eſpèce toute différente des nôtres, parce que nous ſommes accoutumés à une langue & à certains mots. Mais il eſt tems de ramener tout cela à notre but principal, & de montrer quel uſage on doit tirer des Obſervations précédentes.

ceux qui donnent à de pareilles gens une vie purement Animale, & leur refuſent la Raiſon, eſt détruite.

CIV.

Nous avons prouvé ci-deſſus §. XLIX. & LXXI. que l'Ame raiſonnable étant un être indeſtructible, ne perd jamais toutes ſortes d'idées actuelles, & qu'elle conſerve la faculté de produire des idées diſtinctes. Mais comme nous avons avoué en même tems §. LXXXVIII. qu'une Ame raiſonnable, dont le corps eſt plongé dans un profond ſommeil, ou dans un fort évanouïſſement, ne ſe ſent pas elle-même, & qu'il ſe paſſe

Queſtion, ſi l'Ame ſéparée du Corps peut penſer raiſonnablement.

un tems où elle est privée de pensées raisonnables & liées entre elles; on pourroit en tirer cette conséquence, qu'une Ame séparée du corps, se trouvant par-là totalement dépouillée des organes corporels, n'a aucun sentiment de son état, & ne pense plus raisonnablement, quoiqu'elle n'en ait pas perdu la faculté. Ainsi une pareille Ame seroit dans une espèce de sommeil, & ne seroit susceptible d'aucuns sentimens agréables ni fâcheux.

Quoique l'on pût convenir de tout cela, sans que le Dogme de l'Immortalité de l'Ame fût détruit par ce moyen, tâchons pourtant de lever cette difficulté, en examinant, s'il est possible qu'une Ame raisonnable, séparée du corps, se sente elle-même & puisse penser raisonnablement.

CV.

En admettant l'Harmonie préétablie, il est aisé de répondre affirmativement.

Si l'Hypothèse de l'*Harmonie préétablie*, que Mr. *de Leibnitz* a mise sur les rangs, & que Mr. *Wolff* a éclaircie, si cette hypothèse, dis-je, étoit une vérité démontrée, la difficulté précédente seroit bientôt levée. Car suivant cette opinion, les représentations que l'Ame se fait des choses corpo-

porelles, ne viennent point du dehors par la force d'une opération naturelle des organes des Sens, mais elles procèdent de l'eſſence-même de l'Ame. En ſe rangeant donc à ce ſentiment, les Ames Humaines ſont tellement conſtituées, qu'elles peuvent ſe faire des repréſentations claires & ſenſibles des Objets corporels, ſans avoir beſoin pour cela de l'influence ou de l'opération efficace du corps. Cela ſuppoſé, il eſt aiſé de comprendre la poſſibilité des penſées raiſonnables & liées entre elles dans une Ame, auſſi-bien après la mort que pendant la vie du corps. Car perſonne ne conteſte que les Objets extérieurs qui frappent nos ſens, ne nous donnent pas à-la-vérité la faculté de penſer raiſonnablement, mais que néanmoins ils ſollicitent, pour ainſi dire, & réveillent cette faculté, qui nous eſt propre & eſſentielle, en lui donnant occaſion de ſe déployer en nous d'une manière active. Ainſi les Objets des Sens nous fourniſſent les matériaux ſur leſquels nous exerçons la faculté de notre Entendement, & c'eſt là-deſſus que ſe fondent toutes

nos réflexions & tous nos raisonnemens. Si donc notre Ame, existant dans le corps, peut avoir sans l'aide du corps les représentations sensibles, à l'occasion desquelles naissent ses pensées raisonnables, la même chose peut arriver tout aussi facilement après la mort du corps. Mais comme cette hypothèse n'est pas encore universellement adoptée, & même que plusieurs, quoique sans fondement, la tiennent pour fort dangereuse, je ne la proposerai pas au Lecteur, & je chercherai d'autres voies de résoudre la difficulté ci-dessus mentionnée.

CVI.

Si une Ame raisonnable peut penser sans la parole & les idées des sens; & s'il y a un Entendement pur.

Il s'agit principalement dans cette matière, de savoir si une Ame raisonnable est nécessairement liée dans ses pensées aux mots, & aux autres images ou représentations sensibles; ou bien, si elle peut avoir une sorte d'idées & de pensées, qui ne dépende point de ces secours corporels? Quelques Philosophes, sur-tout les Mathématiciens, parlent beaucoup de l'*Entendement pur*. Ils désignent par-là un Entendement tout-à-fait dégagé des images sensibles, & qui se repré-

sente

ſente les choſes, comme en un clin d'œil, ſans mots ni autres repréſentations. Si l'on pouvoit démontrer que notre Ame fût capable d'un Entendement auſſi pur, il en réſulteroit que par ſon moyen elle peut avoir des penſées raiſonnables & liées entre elles, quoique les organes du corps, ſur leſquels ſe font les impreſſions des choſes ſenſibles, n'exiſtent plus. Nous diſcuterons, dans la ſuite, cet article d'une manière un peu plus exacte.

CVII.

Mr. de Voltaire reconnoit & décrit l'Entendement pur.

Le célèbre Mr. *de Voltaire* ne balance point à reconnoître cette ſorte d'idées, que nous attribuons à l'Entendement pur, quoiqu'il ne ſe ſerve pas de cette dénomination. C'eſt ce que nous trouvons dans le Chapitre XVII. de ſes *Elémens de la Philoſophie de Newton*, où il travaille à prouver l'exiſtence d'un Eſpace différent de toutes les choſes créées. En réfutant ceux qui prétendent qu'un tel Eſpace ſeroit un pur néant, & cela parce qu'ils ne peuvent ſe le repréſenter, il s'exprime ainſi. „ Je ne puis concevoir ce „ que c'eſt qui penſe en moi, je ſuis „ cependant convaincu que quelque

„ choſe penſe en moi. De-même je
„ me démontre l'impoſſibilité du *Plein*,
„ & la néceſſité du *Vuide* ſans avoir
„ une image du *Vuide* ; car je n'ai
„ d'image que de ce qui eſt corpo-
„ rel, & l'*Eſpace* n'eſt point corpo-
„ rel. Autre choſe eſt ſe repréſenter
„ une image, autre choſe eſt conce-
„ voir une vérité ". Je ne veux pas examiner ici, ſi tout ce que Mr. *de Voltaire* avance en faveur de l'Eſpace, eſt ſuffiſamment fondé ; je me contente pour le préſent, de l'aveu qu'il fait, qu'on peut penſer raiſonnablement à une choſe, quoiqu'on ne puiſſe pas ſe la repréſenter ſous une certaine image ſenſible ; ce qui revient à ce que nous appellons l'Entendement pur.

CVIII.

L'Entendement ſouverainement pur exiſte en Dieu, & par conſéquent il eſt poſſible.

Qu'un tel Entendement ſoit non ſeulement poſſible, mais encore qu'il ſe trouve réellement en Dieu, c'eſt ce que la Théologie Naturelle démontre ſans peine. Nous ne pouvons conſidérer Dieu, que comme l'Etre ſuprême & parfait, qui poſſède par conſéquent l'Entendement le plus parfait. Un tel Entendement doit avoir

la connoiſſance la plus parfaite de toutes choſes, ſans aucun mêlange d'obcurité & de confuſion. Or toute connoiſſance, qui eſt fondée ſur les repréſentation ſenſibles, & dans laquelle la force de l'imagination intervient, renfermant encore beaucoup d'obſcur & de confus, il eſt manifeſte que le ſouverain Entendement, qui découvre toutes choſes ſans obſcurité & ſans confuſion, ne doit avoir ni repréſentations ſenſibles, ni force d'imagination. Mais cela ne ſuffit pas encore pour le but que nous nous propoſons, & la queſtion ſubſiſte toujours; ſi l'Ame raiſonnable eſt auſſi ſuſceptible d'un Entendement pur, où ne ſe trouvent aucunes repréſentations ſenſibles? Nous avons là-deſſus les remarques ſuivantes à faire.

CIX.

1. Nous avons avancé §. LXIII. & nous avons prouvé par un exemple fort clair, que l'Entendement diffère des repréſentations purement ſenſibles & de la force de l'Imagination, & que nous ſommes capables de comprendre & de reconnoître pour vrai par l'Entendement, ce que l'Imagination ne

Il y a une grande différence entre les repréſentations des Sens ou de l'Imagination, &

l'Entendement. sauroit nous représenter. Nous pouvons encore observer la même chose en nous d'une autre manière. Il y a des cas où nous nous livrons d'abord à notre pure imagination, & où nous sommes ensuite honteux de notre conduite, quand nous y réfléchissons plus attentivement. Combien de fois notre imagination ne nous représente-t-elle pas des fantômes? Nous commençons par nous effrayer, nous tremblons, nous prenons la fuite. D'où cela vient-il? De ce que l'Imagination seule agit en nous. Mais dès que l'Entendement se met à opérer, & que l'Homme examine attentivement les circonstances de sa terreur panique, il se tranquilise, & se moque de lui-même. Nous voyons par-là, que les représentations sensibles qui résident dans la force de l'Imagination, & l'Entendement, sont des choses tout-à-fait différentes; quoique nous aions communément coutume de les confondre, parce que nous ne faisons pas bien attention aux diverses opérations de notre Ame.

CX.

Il y a aussi une 2. Il faut ensuite bien distinguer en-

entre les choses mêmes que l'on comprend, & la manière dont on les comprend. On peut, par exemple, comprendre par le moyen de l'Entendement, & d'une manière bien fondée, que Dieu a un Entendement infini, mais notre propre Entendement n'est pas infini pour cela. De-même certaines choses, que notre Entendement se représente, peuvent être matérielles & corporelles en soi, & frapper nos sens; mais il ne s'ensuit pas absolument de-là, que l'Entendement se les représente d'une manière sensible & sous des images. Nous avons déjà dit de Dieu, §. CVIII. qu'il n'a point de représentations sensibles; & nous voulons essayer à présent d'éclaircir d'une manière intelligible, comment il est possible que Dieu se représente les Objets corporels sans le secours des Sens.

différence à faire entre les choses que l'on comprend, & la manière dont on les comprend.

CXI.

Il est inconteſtable que tout Corps est composé de certaines parties, & que ces parties en ont de nouveau d'autres, qui les constituent. Mais la question est de savoir, si les plus petites parties, dont le Tout est com-

Comment Dieu se représente les Objets corporels sans l'ai-

& des Sens.

posé, peuvent être divisées à l'infini, sans que jamais on arrive à un principe indivisible. Si cela étoit, un Tout fini, tel qu'est le Corps, qui a ses bornes, comprendroit en soi l'infini. Mais comme il y a contradiction à dire d'un Etre, qu'il est tout à la fois fini & infini, & que cela combat cette notion universelle, que *le fini ne sauroit contenir rien d'infini en soi*, il s'ensuit de-là, que la division d'un Composé ne sauroit avoir lieu à l'infini, mais qu'il faut reconnoître quelque chose d'indivisible, d'où le divisible tire son origine. Cette espèce d'Etres indivisibles, d'où procèdent les Corps, peut porter à bon droit le nom d'*Elémens*. * Or comme c'est

* Mr. le Docteur *Walch*, dans son *Dictionnaire Philosophique* au mot *Etre simple*, est dans la même opinion. Voici ce qu'il dit: „ On „ appelle *Etre simple* une chose qui n'a point „ de parties, & que nous ne pouvons découvrir par les sens, quoique l'Entendement „ nous fasse comprendre qu'il doit y en avoir „ de tels. L'*Etre simple* existe ou par lui-même, & c'est Dieu; ou bien il a été produit tout à la fois par l'Etre nécessaire, & „ c'est la Matière prémière, qui ne sauroit être

„ être

c'eſt dans les Elémens que réſide originairement le fondement de tout ce qui peut ſe paſſer dans les Corps; l'Etre qui connoit les Elémens des Corps, a par conſéquent l'idée la plus diſtincte & la plus complette des choſes corporelles, de leur nature, & de toutes leurs opérations. Mais les Elémens étant des Etres indiviſibles, qui n'ont ni grandeur, ni figure, & qui ne ſauroient être décrits par aucune repréſentation ſenſible, on ne doit point, de ce que Dieu, en vertu de ſon Entendement très parfait, doit néceſſairement connoître les choſes corporelles, en conclure qu'il a des idées pareilles à celles des Sens. En appercevant les Elémens des Corps, il apperçoit en même tems de la manière la plus parfaite, & comme en un clin d'œil, tous les Etres corporels avec toutes leurs propriétés, leurs opérations, & tous les changemens

„ tre compoſée, car ſans cela elle ne ſeroit „ pas prémière". Au reſte il faut prendre garde que quoique nous reconnoiſſions la ſimplicité des Elémens des Corps, nous ne leur attribuons pourtant aucune force repréſentative, comme Mr. *de Leibnitz* l'a fait.

mens qui y ſont poſſibles. Si donc une Ame raiſonnable parvenoit à une connoiſſance des Elémens des Corps, dont nous ſommes actuellement privés, elle poſſèderoit alors une connoiſſance des Corps pure & dégagée des images ſenſibles. Et dès à préſent l'idée qu'il y a des Elémens indiviſibles des Corps, appartient déjà à l'Entendement pur; ſur quoi l'on n'a qu'à ſe rappeller les paroles de Mr. *de Voltaire*, cités au §. CVII.

CXII.

L'Homme a des idées des choſes incorporelles, & ainſi il eſt ſuſceptible d'Entendement pur.

3. Quoique nous ne puiſſions pas nier, que préſentement, & tant que nous ne connoîtrons pas mieux les Elémens des Corps, nous ne ſommes pas en état de nous repréſenter les Objets corporels ſans le ſecours de l'Imagination, & qu'ainſi nous ne ſaurions nous vanter d'avoir à cet égard un Entendement pur; nous avons pourtant remarqué §§. XIII. XIV. XV. & ailleurs, qu'il y a en nous des idées de pluſieurs choſes, qui ne ſont ni corps ni matière, & qui par conſéquent n'affectent pas les organes de nos ſens. Nous avons mis dans ce rang les Adverbes & les Conjonctions. Il en

en eſt de-même de pluſieurs Noms Subſtantifs. Par exemple, *condition*, *eſpèce*, *manière*, *cauſe*, *raiſon ſuffiſante*, *coutume* &c. Bien des Adjectifs ſont dans le même cas, comme, *honoré*, *ſavant*, *habile*, *vertueux*, *intelligent* &c. Toutes les choſes que ces termes expriment, ne ſont ni corporelles ni matérielles, & nous ne laiſſons pas d'en avoir une idée diſtincte. Ajoutons-y enfin diverſes opérations qui ſe paſſent dans notre ame, par exemple, *je penſe*, *je comprens*, *je ſai*, *je doute*, *je ſouhaite*, *je veux* &c. Nous ſavons intimement, que les idées de ces choſes ſont diſtinctes en nous, & que nous mettons une différence exacte entre *comprendre* & *douter*, *ſouhaiter* & *vouloir*. Cependant il n'y a point d'Etres corporels hors de nous, qui s'appellent la penſée, la compréhenſion, le doute, la volonté, & qui par leur grandeur & leur figure excitent des repréſentations ſenſibles dans notre imagination. De-là nous tirons cette conſéquence, c'eſt que notre Ame eſt ſuſceptible d'un Entendement pur, & qu'elle s'en ſert effectivement, au milieu de toutes

tes les représentations sensibles qui se mêlent dans nos idées.

CXIII.

Objection prise de la nécessité des Mots.

La chose parle d'elle-même, mais on pourroit néanmoins faire l'objection suivante. Il n'y a à-la-vérité rien de corporel dans les choses qu'expriment les mots allégués §. CXII; mais ce sont pourtant les mots eux-mêmes, qui représentent ces choses. Ainsi, soit qu'on écrive ces mots, ou qu'on les prononce, ils causent dans le cerveau de l'Homme une certaine idée matérielle, à l'aide de laquelle nous comprenons la chose. D'où il s'ensuit, que, puisque nous ne pensons que des mots, nous ne saurions nous attribuer un Entendement pur & exemt des représentations sensibles. Pour examiner cette objection à fond, il est nécessaire de rechercher quel est l'usage propre des Mots, & jusqu'à quel point ils contribuent aux idées de notre Ame.

CXIV.

Les Mots ne produisent point les idées en

Les mots d'une Langue, quand on les prononce, ne sont autre chose que des modifications du son, produites par les divers mouvemens de

notre langue dans l'air. Ce ſon par lui-même n'a point de ſignification plus certaine que celui d'un coup de fouët, ou d'une cloche. Avant qu'un mot puiſſe ſignifier quelque choſe, il faut y attacher telle ou telle idée. Il en eſt de-même des mots écrits, qui ne ſont que de ſimples traits tracés ſur le papier.

nous ; ils ne ſont qu'exciter celles qui y ſont déjà.

Puiſque les mots n'ont en eux-mêmes aucune ſignification, & qu'on leur donne arbitrairement celle que l'on veut, en y joignant une certaine idée, il s'enſuit que les mots ne ſauroient être la cauſe efficiente de nos idées, mais plutôt qu'ils les ſuppoſent, & ne font que nous fournir l'occaſion d'exciter de nouveau, à l'ouïe ou à la lecture d'un mot, l'idée que nous avons coutume d'y attacher. Par exemple, ſi l'on n'avoit jamais vu un Arbre, la ſeule prononciation du mot *Arbre* n'en produiroit pas l'idée dans notre ame. Il en arriveroit de-même, ſi nous avions l'idée d'un Arbre, mais que nous ne ſuſſions pas qu'elle doit être liée au ſon extérieur que le mot *Arbre* excite dans l'air. De cette manière les

mots

mots étant de purs signes de nos idées, & la chose signifiée pouvant exister indépendamment du signe; il en résulte que les mots ne sont point absolument nécessaires à l'intelligence des choses, & qu'on ne sauroit non plus conclure d'une manière absolue, que personne n'a l'idée d'une chose; à moins que certains mots ne soient présens à son imagination.

CXV.

Quand un Homme a des idées de choses incorporelles, les représentations sensibles ne servent qu'à exciter certains mots.

Pour nous approcher davantage de notre but, & rendre la chose plus intelligible, remarquons que toutes les choses auxquelles nous pensons, sont corporelles ou incorporelles. Nous exprimons les unes & les autres par certains mots, & à cet égard nous avons des représentations sensibles, mais moins pour les unes, & plus pour les autres.

Si les choses sont corporelles, & que nous les exprimions par certains mots, nous avons dans notre ame une double image sensible, l'une de l'objet, l'autre du son ou des traits qui forment son nom, & qui agissent sur notre imagination par la vue ou par l'ouïe.

Mais

Mais ſi les Objets de nos penſées ſont incorporels, & néanmoins liés à certains mots, alors notre imagination n'a qu'une image ſenſible; c'eſt celle que le ſon, ou l'écriture, excitent en nous.

Il réſulte de tout cela, que ſi l'Ame humaine peut penſer raiſonnablement aux choſes incorporelles ſans l'aide des mots, on doit lui attribuer, à cet égard un Entendement parfaitement pur.

CXVI.

Aiant fait voir §. XCIV *& ſuiv.* que des gens nés ſourds & muëts ont penſé raiſonnablement, & ont eu des idées de choſes incorporelles, quoiqu'il ſoit certain en même tems qu'ils ne penſoient à aucuns mots, puiſqu'ils n'avoient point appris de langue; de plus, les ſignes extérieurs par leſquels ils ont cherché à ſe faire entendre, & ceux par leſquels on eſt venu à bout de ſe faire entendre d'eux, ſuppoſant déjà des penſées raiſonnables en eux, il s'enſuit de-là, que la faculté de l'Entendement pur s'eſt manifeſtée en eux d'une manière très remarquable.

Dès gens nés ſourds & muëts aiant eu des idées de choſes incorporelles ſans mots, ils ont eu par conſéquent un Entendement pur.

CXVII.

CXVII.

D'où découle une nouvelle démonstration de l'immortalité de l'Ame raisonnable.

De tout cela tirons enfin les conſéquences ſuivantes en faveur de notre cauſe.

I. Une Ame ſuſceptible d'Entendement pur, eſt capable de penſer *raiſonnablement* ſans le ſecours de l'Imagination.

Or l'Ame humaine eſt ſuſceptible d'Entendement pur.

Donc l'Ame humaine eſt capable de penſer raiſonnablement ſans le ſecours de l'Imagination.

II. Une Ame, qui eſt capable de penſer raiſonnablement ſans le ſecours de l'Imagination, n'a pas un beſoin abſolument néceſſaire des organes de ſon corps pour penſer raiſonnablement.

Or l'Ame humaine eſt capable de penſer raiſonnablement, ſans le ſecours de l'Imagination. N°. I.

Donc l'Ame humaine n'a pas un beſoin abſolument néceſſaire des organes de ſon corps pour penſer raiſonnablement.

III. Une Ame, qui n'a pas un beſoin abſolument néceſſaire des organes de ſon corps pour penſer raiſonna-

nablement, eſt capable de penſer de-même après la mort du corps.

Or l'Ame humaine n'a pas un beſoin abſolument néceſſaire des organes de ſon corps, pour penſer raiſonnablement. N°. II.

Donc l'Ame humaine eſt capable de penſer raiſonnablement après la mort du corps.

IV. Où il y a des penſées raiſonnables, il y a un ſentiment intime de ſoi-même.

Or il y a des penſées raiſonnables dans l'Ame après la mort du corps.

Donc il y a auſſi dans l'Ame après la mort du corps un ſentiment intime d'elle-même.

Si nous ſommes obligés de convenir qu'après la mort du corps, l'Ame conſerve non ſeulement la faculté de penſer raiſonnablement, mais encore celui de ſe ſentir elle-même, qui en dépend, nous n'avons plus aucun ſujet de douter de ſon immortalité. Car quiconque ſe ſent, vit; & quiconque ſent & connoit ſes penſées raiſonnables, vit entant qu'Etre raiſonnable.

CXVIII.

La même chose se confirme par une autre voie.

Nous avons encore ici un article à toucher, qui confirmera non seulement l'Immortalité de l'Ame, mais qui fera voir de plus, que l'Ame après la mort, sur-tout dans les personnes faites, ne sauroit être destituée de sensations, de pensées, de réflexions, & de la joie ou de la tristesse qui en naissent. Outre l'entendement, & la volonté, l'Ame est pourvue de la mémoire. Elle a la faculté de se représenter de nouveau le passé en général, & en particulier ses sensations, pensées, réflexions, volontés, & résolutions précédentes. Il y a bien quelque chose d'analogue chez les Bêtes, & l'on ne sauroit leur refuser la force de se souvenir, puisqu'autrement il seroit impossible d'en tirer parti, & de les dresser à quoi que ce soit. Mais comme les Bêtes, en vertu de leur constitution essentielle, ne s'élèvent point au dessus des représentations claires & sensibles, & qu'elles sont entièrement destituées de vues distinctes & de pensées raisonnables, comme nous l'avons prouvé en détail §§. LXXIV. & LXXXIV.

il

il en résulte qu'il doit y avoir entre leur souvenir & la mémoire d'une Ame raisonnable, une différence aussi grande & aussi essentielle, qu'entre les représentations sensibles, & l'entendement proprement ainsi nommé, qui est la racine, ou le principe de toutes les réflexions raisonnables. Il s'ensuit même de-là, que le souvenir des Animaux s'éteint entièrement, dès que les représentations claires des sens n'ont plus lieu en eux. Au contraire la mémoire de l'Ame raisonnable s'étend non seulement aux sensations & aux représentations précédentes, elle embrasse encore les opérations de l'entendement & de la volonté. Par conséquent une telle mémoire ne périt point, quoique l'Ame où elle réside se trouve dans un état où elle ne puisse avoir actuellement aucune sensation, ou représentation. Les notions universelles distinctes, & les connoissances qui résultent de leur liaison, subsistent encore en elle; & ces choses appartiennent proprement à la mémoire d'une Ame raisonnable. Supposons après cela, que le corps d'une Personne faite é-

tant mort, ſon Ame n'ait plus de nouvelle repréſentation ſenſible, & qu'elle ne puiſſe même ſe ſouvenir de celles qu'elle a eues autrefois, (ce que nous n'accordons pourtant pas encore) on n'a pas le moindre fondement de lui refuſer le ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé antérieurement dans ſon entendement & dans ſa volonté. Et ſi on ne peut lui refuſer cette eſpèce de mémoire, on doit lui accorder auſſi le ſentiment d'elle-même, ces deux choſes ne pouvant être l'une ſans l'autre.

CXIX.

Si l'Ame, après la mort du Corps, eſt ſuſceptible de contentement.

Enfin, l'on pourroit demander, ſi l'Ame ſéparée du corps eſt encore ſuſceptible de quelque contentement. Pour ſatisfaire à cette queſtion, il eſt néceſſaire de bien diſtinguer les diverſes eſpèces de contentement dont l'Homme peut jouïr.

L'Ame humaine a des repréſentations ſenſibles de ce que l'Homme voit, entend, flaire, goûte & touche; d'où naiſſent toutes ſortes de panchans, de deſirs & de paſſions. Elle a de plus un entendement, qui lui ſert à conſidérer raiſonnablement une choſe, à l'examiner & à en porter des ju-

gemens, d'où procèdent les déterminations de la volonté. On rapporte ordinairement aux facultés inférieures de l'Ame les repréſentations ſenſibles, & ce qui eſt lié avec elles; mais pour l'entendement & la volonté, on les attribue aux facultés ſupérieures de l'Ame. Les prémières ſont communes à l'Homme & aux Bêtes, mais l'entendement & la volonté forment la différence eſſentielle entre l'Eſpèce Humaine & celle des Brutes.

De cette double ſource peut naître dans l'Homme un double contentement; l'un, qui eſt l'effet des repréſentations ſenſibles; l'autre, qui eſt fondé dans l'entendement & dans la volonté. La prémière ſorte de contentement conſiſte dans les repréſentations ſenſibles agréables, & la ſeconde dans la connoiſſance & l'amour de la vérité.

Ce qui vient d'être dit peut déjà faire comprendre, que la ſeconde ſorte de contentement eſt beaucoup plus excellente que la prémière, & qu'elle convient proprement à l'Homme, entant que Créature raiſonnable. Car autant que l'entendement l'emporte

ſur les repréſentations purement ſenſibles, autant le contentement, auquel on parvient par la voie de l'entendement, ſurpaſſe-t-il celui qui nait des ſens. Or les hommes étant ſuſceptibles d'Entendement, dont les Bêtes ſont privées, il eſt manifeſte que le contentement, qui nait de l'entendement, appartient & convient proprement à l'Homme.

Il eſt aiſé de reconnoître par tout cela, que le contentement que produiſent les repréſentations ſenſibles, ne ſauroit être de longue durée. Les Objets corporels, dont la conſtitution cauſe le contentement ſenſible, ne ſont pas en notre puiſſance, pour en jouïr quand & comme nous voulons. Ils ſont ſujets à des révolutions perpétuelles, qui altérent le principe de notre ſatisfaction. Sans compter que la conſtitution même de notre corps, qui n'eſt pas non plus en notre puiſſance, eſt cauſe que l'Objet qui nous plaiſoit tout à l'heure, peut nous déplaire un inſtant après.

Au contraire le contentement dont l'Homme jouït par le moyen de ſon entendement & de ſa volonté, eſt d'une

ne espèce si relevée, qu'il ne dépend point des circonstances extérieures des Objets qui frappent nos sens. Quiconque a pris du goût pour la connoissance de la vérité, n'a besoin pour cela d'aucune sensation agréable. L'amour de la vertu & les sentimens vertueux ne naissent point des opérations naturelles des Corps, & peuvent subsister sans ce secours. A plus forte raison, l'amour de Dieu qui est le souverain Bien, & le plaisir qui nait de la contemplation de ses divins attributs, n'ont rien de commun avec les représentations sensibles, & les impressions des Corps. Il y a autant de différence entre ces choses qu'entre Dieu même & les Corps. La connoissance des perfections que Dieu a manifestées dans la construction de l'Univers, se fonde sur de pures vérités universelles. Nous y sommes conduits par les idées du possible & de l'impossible, du fini & de l'infini, du contingent & du nécessaire, du muable & de l'immuable, du parfait & de l'imparfait, & par d'autres notions semblables. Or toutes ces notions ne dépendent point des choses corpo-

relles, elles ſont du ſeul reſſort de l'entendement. Quiconque les a une fois acquiſes, & ſait les lier enſemble d'une manière convenable, n'a plus beſoin que du ſentiment de ſa propre exiſtence ; alors il poſſède la connoiſſance de la vérité, & avec elle le principe du contentement.

Je veux bien accorder préſentement, qu'après la mort le contentement produit par les ſens eſt entièrement perdu pour l'Ame ſéparée du corps ; parce que le corps, qui eſt le moyen de communication entre l'Ame & le Monde corporel, eſt détruit ; mais il ne s'enſuit point de-là, qu'une Ame, qui eſt une fois parvenue à la connoiſſance & à l'amour de la vérité, ne ſoit ſuſceptible d'aucun autre contentement, & qu'elle ne puiſſe même en poſſéder un beaucoup plus excellent. Tout comme, au contraire, qui n'a eu de goût ni pour la vérité, ni pour la vertu, doit néceſſairement être après la mort du corps une Créature ſouverainement miſérable.

CXX.

Nous voici parvenus à la fin du ſujet

ſujet que nous nous étions propoſé de traiter. Mais comme toutes nos remarques n'ont porté juſqu'ici que ſur les Perſonnes d'un âge formé, on pourroit encore propoſer une queſtion ſur les petits Enfans, qui meurent en bas-âge. On demandera, s'ils peuvent arriver après la mort à des idées diſtinctes, & à une connoiſſance actuelle de leur état préſent, puiſqu'ils n'y étoient pas parvenus pendant leur vie. *Etat des petits Enfans après la mort.*

CXXI.

D'abord il faut faire ici quelques obſervations, & rappeller de ce qui précède les propoſitions ſuivantes. *Démonſtration de l'Immortalité de leur ame.*

1. Les Ames des petits Enfans ſont de l'eſpèce humaine, puiſque les Enfans ſont produits par les hommes. Car chacun produit ſon ſemblable.

2. Ce ſont des Ames raiſonnables, en ce qu'elles poſſèdent la faculté eſſentielle d'acquérir des idées diſtinctes, quoiqu'elles ne les poſſèdent pas encore actuellement, §. VIII.

3. Elles ſont des Etres ſimples, indiviſibles, & tout à fait différens de la Matière.

4. Par conſéquent elles ſont en el-

les-mêmes indestructibles, incorruptibles, & conservent constamment leur existence, §. XLVIII.

5. Elles ne peuvent non plus jamais perdre leur essence, §. XLIX.

6. Or l'essence d'une Ame raisonnable consistant dans une force représentative, par laquelle elle est capable de se faire des idées distinctes, §. LXXI. & l'Ame d'un Enfant mort ne perdant jamais cette faculté qui lui est essentielle N°. 5; de plus un Etre, qui demeure toujours susceptible de représentations actives, portant le nom d'immortel, §§. XXI & XVII. nous devons aussi attribuer l'Immortalité à l'Ame des petits Enfans, après la mort du corps. Et de cette manière la Démonstration que nous avons donnée §. LXXXVI. de l'Immortalité de l'Ame en général, demeure dans sa force.

CXXII.

Si l'Ame des Enfans arrivera effectivement à des idées distinctes.

On souhaiteroit encore de savoir, s'il est bien possible que l'Ame d'un petit Enfant mort, qui conserve le pouvoir essentiel de se faire des idées distinctes, & d'avoir les représentations nécessaires pour penser raisonnable-

nablement, ſi, dis-je, cette Ame dans un tel état arrivera effectivement à des repréſentations diſtinctes actuelles, qu'elle n'a point eues pendant la vie de ſon corps, & ſi par conſéquent elle penſera raiſonnablement, & tirera des conſéquences formelles? J'avoue qu'il n'eſt pas aiſé de répondre à cette queſtion, & encore moins de la réſoudre d'une manière qui ne laiſſe aucun doute. Les Théologiens eux-mêmes auroient bien de la peine à décider poſitivement la choſe par l'Ecriture Sainte. Ils ſe contentent, pour la plupart, de prouver par la Révélation la réſurection de tous les Hommes, ſans ſe mettre fort en peine de rechercher quel ſera l'état des petits Enfans après la mort; & ſi, tant qu'ils demeureront ſéparés de leur corps, leurs ames auront le ſentiment d'elles-mêmes, & arriveront à la connoiſſance actuelle de leur état. Comme dans ce Traité nous ne prenons pour guide que la Raiſon, ſans recourir à l'Ecriture Sainte, il ſe préſente d'autant plus de difficulté à donner une Démonſtration proprement dite & en forme ſur ce ſujet, nous

allons indiquer la raiſon qui ſemble d'abord favoriſer la négative, plutôt que l'affirmative de cette queſtion.

CXXIII.

Ce qui ſeroit pancher vers la négative.

L'Ame humaine eſt unie à un corps, qui eſt pourvu d'organes ſenſibles, comme nous l'avons remarqué dès le §. 11. Il s'enſuit de-là qu'il doit auſſi y avoir des repréſentations ſenſibles dans l'Ame, qui ſe règlent ſur la conſtitution des organes, & qui ſont tantôt claires, tantôt obſcures, ſuivant que ces organes ſont affectés par les Objets extérieurs. Car, comme on ne ſauroit nier une harmonie entre l'Ame & le Corps, quelque hypothèſe que l'on adopte d'ailleurs ſur la manière dont l'Ame acquiert les idées des Corps qui l'environnent, il faut néceſſairement que les repréſentations ſenſibles de l'Ame s'accordent avec l'état & la conſtitution du corps & de ſes organes. L'expérience enſeigne la même choſe; car quand, par exemple, la ſtructure de l'oreille, entant qu'organe de l'ouïe, eſt entièrement dérangée, l'Ame n'a plus la moindre ſenſation ni repréſentation des ſons qui frappent l'air. L'oreille eſt-elle en partie

tie bouchée, ou les nerfs de l'ouïe fort relâchés, la repréſentation du ſon ſe fait d'une manière très foible & obſcure dans l'Ame. Mais quand il n'y a point de pareils obſtacles, la repréſentation eſt claire & vive. Il en eſt de-même du reſte des idées ſenſibles, rélativement aux autres organes de la vue, de l'odorat, du goût & de l'attouchement. Elles ſe règlent toutes ſur l'état des ſens. Cela donc préſuppoſé, il ſemble qu'après l'entière deſtruction des organes du corps par la mort, l'Ame ne devroit plus avoir aucune repréſentation ſenſible. Or l'Ame des Enfans pendant leur vie n'aiant eu aucun ſentiment réfléchi de ſes repréſentations ſenſibles, on ne comprend point, comment elle pourroit s'en ſouvenir après la mort du corps. Et de-là procède une grande difficulté, ſavoir, comment il eſt poſſible qu'une telle Ame parvienne à des penſées raiſonnables, ſans leſquelles néanmoins elle ne ſauroit être vraiement heureuſe. Car nous avons montré §. LXX. que les penſées raiſonnables & les réflexions ne ſe trouvent point, où manquent les notions

distinctes & les idées universelles. Et nous avons aussi fait voir §§. XIII. & XIV. comment on peut s'élever par ordre aux notions distinctes & universelles à la faveur des représentations sensibles des Individus. Or l'Ame des petits Enfans, séparée du corps, ne paroissant plus propre à recevoir des impressions sensibles, comme on l'a dit ci-dessus, & cette même Ame ne pouvant se rappeller les représentations obscures qu'elle a eu pendant la vie de son corps, il faudra dire, que ces Ames, tant qu'elles demeurent dans leur état de séparation, ne sauroient arriver à aucunes réflexions ou pensées raisonnables; mais qu'elles se bornent à des représentations obscures dont elles n'ont aucun sentiment réfléchi §. LVIII; & que par conséquent on doit les envisager, comme plongées dans une espèce de sommeil, §§. LXXXVIII & LXXXIX.

CXXIV.

Pourquoi nous ne sommes pas en état de décider.

Nous avons à-la-vérité observé ci-dessus, §. LXXVI. qu'il y a une différence essentielle entre l'ame d'un Homme & celle d'une Bête, & que cette différence consiste en ce que la capa-

capacité de l'Ame des Bêtes ne s'étend point jusqu'à produire des notions distinctes & universelles, au-lieu que l'Ame humaine possède essentiellement celle faculté. Mais cela ne prouve encore autre chose, sinon que l'Ame des Hommes, dans quelque circonstance qu'ils se trouvent, conserve la faculté de penser raisonnablement, mais non qu'elle l'exerce effectivement en toute sorte de circonstances. *cette question par les principes précédens.*

Il est de plus incontestable, que toute faculté suppose une certaine force, propre à le conduire à l'actualité, & qui l'y conduit réellement, quand les circonstances lui permettent de se développer *.

Il

* Plusieurs s'étonneront peut-être ici, de ce que je distingue la faculté de la force, vu que l'on confond ordinairement ces deux choses. Mais on ne sauroit se tirer souvent d'affaire autrement dans les Sujets Philosophiques. Les choses qui diffèrent entre elles, excitent des idées différentes; & lorsque les idées diffèrent, il faut aussi divers termes pour les exprimer. Seulement il est nécessaire de leur ôter leur double sens, & pour cet effet de donner à chaque mot sa signification déterminée, afin qu'on sache quelle idée il faut attacher à tel ou tel mot, & par ce moyen qu'on décou-

Il réſulte manifeſtement de-là, que cette force eſſentielle & durable, qui s'étend dans les Enfans, entant que Créatures raiſonnables, juſqu'aux repréſentations diſtinctes & aux notions univerſelles, en produiroit effectivement de telles, & en même tems des penſées raiſonnables, au cas qu'il n'y eût point d'obſtacle qui l'en empêchât. Mais c'eſt-là préciſément la queſtion, ſi de tels obſtacles n'exiſtent pas après la mort des petits Enfans. Car comme nous avons déjà remarqué

découvre la différence des choſes. Or nous trouvons une différence entre les choſes, que nous déſignons par les termes de *force* & de *faculté*, par conſéquent nous ſommes en droit de les diſtinguer par des noms différens. Nous appellons *faculté*, la poſſibilité qui ſe trouve dans une choſe de produire une certaine opération. Mais comme l'opération n'auroit jamais lieu, tant qu'il n'exiſteroit que la ſimple poſſibilité, il faut qu'il ſurvienne quelque choſe qui ſe joigne à cette poſſibilité, pour la conduire à l'acte. Ce qui conduit ainſi le poſſible à l'actuel, & change la ſimple faculté en action, nous l'appellons *force*. Or la faculté ſeule d'une choſe ne ſervant à rien, ſi jamais il n'arrive à l'action, c'eſt ce qui nous a fait dire ci-deſſus, que toute faculté ſuppoſe une certaine force.

qué que l'Ame des Hommes n'arrive dans ce Monde aux notions univerſelles & aux penſées raiſonnables qu'à l'aide des repréſentations ſenſibles des Objets corporels; comme de plus l'Ame des Enfans morts en bas-âge ne parvient point à de pareilles notions, & qu'elle eſt dépouillée par la mort de tous les organes corporels; la difficulté conſiſte toujours en ce qu'on a peine à comprendre, d'où peuvent lui venir après la mort du corps des repréſentations ſenſibles, qui la conduiſent aux idées diſtinctes & aux notions univerſelles, dont la force eſſentielle & la faculté exiſtent en elle.

Ce que nous avons prouvé §. XVI. que les principes univerſels qui ſervent de fondement à toutes les penſées raiſonnables, ſont eſſentiellement propres à l'Ame humaine, ne nous tire pas encore de cet embarras. Car ce n'eſt pas à dire que l'Ame raiſonnable, dès qu'elle commence à exiſter, s'occupe actuellement de ces principes univerſels, & en fait le ſujet de ſes réflexions: mais on entend ſeulement par-là, que la conſtitution eſſentielle d'une Ame raiſonnable eſt telle,

telle, qu'elle règle naturellement ſes jugemens ſur ces principes, & qu'elle n'a pas beſoin d'apprendre d'autrui à s'en ſervir; deſorte que, dès qu'on lui propoſe formellement ces vérités fondamentales, elle les admet d'abord comme reconnues.

Enfin nous avons fait voir auſſi §. CXII. que l'Ame raiſonnable eſt auſſi ſuſceptible d'un entendement pur, & qu'elle a la faculté de penſer ſans mots & ſans images ſenſibles. Mais nous avons obſervé en même tems, que les actes d'un tel entendement ne ſe développoient que dans les Perſonnes faites, qui n'ont pas été dépourvues de toutes repréſentations ſenſibles; & ainſi l'on ne ſauroit conclure abſolument de ce qui ſe paſſe dans l'ame de ces Perſonnes après la mort du corps, à l'état de l'ame des petits Enfans dès en bas-âge.

CXXV.

Ce qu'il faudroit démontrer pour réſoudre Philoſophiquement.

Tout ce que nous venons de dire montre, qu'à moins que de faire des ſuppoſitions gratuites, & deſtituées de fondement, nous ne ſommes pas encore en droit d'attribuer le ſentiment réfléchi d'elle-même à l'ame des petits

petits Enfans défunts, & que nous devons la conſidérer comme vivante à-la-vérité, mais pourtant dans une eſpèce de ſommeil. Nous pouvons bien accorder, qu'il ne ſeroit pas impoſſible qu'une telle Ame, vu qu'elle eſt un Eſprit, & qu'elle poſſède la faculté de l'Entendement, arrivât aux idées diſtinctes & aux notions univerſelles, ſans aucune ſenſation, ou repréſentation précédente; mais la choſe demeureroit toujours indéciſe. Car l'expérience du paſſé nous apprenant que notre Ame n'acquiert de pareilles idées qu'à l'aide des ſens, qui ſont la route réglée pour y parvenir, on auroit raiſon de nous demander, comment nous prouvons que les petits Enfans ſuivront après la mort une route extraordinaire, qui les conduira au même but. Comme à mon avis la Philoſophie ne fournit aucune ouverture là-deſſus, & qu'il n'eſt pas permis de recourir ici à la Révélation, outre qu'aucun Théologien que je ſache n'a expliqué diſtinctement cette matière, nous devons donc laiſſer cette queſtion indéciſe, ou embraſſer la négative, à moins qu'on

ment cette queſtion.

qu'on n'entreprenne de faire voir que les Ames des petits Enfans ſont encore ſuſceptibles de certaines ſenſations & repréſentations, propres à produire des notions diſtinctes & univerſelles. Nous ne comptons pas de donner là-deſſus une démonſtration complette, mais nous nous bornerons à quelques conjectures, fondées ſur certaines découvertes qu'on a fait dans la Nature.

CXXVI.

Diverſes opinions des Théologiens & des Philoſophes ſur l'origine de l'Ame humaine.

Ni les Théologiens, ni les Philoſophes, n'ont pu juſqu'ici tomber d'accord ſur la manière dont ſe fait la propagation de l'Ame humaine. Ceux qui comme nous font de l'Ame un Etre ſimple & tout-à-fait diſtinct de la Matière, ſe partagent à cet égard en trois opinions principales. Les uns croient qu'une Ame procède d'une autre, & ſe ſervent de la comparaiſon d'un flambeau, à la lueur duquel s'allume un autre flambeau. D'autres ſont dans l'idée que Dieu a créé dès le commencement autant d'Ames qu'il devoit naître de Corps, & qu'à la formation de chaque Corps il y envoie une de ces Ames. Les derniers eſti-

eſtiment que les Ames ſont créées, & placées dans les Corps, à meſure que ceux-ci s'engendrent. Chacune de ces opinions a ſes partiſans; mais elles ſont toutes ſujettes à des difficultés très conſidérables, ſur-tout lorſque les Théologiens y mêlent la doctrine de l'état naturel de corruption & de péché, dans lequel les Hommes ſe trouvent préſentement. A-la-vérité le prémier ſentiment plaît à pluſieurs, parce qu'il leur paroit le plus propre à faire comprendre, comment le péché ſe tranſmet d'une génération à l'autre. On dit qu'il eſt aiſé de voir qu'une Ame ſouillée du péché, ne ſauroit en produire que de ſemblables à cet égard. Mais quelque avantage que ſemble avoir ce prémier ſentiment par la raiſon alléguée, il ſe trouve lié à une grande difficulté. On convient que l'Ame eſt un Eſprit, & par conſéquent un Etre ſimple & indiviſible; & l'on ſuppoſe en même tems qu'elle peut ſe multiplier, & ſe reproduire pluſieurs fois. Il y a contradiction là-dedans. Ce qui eſt ſimple, & n'a point de parties, ne ſauroit rien donner du ſien à un autre.

autre. Comment donc une Ame, qui eſt indiviſible, produiroit-elle une autre Ame? Pour effectuer une pareille choſe, il faudroit qu'elle eût une force créatrice. C'eſt ce qui a déjà engagé pluſieurs Théologiens à rejetter entièrement cette prémière opinion.

La ſeconde & la troiſième ne ſont pas ſujettes à moins d'inconvéniens. Tous les Théologiens conviennent que le péché doit être attribué beaucoup moins au Corps qu'à l'Ame, dans laquelle il réſide proprement. On ne ſauroit donc concevoir, qu'une Ame que Dieu a néceſſairement créée ſans péché, le contracte dès le moment qu'elle s'unit avec le Corps. Cela ne s'accordant pas avec les idées de la juſtice & de la ſainteté de Dieu, pluſieurs Théologiens ont cru devoir rejetter auſſi ces opinions.

En général elles ſont toutes de nature à ne pouvoir nous aider dans l'examen & dans la déciſion de la queſtion dont il s'agit ici. Voyons ſi les nouvelles découvertes des Philoſophes ſur ce ſujet, nous ſeront plus utiles.

CXXVII.

CXXVII.

Petitesse des Créatures qu'on a découvertes par les Microscopes.

Depuis qu'on a perfectionné les Microscopes, & qu'on s'est appliqué à l'étude de la Nature plus soigneusement qu'autrefois, on a fait bien des découvertes tout-à-fait inconnues à nos Ancêtres, & qui passent encore aujourd'hui pour incroyables dans l'esprit de plusieurs personnes. Qui se seroit imaginé, il y a cent ans, qu'il existe de petits Animaux, plusieurs centaines de mille fois plus petits que le moindre grain de sable? Cependant aucun Philosophe n'en doute, & il n'y a personne qui ne puisse s'en convaincre, en faisant usage d'un bon Microscope. Le célèbre Mr. *Nieuwentyt*, dans sa *Démonstration de l'Existence de Dieu* *, a calculé qu'on voit par le Microscope des Animalcules, dont mille millions pourroient être contenus dans une seule goûte d'eau. Nous pouvons juger par-là, quel doit être le petit œuf d'où ils sortent. On a aussi supputé, que l'œuf d'un de ces Vermisseaux, que le Microscope découvre dans l'eau de pluie, n'est pas

* Ch. XXVI. §. II.

pas plus gros que la trente millième partie d'un petit grain de pouſſière *. Tout ce que nous tirerons de ces obſervations pour notre uſage préſent, c'eſt que des Animaux de cette petiteſſe inexprimable, aiant vie, doivent néceſſairement avoir une ſorte d'ame, & par conſéquent certains ſens, qui leur procurent des ſenſations & des repréſentations d'Objets.

CXXVIII.

Ce qu'on a découvert par rapport à la génération de l'Homme.

De plus, *Leuwenboeck*, *Hartſoeker* & d'autres, ont pouſſé leurs Expériences, juſqu'à rendre tout-à-fait vraiſemblable, que la génération de l'Homme ne ſe fait point par ce fluïde, qu'on appelle la ſemence humaine; mais qu'elle s'exécute par l'union de cette ſemence avec une petite créature vivante, qui exiſte déjà en forme d'œuf dans le corps de la Mère, deſorte qu'elle diſpoſe à l'accroiſſement ce prémier principe du corps humain, juſqu'à ce que les membres ſe développent peu à peu, & acquièrent leur figure & leur ſituation

* Voy. *Wolf*, *Eſſais de Phyſique* en Allemand, T. III. p. 438.

tion convenable. Je ne veux pas m'étendre davantage là-deſſus. Ceux qui ſouhaitent du détail, n'ont qu'à recourir à ce que Mr. *Wolf* rapporte d'après divers Auteurs dans le Tome III. de ſes *Eſſais* §. 99. & dans ſes *Réflexions ſur les Opérations de la Nature* Chap. XVI.

CXXIX.

Comment on peut conjecturer de-là que les Ames exiſtent avant la génération, & ont certains organes des ſens.

Un Philoſophe, qui réfléchit ſur les Obſervations précédentes, en prend occaſion de conjecturer, que les Ames humaines ne ſont pas produites dans le tems de la génération, ni par elle; mais qu'elles exiſtent auparavant, & même unies à un petit corps doué de quelques organes ſenſibles. Car les petites Créatures que les Naturaliſtes ont découvert §. CXXVII. & qui ſuivant toutes les apparences fourniſſent la cauſe la plus prochaine de la génération, ſont quelque choſe de vivant, & par conſéquent elles ont une ame. Cette ame n'eſt pas ſeule, & ſans ſociété avec aucun corps; mais, avant même que de ſervir à la génération du corps humain, elle a déjà un certain petit corps qui lui appartient, quoiqu'il n'ait encore aucune figure

figure humaine. Par conſéquent un Philoſophe trouve ici une ame, non ſeulement préexiſtente, mais déjà aſſociée à certains organes corporels. D'où il peut aiſément conjecturer, qu'il en eſt de-même de toutes les Ames humaines.

CXXX.

Pourquoi cette conjecture ne doit paroître ni nouvelle, ni dangereuſe?

Pluſieurs Théologiens ſe révolteront peut-être d'abord contre cette idée; ils ne ſauroient pourtant la décrier, ni comme toute nouvelle, ni comme dangereuſe. On ſait que les anciens Pères de l'Egliſe ont attribué aux Anges, & à tous les Eſprits finis & créés, un corps ſubtil appartenant à leur eſſence, & qu'ils ont cru que ce corps avoit été créé en même tems qu'eux. On n'adopte pas leur opinion, mais on ne leur en fait pas une héréſie. Beaucoup moins un Théologien pourroit-il traiter d'hérétique une perſonne qui croiroit que l'Eſprit ou l'Ame des Hommes a été unie à quelque choſe de corporel dès ſa création, puiſqu'il eſt inconteſtable que le corps appartient à l'eſſence de l'Homme. Auſſi bien des gens ont été dans cette idée. Il eſt connu qu'il faut

faut mettre Mr. *de Leibnitz* du nombre. Il découvre son sentiment dans sa *Théodicée* *, en ces termes. „ Comme la formation des corps organiques animés ne paroit explicable „ dans l'ordre de la Nature, que lorsqu'on suppose une *préformation* déjà „ organique, j'en ai inféré que ce que „ nous appellons génération d'un Animal, n'est qu'une transformation „ & augmentation: ainsi, puisque le „ même corps étoit déjà organisé, il „ étoit à croire qu'il étoit déjà animé, „ & qu'il avoit la même ame. . . .

. . . . . .

. . . . . Ainsi je croirois que „ les Ames, qui seront un jour ames „ humaines, comme celles des autres espèces, ont été dans les semences & dans les ancêtres jusqu'à „ *Adam*, & ont existé par conséquent „ depuis le commencement des choses, toujours dans une manière de „ corps organisé, en quoi il semble „ que Mr. *Swammerdam*, le P. *Malebranche*, Mr. *Bayle*, Mr. *Pitcarne*, „ Mr.

* §. 90. & 91. p. 138. du T. 1. de l'Ed. d'Amst. 1734.

„ Mr. *Hartsoeker*, & quantité d'au-
„ tres personnes très habiles soient
„ de mon sentiment. Et cette doc-
„ trine est assez confirmée par les
„ Observations Microscopiques de
„ Mr. *Leuwenhoek*, & d'autres bons
„ Observateurs.

Extrait d'une Dispute de Planer.

Cela me rappelle une Dispute soutenue à *Wittemberg* en 1712, sous le Pro-Rectorat du Professeur en Mathématique *Jean André Planer*. Elle est intitulée, *Nova de animæ humanæ propagatione Sententia.*

Dans la Préface, l'Auteur se plaint de ce que les Hommes se connoissent si peu eux-mêmes, & donnent pour la plupart tous leurs soins à l'examen des choses qui sont hors d'eux, souvent à la plus grande distance. „ Communément rien n'est plus in-
„ connu à l'Homme que sa propre
„ ame. On dispute encore si cette
„ ame est un esprit, ou une matière
„ subtile, & l'on ne sauroit s'accor-
„ der là-dessus. Il est encore plus
„ douteux, à quelle place du corps
„ l'ame a sa résidence propre. Mais
„ les disputes les plus vives, & qui
„ durent encore, concernent la pro-
„ paga-

„ pagation de l'ame ". Après ces remarques l'Auteur de la Diſſertation veut mettre au jour une nouvelle, &, à ce qu'il croit, la véritable opinion ſur la propagation de l'Ame humaine. Et pour cet effet il rapporte auparavant les ſentimens des autres ſur ce ſujet.

Pluſieurs ont trouvé cette queſtion ſi embaraſſée & ſi épineuſe, qu'ils n'ont rien voulu dire de poſitif là-deſſus. L'Auteur rapporte à cette claſſe *St. Auguſtin*, *Luther* & *Calvin*, qui ont eu à cet égard bien des imitateurs. D'autres ont hazardé des déciſions, & il rapporte diverſes opinions des Anciens.

De-là il paſſe à la Tractation, & forme les Propoſitions ſuivantes.

I. Propoſition.

L'Ame n'eſt point tirée de la puiſſance de la Matière.

Anima non educitur è potentiâ materiæ, p. 9.

II. Proposition.

L'Ame n'est point introduite dans la Matière.

Anima non inducitur in materiam, p. 14.

Pour expliquer ces deux opinions qu'il rejette, il dit p. 16. que quelques-uns ont cru, que les Ames n'étoient pas créées immédiatement de Dieu, & mises en même tems dans les corps; mais qu'étant faites d'une matière déjà disposée, elles étoient envoyées ici-bas du Ciel ou du Firmament, par une nécessité naturelle & inévitable. On attribue ce sentiment à *Hippocrate* & à quelques autres.

III. Proposition.

L'Ame n'est point propagée par Création.

Anima non propagatur par créationem, p. 19.

On observe ici que *Théodoret*, & presque tous les anciens Pères de l'Eglise, ont été dans cette idée. On y joint un assez bon nombre de Modernes. L'Auteur fait voir entre autres

tres choſes, p. 26. 27. les difficultés qui s'élèvent contre l'opinion de ceux qui croient que Dieu crée une ame à la génération de chaque Homme, & l'envoie alors dans le corps: difficultés que nous avons auſſi touchées §. CXXVI.

IV. Propoſition.

L'Ame n'eſt point propagée par Tranſmiſſion.

Anima non propagatur per traducem, p. 32.

L'Auteur produit encore ici pluſieurs Docteurs anciens & modernes, qui ont cru qu'une Ame peut être engendrée par une autre, & que de cette manière les Ames émanent toujours de la ſubſtance les unes des autres. Telle a été l'opinion qu'ont adoptée *Jean Sperling*, *Jaques Thomaſius*, *Daniel Sennert*, *Chriſtian Vater* Docteur en Médecine à *Wittemberg*; parmi les Pères, *Tertullien*; & d'entre les Théologiens, *Théodore Thummius*, *Jean Tarnovius*, *Jean George Dorſchæus*, *Balthaſar Meiſner*, *Abraham Calovius*, *Jean Conrad Dannhauer*, & *Jérôme Kromayer*.

V. Propoſition.

La propagation de l'Ame ſe fait par Union.

Anima propagatur unione, p. 41.

Comme cette propoſition eſt un peu obſcure, l'Auteur l'éclaircit p. 43. Voici comme il s'exprime: „Dans „ l'ovaire de la Femme eſt caché le „ principe du fruit à venir, & ſon a- „ me eſt auſſi dans les parens deſquels „ il doit naître. Les Principes des „ Corps, de-même que les Ames de „ tout le Genre-humain, ont été pla- „ cés dans nos prémiers Parens par „ la Divinité. La forme de chaque „ fruit préexiſte à la génération; mais „ comme elle n'eſt encore unie à au- „ cune ame, on ne ſauroit l'appeller „ Homme. Un Homme ſe produit „ par l'union naturelle d'un Corps „ & d'une Ame. Or l'ame ſe trou- „ ve dans la ſemence, & ne com- „ mence pas à exiſter à la généra- „ tion; elle eſt ſeulement alors unie „ à ce prémier principe du Corps, „ qui de ſon côté exiſtoit auſſi déjà. „ Avant la conception, l'ame exiſte

„ eſſen-

„ eſſentiellement, & a ſa perfection
„ intrinſèque, quoiqu'elle ne puiſſe
„ pas la donner à connoître par des
„ opérations extérieures. Ceci n'ar-
„ rive que quand elle vient à être
„ unie au prémier principe du corps
„ par la génération. Les parties
„ qui font l'Homme, précèdent la
„ conception; mais elles ne ſont pas
„ encore unies enſemble d'une ma-
„ nière convenable, deſorte que l'on
„ ne ſauroit dire, que l'Homme eſt
„ déjà avant l'acte qui produit cet-
„ te union.

C'eſt-là le ſentiment que l'Auteur développe plus au long p. 43, 44, 45, & dont nous ne donnons ici qu'un court Extrait, en faiſant plus d'attention au ſens qu'aux termes.

Il reconnoit p. 45. qu'il a trouvé ailleurs quelques traces de cette hypothèſe, mais il ne dit pas un ſeul mot de Mr. *de Leibnitz*, quoique ſa *Théodicée* parût depuis deux ans. Il garde le même ſilence ſur les découvertes des Philoſophes modernes, que nous avons rapportées §. CXXVIII. Ainſi il eſt certain que cet Auteur ne s'accorde pas avec nous au ſujet de l'uſa-

ge de ces découvertes. Mais il convient pourtant avec nous dans ce point principal, c'eſt que non ſeulement l'étoffe originaire de tous les Corps-humains, mais encore toutes les ames, ont préexiſté dans nos prémiers Parens, & ont été créées avec eux. Et c'eſt ce qui m'a engagé à rendre compte de cette Diſſertation.

Au reſte l'Auteur, avant que de paſſer aux preuves de ſa propoſition, trouve néceſſaire de donner encore quelques éclairciſſemens. Il dit p. 46. „ que, bien qu'il ſoit dans l'idée, que „ les Ames, qui ſont unies par la „ génération aux corps, ont été „ créées de Dieu dès le commencement; il ne croit pas pour cela, „ que Dieu n'ait créé qu'un certain „ nombre d'Ames, qui paſſent ſucceſſivement d'un corps dans d'autres. Il eſtime beaucoup plutôt „ que chaque corps, qui doit venir „ à la lumière, a eu dès la Création „ une ame particulière, qui lui étoit „ deſtinée, & qui ne lui a pas été envoyée du dehors, mais qui s'unit „ à lui dans l'acte de la génération. Les principes ſur leſquels il établit ſa

ſa propoſition, ſont expoſés dans les pages 48 – 57. Nous n'entrerons pas dans leur détail, & nous ne produirons ici que ceux qui ſervent à éclaircir la penſée de l'Auteur. Il allègue le Docteur en Médecine *Berger*, qui dans ſa *Phyſiol. Med.* Lib. II. c. 1. prétend qu'on ne ſauroit nier ſans choquer le bon-ſens, & combattre la Toute-puiſſance Divine, qu'il n'y ait dans un très petit eſpace un nombre infini de points, qui comprennent tout le plan du Corps-humain. Quand on ſuppoſe que ce corps existe déjà en petit dans la ſtructure du corps féminin, & que dans la conception le fruit acquiert la vie, & la diſpoſition à l'accroiſſement, on évite beaucoup de difficultés. En particulier on n'a pas beſoin d'inventer certains Principes, ou *Natures Plaſtiques*, qui ne s'accordent guères avec le bon-ſens, & qui diſpoſent, à ce que l'on prétend, une matière tout-à-fait informe à recevoir l'arrangement ſi rempli d'art du Corps-humain. L'Auteur ajoute p. 50. „ La pro-„ duction des deux parties qui cons-„ tituent l'Homme, eſt l'ouvrage de

„ Dieu ſeul ; mais leur union eſt „ l'ouvrage des Parens. Et c'eſt dans „ cette union que conſiſte la géné- „ ration. Un homme ne ſauroit „ produire ni Matière, ni Eſprit, il „ faut pour cela une force infinie. „ L'homme ne fait autre choſe qu'en- „ gendrer un autre homme, en aſ- „ ſociant des parties qui exiſtoient „ déjà depuis longtems dans les Au- „ teurs du Genre humain, où elles „ avoient été originairement pro- „ duites.

Notre Auteur, en qualité de Philoſophe, pour montrer aux Théologiens que ſon opinion ne porte aucun préjudice à la Doctrine du Péché Originel, & qu'au contraire elle la fortifie, dit p. 57. „ Si le Péché, com- „ mis par nos prémiers Parens, s'eſt „ étendu ſur toute leur Poſtérité, il „ faut néceſſairement que ſa propa- „ gation ſe ſoit faite dans l'ame, qui „ eſt le ſiège propre du Péché, & „ que ce ſoit par l'ame qu'ils l'aient „ tranſmis à leurs Deſcendans. Or „ ſi cela eſt, il en réſulte que toutes „ les Ames doivent avoir été créées „ avec eux, & exiſtentes en eux,

„ puiſ-

„ puiſqu'une choſe qui n'eſt pas en-
„ core ne peut être propagée.

Dans l'addition p. 62, il examine la queſtion, ſi la Propagation des Ames ſe fait par les Hommes, ou par les Femmes, ou par tous les deux enſemble. Il rapporte que *Dannhauer* a regardé cette queſtion comme très difficile. Il remarque que le même Savant, auſſi-bien qu'*Ariſtote*, *Scaliger*, *Thummius*, *Meiſner*, & récemment *Antoine Leuwenhoek*, ont cru que l'ame procédoit du Père. Il cite entre autres les paroles de *Meiſner*, qui après avoir examiné ce ſujet par toutes ſes faces, conclut enfin. „ Comme on ne ſauroit dire que l'ame „ procède auſſi-bien du Père que de „ la Mère, ſans donner lieu à des „ conſéquences deſagréables, il faut „ opter, & attribuer la propagation „ de l'ame à l'un des deux. Si l'on „ donne la préférence à la Mère, le „ Père ne demeurera pas le princi- „ pal Agent, quoique l'Ecriture Sainte auſſi-bien que le Conſentement „ univerſel, le réputent tel. Pour „ poſer quelque choſe de certain, il „ ne reſte d'autre jugement à porter,

„ sinon que l'ame est donnée & pro-
„ pagée dans la génération par le
„ Père.

L'Auteur attribue donc à *Meisner*, de regarder le Père comme le principal artisan de la génération, & c'est pour cela que dans l'Ecriture la propagation du péché est plus imputée à *Adam* qu'à *Eve*. Il allègue là-dessus divers passages, dans lesquels il est dit des Enfans, qu'ils étoient *dans les reins* de leurs Pères. Il passe à *Leuwenhoek*, qui dans ses *Arcana Naturæ Detecta*, prétend que l'ame vient du Père seul, & cela à cause de quelques découvertes qu'il avoit faites par le Microscope, & dont nous avons fait mention §. CXXVIII. Il est vrai que *Leuwenhoek* est dans l'idée, que non seulement l'Ame, mais encore le principe du corps humain procède du Père. Vous trouverez ses paroles à la p. 65. de la Dispute dont nous parlons. Et à la p. 67. il est remarqué, que *Jean Combach* dérive l'ame du Père, & le corps avec toute sa formation de la Mère; ce qui revient parfaitement à notre opinion.

Il

Il propose ensuite le sentiment de ceux qui font venir les Ames de la Femme. Il cite d'abord le Médecin *Berger*, ensuite le Père *Mallebranche*, & *Jean Swammerdam*, qui dans son Livre intitulé, *Miraculum Mundi, sive Uteri Muliebris Fabrica*, c. 1. dit entre autres choses: „ En supposant ce „ que j'ai déjà dit, & observé dès „ l'an 1669 au sujet des Insectes, on „ ne trouve à mon avis dans toute la „ Nature aucune génération proprement dite, & on ne peut regarder „ ce qui porte ce nom que comme „ une propagation, ou un accroissement. Si cela est ainsi, comme je „ n'en doute nullement, on voit clairement, dans quel sens l'Ecriture „ a pu dire, que *Lévi* avoit paié la „ dîme longtems avant sa naissance, „ lorsque *Melchisédec* vint au devant „ d'*Abraham* aieul de *Lévi*; car il étoit déjà dans les reins de ce Patriarche, comme toutes les parties d'un „ Animal sont dans l'œuf . . . . . „ Nous trouverons par ce moyen, „ que tout le Genre-humain a été „ renfermé dans *Adam* & *Eve*; d'où „ nous pouvons déduire cette con-

„ séquence nécessaire, que quand
„ tous les petits œufs qui recèlent le
„ principe des Hommes seront épui-
„ sés, l'Espèce Humaine prendra fin.

Enfin notre Auteur passe aussi en revue ceux qui ont dérivé l'Ame du Père & de la Mère également, & il met de ce nombre *Dannhauer*, *Sennert* & *Sperling*.

Mais lorsqu'il est question de s'ouvrir sur son propre sentiment, il dit qu'il aime mieux le garder par devers soi, pour ne point scandaliser les gens qui ne tiennent pour vrai que ce qui a été cru depuis longtems; ou ceux qui ne sauroient supporter la liberté de Philosopher; ou enfin ceux qui se laissent entraîner par des passions dérèglées, dont la force les met hors d'état de distinguer le vrai du faux.

Revenons à l'opinion de la préexistence des Ames dans les principes des Corps. Ce qu'elle semble avoir de dangereux au prémier coup d'œil, disparoit si l'on suppose avec Mr. *de Leibnitz*, que toutes les Ames Humaines organisées, qui ont vu & verront le jour jusqu'à la fin du Monde, étoient actuellement contenues dans

le

le prémier Homme. Au moins ne trouvera-t-on pas plus de difficultés dans cette hypothèſe, que dans toutes les autres qui ſont connues juſqu'à préſent, & que pluſieurs Théologiens même ont adoptées. Car ſi quelqu'un héſitoit ſur le nombre innombrable d'Ames organiſées qui ont du ſe trouver toutes dans *Adam*, il ſera aiſément raſſuré par ce que nous avons déjà rapporté §. CXXVII. & ſur-tout par la lecture du XXVI. Chap. de l'Ouvrage de Mr. *Nieuwentyt*, où il traite de la multitude innombrable, & de la petiteſſe incompréhenſible des parties de la Matière. „ Il dit entre autre choſes *, que dans l'eſpace d'une Seconde, il s'exhale d'une chandelle allumée, du poids de ſix à la livre, beaucoup plus de parties „ que mille fois mille millions de „ globes de la Terre ne contiendroient de grains de ſable, dont „ cent placés à côté l'un de l'autre „ feroient un pouce. Sur quoi il ajoute p. 693. Je laiſſe à juger, s'il „ peut y avoir rien de plus étonnant „ &

* p. 692. §. 17.

„ & ſi l'on ne ſe perd pas dans la pe-
„ titeſſe & la multitude de ces par-
„ ties de chandelle, quand il n'y au-
„ roit de vrai que ce que nous avons
„ dit, quoique chacun puiſſe inférer
„ de nos Obſervations précédentes,
„ que ſi nous avions calculé à la ri-
„ gueur, il en ſeroit réſulté un nom-
„ bre fort ſupérieur au nombre indi-
„ qué, & tout-à-fait inconcevable.

CXXXI.

Comment ſe fait la Formation du Corps Humain.

Avant que de nous approcher davantage de notre but, examinons brièvement de quelle manière le Corps Humain ſe forme. Nous ne pouvons employer ici que la voie des Conjectures, en ſuivant les découvertes que les Naturaliſtes ont faites juſqu'à préſent.

Nous avons montré §§. CXXVIII & CXXIX, ce que les Découvertes actuelles font préſumer de l'origine de l'Ame Humaine, & de la cauſe prochaine de la génération de l'Homme. Tous les Phyſiciens reconnoiſſent auſſi préſentement, que les parties du Corps Humain ſe développent & ſe façonnent dans l'ovaire de la Femme, après avoir reçu un mouvement vital par

par l'acte de la génération. Il est question seulement de chercher où se trouve l'étoffe, le prémier principe des membres humains, qui se produisent insensiblement. Suivant nos Remarques précédentes, cette étoffe originale doit être, ou dans la petite créature déjà vivante qui procure la conception, ou dans l'ovaire de la femme, ou bien chacun y contribue du sien.

La prémière opinion a beaucoup de vraisemblance, & elle est conforme à ce que *Malpighi* a observé avec tant d'exactitude sur les œufs couvés, & qu'il a communiqué à la Société Royale de Londres, dans l'Ecrit intitulé, *de Ovo incubato.* Ses Observations pesées attentivement, ne permettent de tirer d'autre conclusion, sinon que le globule, qui est ensuite couvé, étoit caché dans le petit animal que le Coq a introduit dans le corps de la Poule, & que le reste de l'œuf ne contribue à la formation du Poulet, qu'entant qu'il est mis en mouvement par la chaleur naturelle de la Poule, ou par quelque art, & qu'il est requis pour l'accroissement & le développement

pement de tous les membres. Or comme il se trouve dans le corps féminin quelque chose d'analogue à l'ovaire de la Poule, on en peut conclure que la génération & la formation de l'Homme arrivent de la même manière. Et la Nature nous offre encore quelques ouvertures, qui méritent une considération plus attentive.

CXXXII.

Raisons de croire, que tout le Principe du Corps est dans la Femelle, & que l'Ame organisée vient du Mâle.

On sait que de l'accouplement de l'Ane avec la Cavale nait un Animal qui a quelques parties qui tiennent de l'Ane, mais dont le corps est celui d'un Cheval. Si la structure du corps étoit contenue dans ce que le Mâle fournit pour la génération, le corps d'un Mulet devroit ressembler à l'Ane plutôt qu'au Cheval. Et l'expérience prouve le contraire. Je vais alléguer encore un exemple, qui s'accorde avec le précédent.

Je me rendis un jour à l'Hôpital, qu'on nomme *la Charité*, situé hors de la Porte de *Berlin*, dite d'*Oranjebourg*, & j'y vis la basse-cour. Parmi la Volaille, je pris garde à un Canard, qui avoit des piés de Poule très exactement configurés, quoique tout

tout le reste du corps & les plumes fussent d'un Canard. Je m'informai d'abord d'où venoit cet Animal. Le Chirurgien de cet Hôpital, qui étoit présent, me dit que ce Canard lui appartenoit, & qu'il l'avoit eu de la manière suivante. Ce Chirurgien pansoit une plaie dans quelque maison. Il y avoit un Canard dans la chambre, & la porte étoit ouverte. On vit entrer un Coq avec impétuosité, qui couvrit sur le champ la Cane. La-dessus l'Hôtesse assura le Chirurgien, que cela arrivoit souvent. Aussitôt il demanda quelques œufs de cette Cane. Il les fit couver, & en eut l'animal métif en question.

Les circonstances de ce cas s'accordent avec celles du précédent. Le principal de la structure du corps ressemble à la Mère dans l'un & dans l'autre, & tous les deux ont aussi quelques traces de Mâle. Il me semble avoir remarqué la même chose dans l'Oiseau qui naît du Serin de Canarie & du Chardonneret, quoique je ne puisse pas l'assurer positivement.

Il s'agiroit donc de savoir, si de pareils exemples ne mettent pas en évi-

évidence que l'étoffe originale & principale du Corps se trouve dans le Sexe Féminin, mais que l'Ame liée à quelque chose de corporel procède du Sexe Masculin.

CXXXIII.

Eclaircissemens en faveur de cette Opinion, & solution de quelques difficultés.

Ce sentiment paroit à-là-vérité sujet à de grandes difficultés, sur tout si l'on prétend, conformément au §. CXXIX que non seulement l'Ame, mais encore toute l'étoffe primordiale du Corps-humain est contenue dans ce que le Mâle fournit par la génération. Mais, sans compter qu'il se trouve des difficultés de tous côtés, celles qui se présentent ici ne sont pas si fortes, qu'on ne puisse à peu près les lever.

On dira peut-être, qu'il est impossible de découvrir dans l'ovaire de la Femme aucun principe qui représente le Corps-humain & la disposition de ses membres. Je l'accorde; mais il ne s'ensuit pas de-là, que ce principe n'y existe point. Qui peut appercevoir, par exemple, dans le petit œuf d'une Chenille la forme & la figure de ce Ver, ou celle du Papillon qui en nait ensuite? Cependant

on doit convenir que le principe de l'un & de l'autre se trouve caché dans cet œuf. Le Nature fournit plusieurs exemples de cette sorte.

On continuera d'objecter, que suivant le sentiment exposé dans le §. précédent, deux Corps s'unissent ensemble, savoir celui qui étant associé à l'ame procède du Mâle, & celui dont le principe existe dans le corps de la Femelle. Je veux l'accorder en quelque façon. Mais cette difficulté n'est point insurmontable, quand on conçoit bien la chose. Je suppose que toute l'étoffe originale du corps-humain est dans l'ovaire de la Mère, mais qu'elle ne commence à se développer qu'après la jonction d'un petit corps animé procédant du Père. Je conçois de plus que ce petit corps qui renferme l'Ame ne se lie & ne se fond pas avec l'étoffe du Corps-humain; mais je pense qu'il ne conserve que le domicile tout-à-fait subtil où l'Ame réside, se dépouillant peu à peu de tout le reste, comme inutile & superflu. De cette manière le petit corps animé a son utilité, quoiqu'il ne fourniſſe pas l'étoffe

coffe du Corps-humain. Il contient en soi le siège propre de l'Ame, il sert dans la génération à introduire l'Ame d'une manière convenable dans l'ovaire de la Mère; il met aussi par sa vie & son mouvement subtil, la matière propre à former le Corps humain, dans une agitation qui produit le développement des membres. Quand tout cela est exécuté, il a rempli sa destination naturelle, & ne sert plus à rien.

Si l'on demande encore, où je place ce petit domicile de l'Ame, qui subsiste, & comment l'ame y entre, voici ma réponse. On ne sauroit prétendre ici plus de moi, que ce que nous apprennent nos propres pensées. On croit que l'Ame en elle-même n'est point organisée, & qu'en qualité d'esprit, elle se sépare du corps par la mort, sans conserver d'organe sensible. Néanmoins on s'imagine qu'elle a une certaine place dans la tête, qu'on n'est pas en état de déterminer. Il faut donc se contenter de l'aveu que je fais, que la place propre du Corps-humain, où l'Ame organisée dès la Création fait sa résidence, n'est in-

inconnue. Mr. *Stenon*, qui en 1668 fit dans les doctes Conférences qui se tenoient à *Paris* chez Mr. *Thévenot*, un Discours sur la conformation du Cerveau, que Mr. *Winslow* a inséré dans la 2. Partie du Tome IV. de son *Exposition de la structure du Corps Humain* *; Mr. *Stenon*, dis-je, prétend à-la-vérité, que le Cerveau est le principal organe de notre ame, mais il avoue ingénument qu'il n'en connoit pas à fond la structure, & qu'il ne sauroit rendre raison de l'usage de chacune de ses parties. Si l'on veut faire de la *Glande Pinéale* le siège propre de l'Ame, j'y consens volontiers.

Quant à la seconde question, comment cette Ame organisée avant la génération, arrive dans la formation du Corps-humain, & après que son petit corps a été détruit, à la place qui lui convient; je m'engage à répondre, quand on m'aura appris comment ce qui entre dans l'ovaire de la Poule va occuper précisément le milieu de l'œuf conçu, pondu & couvé, pour tirer de-là la nourriture nécessaire

* p. 459.

faire pour son accroissement, comme *Malpighi* l'a observé. Quand nous ne saurions arriver aux dernières raisons des Phénomènes naturels, nous sommes obligés de nous en tenir aux probabilités & aux conjectures.

CXXXIV.

Remarque nécessaire sur ce sujet.

J'ai déjà dit plus d'une fois, qu'il n'y a point de principes certains & démontrés, qui puissent résoudre la question, si l'Ame des petits Enfans qui n'ont pas eu le moindre usage de la Raison pendant leur vie, l'acquiert après la mort. Ainsi je me suis borné à tirer quelques conjectures des nouvelles découvertes faites par les Naturalistes. C'est un avertissement que je suis bien aise de répéter ici, afin que personne ne prenne la peine inutile de m'intenter quelque procès, si tout n'est pas de son goût. Et pour plus de précision, je vais encore une fois exposer nettement l'état de la question, & passer d'abord à la réponse.

CXXXV.

Etat de la question.

La question n'est pas de savoir, si l'Ame des petits Enfans possède essentiellement la faculté d'arriver à l'usage

ge actuel de la Raison ; personne ne sauroit leur contester ce pouvoir, puisque ce sont des Ames Humaines. Il ne s'agit pas non plus d'examiner, si ces Ames subsistent après la mort, & si elles sont en elles-mêmes immortelles ; car le §. CXXI. a déjà satisfait à ces demandes. Mais tout roule sur ceci, savoir, si un Philosophe trouve dans la Nature des traces qui puissent lui faire juger, au moins conjecturalement, qu'il soit possible que les Ames des petits Enfans, qui pendant leur vie ne sont pas parvenues à l'usage de la Raison *(Nota bene)* par la route ordinaire, c'est-à-dire, à l'aide de certaines représentations sensibles, y parviennent après la mort ?

Les diverses remarques que nous avons faites jusqu'à présent, vont nous servir à résoudre cette question.

CXXXVI.

Il n'y a point d'obstacle dans l'Ame des petits Enfans, qui les

En nous rappellant ce qui précède, nous serons convaincus que les Ames Humaines en général, & par conséquent celles des petits Enfans, ont déjà des dispositions entières à penser & à conclure raisonnablement que la faculté essentielle y est. §. CXXXV. Tou-

empêche d'arriver à l'usage de la Raison.

te faculté est liée avec une certaine force, & toute force consiste dans un effort continuel, qui conduit la faculté à l'acte §. CXXIV. Par conséquent il y a dans l'ame des petits Enfans un effort continuel, tendant à produire des pensées raisonnables. Nous avons de plus montré §§. XVI. & XVII. que toutes les Ames Humaines renferment les principes universels & fondamentaux, sur lesquels reposent toutes les vérités. Puis donc que la capacité de penser raisonnablement existe dans l'ame des petits Enfans, que les principes de toutes les vérités y sont, que l'effort de produire des pensées raisonnables s'y trouve, & qu'enfin tout effort produit son effet quand il n'y a point d'obstacle; on peut conclure de tout cela, que l'ame des petits Enfans parvient après la mort aux pensées raisonnables, pourvu seulement qu'il ne se rencontre point d'obstacles. Or c'est à ceux qui contestent notre assertion, à alléguer ces obstacles.

Mais comme il ne faut pas les chercher dans la constitution naturelle de l'Ame, qui n'en oppose aucun, on ne

ne ſauroit les trouver que hors de l'ame, & dans les circonſtances extérieures, où elle ſe trouvera après la mort. En ce cas on dira que les Ames étant ſéparées par la mort de tous les objets corporels, n'en ont par conſéquent plus de repréſentations ſenſibles. Or comme ce ſont ces objets qui fourniſſent à l'Ame Raiſonnable l'occaſion d'exercer ſa force, & d'arriver aux notions univerſelles & aux conſéquences raiſonnées, comme on l'a fait voir §. XVII. le principal obſtacle conſiſteroit en ce qu'on ne peut pas comprendre comment les Ames des petits Enfans, qui n'ont encore eu aucun uſage de la Raiſon, peuvent y arriver après la mort par les voies ordinaires. Il ſemble qu'il en ſoit comme d'un homme qui auroit du panchant & de la capacité pour apprendre une choſe, mais à qui les occaſions manquent, & qui, malgré ſon talent naturel, eſt hors d'état de rien produire. Mais comme il s'agit purement de ſavoir, ſi l'on peut attribuer aux Ames des petits Enfans après la mort des repréſentations ſenſibles, qui produiſent non ſeulement

en elles un sentiment réfléchi, mais aussi des pensées raisonnables; éclaircissons à présent ce point.

CXXXVII.

Comment un Enfant arrive dans le Monde à l'usage de la Raison.

La voie ordinaire par laquelle un Enfant nouveau-né parvient d'abord à se sentir lui-même, & dans la suite à faire usage de sa Raison, ce sont les représentations sensibles. Celles-ci se font à-la-vérité proprement dans l'Ame, mais elles se règlent sur les objets qui affectent extérieurement le corps de l'homme. L'expérience en fait foi, quoiqu'on ne puisse pas encore dire avec une pleine certitude, comment il arrive proprement que les représentations de l'ame s'accordent avec les objets qui agissent sur le corps. Mais pour le présent nous ne faisons attention qu'aux leçons de l'Expérience. Si donc les objets corporels, placés hors du corps d'un petit Enfant, font diverses sortes d'impressions sur lui, & que l'ame en ait des représentations & des sensations, cela lui fournit occasion de prendre garde à elle-même, & c'est ainsi qu'elle commence à penser. Elle observe qu'il y a hors d'elle d'autres choses, dont

dont elle considère les représentations. Elle en vient jusqu'à mettre de la distinction entre elle & les autres objets, & en même tems à se sentir elle-même.

Les organes sensibles des Enfans nouveau-nés ne sont pas encore aussi parfaits, qu'ils le deviennent avec l'âge. Comme ils dorment plus qu'ils ne veillent, c'est une marque que les sens sont plus bouchés chez eux que dans les personnes d'un bon âge qui sont en santé. La structure de leur oreille montre que le son ne sauroit la frapper aussi commodément que l'oreille d'un Homme. Et l'expérience enseigne aussi que les Enfans nouveau-nés ont bien quelque sensation du son, mais que les divers tons n'excitent pas en eux des sensations différentes. Un cri, & même un coup de tonnerre, ne réveillent pas plus leur attention que le doux son d'un Luth, ou de quelque autre Instrument. Leurs prunelles errantes témoignent que tout leur paroit fort confus, & qu'un objet ne les frappe pas plus qu'un autre. Il est aussi facile de juger de la foiblesse de leur

odorat, par le peu de sensibilité qu'ils font paroître pour de mauvaises exhalaisons, dont les personnes faites sont incommodées. Le goût semble être leur organe le plus formé ; au-lieu qu'au contraire leur attouchement a un degré de sensibilité fort inférieur à celui des Hommes. Ils endurent sans émotion sur leur visage une mouche, qui seroit insupportable à une personne dont la peau ne laisse pas d'être beaucoup plus épaisse. Or comme il y a une harmonie entre la constitution des organes sensibles du Corps, & les représentations de l'Ame, il est aisé d'en inférer que celles-ci doivent être fort obscures dans les petits Enfans. Et comme nous avons montré §. LXIX. que les idées obscures ne suffisent pas pour penser raisonnablement, nous en concluons qu'il ne se trouve aucune pensée raisonnable dans les petits Enfans. Mais plus leurs organes se perfectionnent, & plus les idées de leur ame deviennent claires, ce qui leur donne les moyens d'exercer la faculté essentielle qu'a leur ame de produire des idées distinctes & universelles. Et

c'est

c'est ainsi que naissent dans l'ame d'une manière insensible, des pensées raisonnables liées entre elles, & des conséquences.

Telle est la voie ordinaire, par laquelle un petit Enfant, placé dans le Monde, où son corps existe dans la Société du Genre-Humain, arrive à l'usage actuel de son Entendement & de sa Raison. Si quelqu'un n'est pas content de cette explication, qu'il en produise une plus claire. Je suis au moins certain, qu'il n'avancera rien que je ne puisse ajuster à mon but dans la suite, aussi commodément que ce que je viens de proposer.

CXXXVIII.

Comment une voie semblable conduit les Ames des petits Enfans séparées des corps à l'usage de la Raison.

Que les choses se passent donc comme l'on voudra, il me reste à montrer, qu'en supposant les nouvelles Découvertes que les Philosophes ont fait dans la Nature, & que j'ai alléguées ci-dessus, on peut en inférer, qu'il est possible que les ames des petits Enfans, séparées du corps, parviennent au sentiment-réfléchi, & à l'usage actuel de la Raison, d'une manière semblable à celle qui les y auroit conduit, si elles étoient demeurées

dans ce Monde. Le Lecteur aura pourtant la bonté de se souvenir, que nous n'allons pas au-delà des conjectures.

Nous avons remarqué §. cxxix. que suivant toutes les apparences les Ames Humaines ne sont pas produites dans la génération, ni par elle; mais qu'elles préexistent, & même pourvues d'un petit corps doué de quelques organes sensibles. Nous en avons conclu §. cxxx. avec Mr. *de Leibnitz*, que les Ames Humaines ont existé dès le commencement dans *Adam* avec une espèce de corps organisé; & c'est le meilleur moyen de faire comprendre, comment il est possible que l'Ame, qui est Esprit, se propage & passe par la génération naturelle d'un homme à l'autre. Nous en concluons de plus, que le Créateur a mis une liaison non seulement essentielle, mais encore tout-à-fait indissoluble dans la Nature entre l'Ame & son petit domicile corporel. Car cette sorte d'Esprits, que nous nommons Ames, étant proprement destinés à la Société des Corps du Monde, & à parvenir par leur connoissance à celle du Créateur,

teur, pour laquelle fin ils ſont doués de la force de l'Entendement, & de la faculté eſſentielle d'avoir des repréſentations ſenſibles; il eſt fort convenable que, dès qu'ils commencent à exiſter, ils aient un domicile corporel durable, qui eſt le prémier organe dont ils ſe ſervent pour acquérir la connoiſſance des Corps du Monde & de leur conſtitution. Nous avons enfin conjecturé, §. CXXXII. que l'étoffe originale du Corps Humain ſe trouve principalement dans le Corps Féminin, & que, §. CXXXIII. le petit corps qui eſt lié à l'ame, ne fournit pas le principe propre du Corps Humain, mais qu'il ne ſert qu'à y introduire l'Ame, & à l'unir avec lui, à la faveur de ce domicile ſi ſubtil, qu'aucun Microſcope ne ſauroit le découvrir. Si les choſes ſont ainſi, il eſt facile de comprendre, que quand même tout le Corps Humain ſeroit détruit & diſſous par la mort, l'Ame ne perd point ſa prémière demeure, mais qu'elle la conſerve conſtamment après la mort. Et par ce moyen les Ames ſéparées du corps, demeurent encore en liaiſon avec les Objets ſen-

ſibles du Monde, à l'aide de leur ſubtil véhicule.

Cela ſuppoſé, l'Ame organiſée, dans quelque lieu que nous la plaçions après la mort, demeurant pourtant dans le Monde créé, & par conſéquent en liaiſon avec les Objets corporels, ceux-ci peuvent toujours faire des impreſſions ſur ſon domicile. Je conviens ſans peine que ces impreſſions ne ſauroient procéder des Objets matériels & groſſiers, qui agiſſent ſur notre corps dans ce Monde. Mais les Naturaliſtes ſavent qu'il y a dans le Monde des Corpuſcules dont on ne ſauroit nier l'exiſtence, quoique leur ſubtilité échappe à tous les Microſcopes. Qui a jamais vu, par exemple, les parties de l'Air, qui ont néanmoins leur preſſion & leur poids, & qui produiſent des effets ſi violens? Et que dirons nous des Corpuſcules lumineux? aucun Phyſicien ne s'imaginera jamais de pouvoir les rendre ſenſibles au Microſcope. Nous ne pouſſerons pas plus loin nos recherches ſur les principes cachés des forces de la Nature. En voilà aſſez pour faire comprendre qu'il peut y avoir bien

bien des choses, qui affectent le domicile indestructible de notre ame après la mort du corps.

Si cela arrive, les idées & les représentations en existent dans l'ame. Et ainsi les ames des petits Enfans séparées de leur corps, peuvent arriver au sentiment d'elles-mêmes, & aux pensées raisonnables par la même voie qui les y auroit conduit dans leur union avec le Corps Humain. Je dirois presque, qu'elles y arrivent encore plutôt. Car leurs organes sensibles étant encore fort imparfaits pendant la vie de leur corps, comme nous l'avons montré dans le §. précédent, tous les objets ne sauroient manquer de se représenter à eux d'une manière fort confuse. Ajoutez à cela, qu'il y a pendant notre propre vie, parmi les objets qui frappent nos sens, tant de choses composées d'une multitude de parties, & d'une espèce grossière, qui ne produisent que des représentations obscures. Or les représentations, dès qu'elles ne parviennent pas à un certain degré de clarté, ne sont pas capables de nous procurer le sentiment de nous-mêmes, & de nous

conduire aux notions distinctes universelles, §. LVIII. Au contraire, tout ce qui agit sur le domicile de notre ame après la mort, est déjà quelque chose de plus simple, d'où s'ensuit qu'il doit y avoir plus de distinction dans les idées que l'ame s'en forme; & ainsi la faculté essentielle de l'Ame, & son effort continuel de produire des idées distinctes §. CXXXIV. peuvent plutôt se développer. N'oublions pas que l'Ame est douée de la faculté d'un entendement pur & dégagé d'images grossières & de mots, comme nous l'avons montré §. CXVI. observation dont on peut faire usage ici, dans l'examen de l'état des petits Enfans après la mort.

CXXXIX.

Réponse aux difficultés des Théologiens.

Je ne sai si les Philosophes, & surtout si les Théologiens s'accommoderont de tout ceci : cependant les éclaircissemens que je vai leur donner, pourront peut-être les satisfaire.

Un Philosophe peut bien former des difficultés contre une hypothèse, mais il ne sauroit la faire passer pour fausse, à moins qu'il ne puisse montrer qu'elle renferme quelque chose de

de contradictoire, ou qu'elle ne répande aucune clarté sur le sujet pour lequel elle est faite. Au contraire, un Théologien se croit en droit d'aller plus loin. Car comme on ne sauroit contester l'impossibilité de toute proposition, qui combat formellement l'Ecriture Sainte, ou de laquelle on peut tirer des conséquences fausses & dangereuses, un Théologien est autorisé à peser à cette balance les propositions qui sont du ressort de la Théologie, & à les juger suivant ces principes. Mais il arrive aussi souvent par ce moyen, qu'on pousse les choses trop loin. Quelquefois on rejette une proposition, uniquement parce qu'elle ne se trouve pas en termes exprès dans l'Ecriture, quoiqu'on ne puisse pas prouver qu'elle y répugne. C'est ce qui arriva en *Allemagne* à *Vergile*, qui sur le rapport de St. *Boniface* au Pape *Zacharie*, fut déclaré hérétique, parce qu'il croyoit les Antipodes, dont l'Ecriture ne parle point. Il arrive encore bien souvent, qu'un Théologien, pour expliquer les Livres Sacrés, se sert lui-même d'une hypothèse non démon-

trée, & que la donnant pour une vérité incontestable, il regarde toute proposition qui la contredit, comme contraire en même tems à l'Ecriture Sainte. Ou bien, dans la prémière chaleur, & sans réflexion suffisante, on tire d'une proposition quelque conséquence qui n'en découle pas, & on s'en sert pour la décrier comme pernicieuse. L'hypothèse de *Copernic* sur le mouvement de la Terre, a essuyé le prémier de ces deux procédés, & l'autre a été mis en œuvre contre l'*Harmonie Préétablie*.

Si donc quelque Philosophe ou Théologien veut à présent s'élever contre ma conjecture, je suis en droit de prétendre qu'ils se tiennent chacun dans les bornes que je viens de tracer.

CXL.

Réponse aux difficultés des Philosophes.

Dès qu'un Philosophe pourra démontrer, que l'opinion de la Préexistence des Ames Humaines à la génération des corps, & de leur union antérieure avec un petit corps organisé, renferme une vraie contradiction, il l'aura vraiment réfutée. S'il peut aussi faire voir, que cette hypothèse n'ex-

n'explique point, comment l'Ame entre dans le corps-humain à la génération, ou comment, au cas d'une mort prématurée du corps, elle arrive ensuite aux idées distinctes & aux pensées raisonnables, c'en est assez pour la faire rejetter. Mais s'il se borne à étaler de pures difficultés, il s'agira d'examiner de quel côté il y en a le plus, & si les plus considérables de celles qu'on nous oppose ne peuvent pas être exténuées.

Voici, par exemple, une difficulté contre le sentiment en question, prise de ce que nous avons avancé §. CXXXVIII. qu'une Ame après sa séparation prématurée, arrive aux idées distinctes par la voie ordinaire, parce qu'elle demeure organisée. Car, dira-t-on, comment n'y est-elle pas parvenue longtems avant que d'être unie au corps-humain, puisque suivant l'hypothèse, elle existoit déjà depuis plus de trois mille ans dans un état d'organisation?

Mr. *de Leibnitz* paroit avoir apperçu cette difficulté. C'est ce qui l'a conduit à la pensée qu'il exprime en ces

ces termes *. „ Mais il me paroit encore convenable pour pluſieurs raiſons, qu'elles (les Ames Humaines) n'exiſtoient alors qu'en ames „ ſenſitives ou animales, douées de „ perception & de ſentiment, & „ deſtituées de Raiſon; & qu'elles ſont „ demeurées dans cet état juſqu'au „ tems de la génération de l'homme „ à qui elles devoient appartenir; „ mais qu'alors elles ont la Raiſon, „ ſoit qu'il y ait un moyen naturel „ d'élever une ame ſenſitive au degré „ d'ame raiſonnable, (ce que j'ai de „ la peine à concevoir) ſoit que „ Dieu ait donné la Raiſon à cette „ ame par une opération particuliére, ou, ſi vous voulez, par une „ eſpèce de tranſcréation.

Mais un Philoſophe, qui ſuppoſe les découvertes faites par les Naturaliſtes, & indiquées dans notre §. CXXVIII. n'aura pas beſoin de recourir à la conjecture de Mr. *de Leibnitz*, & il trouvera encore un autre expédient pour ſe débaraſſer de cette difficulté.

En

* *Théodicée* L. I. §. 91.

En effet, tout le monde convient, que les représentations sensibles de l'ame se règlent sur l'état du corps, & sur la constitution des organes. Quand les sens ne sont pas assez parfaits, pour représenter les objets corporels, c'est une marque que l'ame n'a que des idées sensibles obscures.

Si donc on suit les Découvertes alléguées, on trouve que l'ame, avant que d'entrer dans le corps humain, est déjà pourvue d'un petit véhicule corporel. Un tel corps n'est susceptible que d'images obscures; & ainsi tant que l'ame lui est unie, elle ne sauroit non plus avoir que des représentations obscures *. Or celles-ci ne sauroient servir de fondement aux idées distinctes, aux notions universelles, & aux pensées raisonnables. De cette manière on peut rendre une raison naturelle, pourquoi une Ame Humaine passe plusieurs années dans un état où elle n'a que des représentations obscures.

Mais comme nous avons établi conformément

* Voy. §. LVIII, & sur-tout les Remarques sur ce §.

formément aux remarques du §. CXXXII. que suivant toutes les apparences le petit corps auquel l'Ame Humaine est unie dès le commencement, ne contient point l'étoffe originale du corps-humain, & que l'ame s'en dépouille après la génération de l'homme, comme de quelque chose d'étranger, quoiqu'elle conserve son petit domicile propre & inséparable; voilà la raison pourquoi une Ame présentement unie à un corps-humain, si elle demeure un certain tems dans cette union, arrive insensiblement aux idées distinctes & aux pensées raisonnables. Que si elle romt de bonne heure le lien qui l'attache au corps-humain, on a vu §. CXXXVIII. comment elle arrive après la mort à l'usage actuel de la Raison, dont elle est essentiellement susceptible.

CXLI.

Continuation. Le Philosophe m'opposera encore un obstacle. Il dira que sans doute je ne prétens pas que le petit domicile corporel dont je suppose l'union avec l'ame indissoluble, ait les mêmes organes des sens que le corps. Bien plus, puisque j'avance que ce petit

petit corps, associé à l'ame, se détache après la génération comme quelque chose d'étranger, je serai obligé de convenir, que les organes sensibles qui existoient dans ce corps, périssent en même tems. Or les organes du Corps proprement dit, dans lequel nous existons ici-bas, étant pareillement détruits par la mort, aucunes représentations sensibles ne sauroient se trouver dans une ame séparée de bonne heure du corps, & par conséquent celle des petits Enfans ne peut arriver après la mort, par la voie ordinaire des représentations des objets sensibles, à l'usage de la Raison.

Il est vrai que les organes extérieurs des sens, je veux dire ceux sur lesquels les objets du dehors agissent, sont d'une grosseur remarquable dans le corps-humain. Quand nous examinons les yeux, les oreilles, le nez, la langue, & en général les organes de l'attouchement, répandus par tout le corps, nous les trouvons assez étendus. Nous ne saurions assurément en supposer de pareils dans le petit domicile que nous avons attribué à notre ame §. CXXIX. Mais je demande

de ici, ſi ce ſont les organes extérieurs des ſens qui transmettent immédiatement les ſenſations & les repréſentations à l'ame? Tous ceux qui ont épluché la ſtructure du Corps-humain le nient, & affirment que cette transmiſſion ſe fait par le moyen de certains petits nerfs, qui vont ſe rendre par toutes ſortes de conduits au cerveau proprement dit, par oppoſition au cervelet. Or comme c'eſt une ſeule & même ame, qui voit, qui entend, qui flaire, qui goûte & qui touche, il s'enſuit de-là que tous les nerfs qui ſervent à exciter les repréſentations ſenſibles, doivent ſe réunir quelque part dans un point. Mais comme le plus habile Anatomicien chercheroit inutilement ce point dans toute la ſubſtance du cerveau, & ne le découvriroit, ni ne le découvrira ſans doute jamais, à l'aide du meilleur Microſcope; j'en conclus que le point où tous les nerfs aboutiſſent eſt d'une petiteſſe inexprimable, & que par conſéquent les images matérielles des objets repréſentés doivent s'y tracer d'une fineſſe inconcevable.

Nous

Nous n'avons après cela qu'à supposer, que ce centre des nerfs sensibles est en même tems le lieu du petit domicile de l'Ame. Si cela est, il s'entend de soi-même, que ce domicile est frappé par l'action des objets extérieurs. Or s'il peut être ainsi affecté, tant qu'il est lié avec les nerfs sensibles, la même chose peut arriver après la rupture de ce lien par la mort, & s'exécuter à la faveur de divers autres corpuscules subtils. Si cette impression ne produit pas des représentations précisément telles que ce que nous appellons la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût; il doit au moins en résulter diverses sensations, par lesquelles un objet se fait toujours distinguer d'un autre, & qui mettent l'ame essentiellement disposée aux pensées raisonnables, en état de s'appercevoir d'abord de sa propre existence, & d'arriver ensuite à d'autres idées.

CXLII.

Nouvelle remarque, qui concerne les Théologiens.

Un Théologien est maître de rejetter entièrement cette hypothèse, s'il croit pouvoir s'en passer dans la doctrine de l'état de l'Ame des petits Enfans

Enfans après la mort, & qu'en général elle ne lui paroiſſe bonne à rien dans la Théologie. Je ſerai ſur-tout moi-même le prémier à la rejetter, ſi l'on peut prouver qu'elle eſt en contradiction avec les Vérités révélées. Mais quiconque l'entreprendra, doit ſe rappeller les avis que nous avons donné §. CXXXIX. & ſur-tout celui de ne rien avancer, en alléguant des Textes de l'Ecriture, qui ſoit encore en queſtion; car nous convenons, & nous avons établi que l'Etre penſant en nous, auquel nous donnons le nom d'Ame, n'eſt ni matière, ni corps, & que c'eſt un Eſprit. Mais ce que nous n'accordons pas, c'eſt que cet Eſprit, en certains tems & dans certaines circonſtances, ſoit avant la génération, ou après la mort du corps, n'ait aucun organe corporel. Si l'on allègue là-deſſus les Paſſages qui qualifient l'Ame Humaine du nom d'*Eſprit*, il faudra prouver en même tems qu'un Etre ceſſe d'être Eſprit, dès qu'on le ſuppoſe lié à quelque portion de matière. Alors l'ame d'aucun homme vivant ne pourroit être reputée un Eſprit.

CXLIII.

CXLIII.

Voilà tout ce que j'avois à dire sur l'Ame Humaine. Mais comme j'ai fait sentir §§. LXXIV & LXXXVII. la différence qu'il y a entre cette ame & celle des Bêtes pendant la vie de leur corps, on me demandera peut-être, que je donne à connoître leur différence après la mort.

Différence entre l'Ame Humaine & celle des Bêtes après la mort.

Je reconnois qu'en vertu des Principes que j'ai posés par rapport à l'Ame Humaine, je suis nécessairement obligé d'avouer, que l'ame des Bêtes n'est ni composée ni divisible, ni corporelle ou matérielle, mais qu'elle est quelque chose de simple & d'indivisible. Je dois de plus convenir qu'elle est incorruptible, & qu'aucune force créée ne sauroit la détruire. Si l'on en infère que je lui attribue aussi une immortalité fondée sur son essence, je ne le nierai pas, entant qu'on appelle *immortel* ce qui suivant son essence ne sauroit jamais perdre sa force représentative, quoiqu'il n'ait pas le sentiment réfléchi de son propre être.

Mais avec tout cela je n'appelle pas l'Ame des Bêtes un Esprit, parce que

que ſuivant l'uſage ordinaire de ce mot, il déſigne un Etre, dont la force repréſentative peut s'élever juſqu'aux penſées raiſonnables, aux réflexions & aux conſéquences. J'ai démontré fort au long, que l'Ame des Bêtes eſt eſſentiellement privée de cette faculté.

C'eſt ainſi que ſe manifeſte en même tems la différence entre ces deux eſpèces d'ames après la mort. Celles des Bêtes demeurent toujours irraiſonnables, comme elles l'ont été, & ne pourroient jamais arriver aux idées raiſonnables, ſuppoſé même qu'elles conſervaſſent le ſentiment de leur être après la mort du corps.

Or les repréſentations purement obſcures, ne ſuffiſent pas pour procurer à une ame le ſentiment d'elle-même. Il faut qu'elles aient au moins aſſez de clarté, pour que l'ame puiſſe ſe diſtinguer des objets repréſentés. Ce degré de clarté ne ſauroit être produit dsns les Bêtes, qui ſont deſtituées du pouvoir eſſentiel des idées raiſonnables, que par le moyen des organes ſenſibles; & la mort les détruiſant, on ne ſauroit conjecturer autre

autre choſe, ſinon que les ames des Bêtes demeurent après la mort dans un ſommeil perpétuel, & qu'elles ne peuvent plus ſe ſentir elles-mêmes.

De ſavoir dans quel but ces ames ſont conſervées, c'eſt ce qui appartient à leur Créateur, qui connoit parfaitement en quoi elles peuvent encore être employées à ſa gloire.

F I N.

REMARQUES SUR UNE LETTRE DANS LAQUELLE ON SOUTIENT QUE LA MATIERE PENSE.

(A) Lorſque cette Lettre couroit encore en manuſcrit, elle étoit intitulée XIII. *Lettre de Voltaire ſur Locke*, & ainſi elle étoit attribuée au fameux Mr. *de Voltaire*. Nous la trouvons imprimée mot pour mot & ſous le même titre dans l'*Obſervateur Polygraphique* n. 23, 25. *Jaques Des-Bordes*, Libraire d'*Amſterdam*, aiant publié en 1736, les *Lettres écrites de Londres ſur les Anglois & autres ſujets par Mr. de Voltaire*, la même Pièce y parut, mais toute changée. L'Editeur dit dans un Avertiſſement, que ce Recueil de Lettres, écrites à *Londres* depuis 1728 juſqu'en 1730, avoit longtems couru en MS. à *Londres* & à *Paris*, & qu'il en avoit auſſi paru une Traduction *Angloiſe* en 1732. Que comme on ſe préparoit à imprimer à *Londres* les mêmes Lettres en *François*, Mr. *de Voltaire* avoit

voit prié l'Editeur de ne pas laiſſer paroître cette Edition, & l'avoit ſouvent averti qu'il ne pouvoit conſentir à la publication de ces Lettres, parce qu'elles renfermoient bien des choſes libres, & qu'elles n'avoient point du tout été écrites pour l'impreſſion ; cependant que l'Editeur aiant appris que quelques Libraires avoient de nouveau fait traduire en *François* la Traduction *Angloiſe*, il n'avoit pu différer davantage de faire paroître ſon Edition, quoiqu'il ne fût pas ſi Mr. *de Voltaire* en ſeroit content. Ce récit prouve à mon avis que Mr. *de Voltaire* ne reconnoit pas pour ſienne cette Lettre telle qu'elle a paru dans le monde en manuſcrit, & qu'il n'avoue que celle qui a ſouffert des changemens dans l'Edition ſuſmentionnée. Et cela me paroit d'autant plus vraiſemblable, que dans la nouvelle Edition de toutes les Oeuvres de Mr. *de Voltaire*, donnée en 1739. Tom. IV. p. 233. la même Lettre ſe trouve préciſément conforme, juſqu'aux petites additions, à celle qui avoit paru à *Amſterdam* en 1736. On ne ſauroit nier non plus

que la Lettre imprimée, dont Mr. *de Voltaire* ſe déclare l'Auteur, ne ſoit beaucoup meilleure, & plus circonſpecte que la Lettre manuſcrite.

C'eſt pour cette raiſon que dans les Remarques ſuivantes, nous ne mettrons jamais ſur le compte de Mr. *de Voltaire* la Lettre qu'elles concernent, & que nous avons placée ici d'après un manuſcrit, mais nous parlerons toujours de ſon Auteur comme d'un anonyme.

Au reſte ce qui nous engage à la faire paroître ici plutôt conformément au manuſcrit, qu'à la publication de Mr. *de Voltaire*, c'eſt que la prémière eſt beaucoup plus forte ſur la matérialité de l'Ame, que celle qui ſe trouve dans les Oeuvres de Mr. *de Voltaire*. Ainſi dans toutes nos Remarques nous n'aurons rien à démêler avec cet illuſtre Auteur.

(B) L'Auteur de la Lettre débute ſur un ton bien haut. Il ſaura mieux que perſonne, s'il a effectivement lu tous les Philoſophes qui ont parlé de l'Ame. S'il ne l'a pas fait, on doit regarder ſon jugement comme fort précipité. Mais s'il les a tous lu, il aura

aura trouvé que pluſieurs d'entre eux ont déjà propoſé ſur l'Ame l'opinion qu'il paroit en avoir. Je ne veux alléguer d'entre les Anciens, que quelques-uns de ceux qui en partie s'accordent parfaitement avec notre Auteur, ou qui en partie ne ſont pas fort éloignés de ſon opinion. *Dicæarque* enſeignoit que c'eſt une pure imagination, de diſtinguer l'Ame du Corps, & d'en faire un Etre actif, qui opère dans le corps. Il ſoutenoit que ce que nous appellons *Ame*, n'eſt autre choſe que le Corps vivant lui-même, qui s'agite & ſe meut. *Démocrite* & *Anaxagore* faiſoient de l'Ame une matière ſubtile, dont les petites parties ont un mouvement très rapide. Toute la Secte des *Epicuriens* ſuivoit le même ſentiment, & regardoit l'Ame comme un Corps compoſé de parties très ſubtiles. Puiſque les *Sadducéens* ne croyoient ni Eſprit, ni Ange, il eſt impoſſible qu'ils aient tenu l'Ame pour un Eſprit; & ils étoient obligés d'enſeigner que ce qui penſe en nous eſt matériel & corporel, comme auſſi *Joſèphe* le rapporte. *Stoſchius*, parmi les Modernes, dans ſes *Cogitationes de Deo*

& Animâ, s'eſt fort étendu à prouver, que l'Ame n'eſt qu'une matière ſubtile, & il s'appuye ſur diverſes preuves d'expérience, que notre Auteur emploie en partie. Il y a encore un petit Ouvrage en *Allemand*, ſous le titre de *Correſpondance entre deux Amis ſur l'Eſſence de l'Ame.*, où le ſentiment de notre Auteur eſt auſſi propoſé. Mais s'il n'a point lu, ni pu lire ces Ouvrages publiés en *Allemagne*, & ſi l'on ne ſauroit être ſurpris qu'il ne les connoiſſe pas, au moins devroit-il être exactement au fait des opinions des Anciens, dont il porte un jugement ſi univerſel. Cependant il les a mis tous dans une même claſſe, & par conſéquent il a traité *d'aveugles pleins de témérité & de babil*, ceux-mêmes qui ont ſoutenu l'opinion qu'il défend après Mr. *Locke*.

(C) L'Auteur cherche à tourner ici *Deſcartes* en ridicule. Mais jamais il ne prouvera que *Deſcartes* ait enſeigné que l'Ame de l'Homme s'occupe dès le ventre de ſa Mère d'idées métaphyſiques & d'axiômes généraux; & que, comme il l'avance plus bas, il l'ait repréſentée comme une perſonne fort ſavan-

savante. Ce Philosophe n'a jamais proposé de la sorte son sentiment sur l'origine des Idées, & ses Disciples l'ont toujours défendu contre ce reproche. Il écrit lui-même expressément, *Partie II. Lettre* 4. qu'il n'attribue aux Enfans que des sensations fort confuses, & que dans le ventre de leur Mère ils ne font aucune attention à leurs pensées, & n'ont aucun sentiment réfléchi. Mais ce n'est pas mon affaire ici d'examiner le sentiment propre de *Descartes*, & de voir jusqu'où il peut s'être trompé. Je me contente de renvoyer le Lecteur aux §. §. XVI & XVII. de mes *Réflexions Philosophiques*, où j'ai fait voir que l'Ame Humaine ne reçoit point du dehors les notions des principes universels, mais qu'elles lui sont naturelles & essentiellement propres, entant que les Hommes s'en servent pour base de leurs raisonnemens, sans y penser d'une manière formelle. Si l'Auteur le conteste, il faut qu'il nie ce que l'expérience universelle nous apprend. Car il est très certain que des millions d'Hommes forment des conséquences raisonnables, sans avoir de

leur vie entendu parler des Principes universels. Il n'eſt pas moins vrai que toutes les conſéquences raiſonnables repoſent ſur des Principes univerſels auxquels elles doivent être rapportées, & que néanmoins la plupart des concluſions ſe tirent, ſans qu'on penſe le moins du monde à aucun axiôme. Il eſt encore ſûr, que ſi l'on propoſe un de ces Principes, à un Homme qui n'en ait jamais entendu parler, il y donnera d'abord ſon approbation, & s'étonnera même de ce qu'on s'arrête à le queſtionner là-deſſus. Il faut que l'Auteur nie tout cela, s'il refuſe de convenir que les Principes univerſels, ou les Règles ſuivant leſquelles les raiſonnemens ſe forment, exiſtent dans tous les Hommes dès la plus tendre enfance, & naiſſent avec eux. S'il avoit daigné peſer ces conſidérations, il n'auroit pas raillé ſi légèrement *Deſcartes*, & il auroit trouvé matière à examiner, comment on doit enviſager l'Ame Humaine, & quelle conſtitution on doit lui attribuer.

(D) L'Auteur indique ici l'Ouvrage de *Locke* ſur l'*Entendement Humain*.

Nous

Nous ne conteſterons point à ce Philoſophe les éloges qu'il reçoit de la part de l'Anonyme. Mais nous ſommes aſſurés qu'ils conviennent encore mieux à Mr. *Wolff*; car il n'y a point eu juſqu'ici de Philoſophe, qui ait donné, pour ainſi dire, une Hiſtoire de l'Ame Humaine plus exacte, plus circonſtanciée, mieux fondée ſur l'expérience, que celle qui eſt renfermée dans l'Ouvrage Latin que Mr. *Wolff* a intitulé, *Pſychologia Empirica.* En effet, l'unique voie ſure de parvenir à connoître la conſtitution de l'Ame Humaine, c'eſt de poſer pour fondement ce que l'expérience nous enſeigne, & de ne s'en pas ſervir par pièces détachées, mais d'une manière ſyſtématique; & c'eſt à quoi l'Auteur de la Lettre en queſtion a manqué. Car, bien qu'il ſemble vouloir déduire la conſtitution de l'Ame Humaine des leçons que l'expérience nous fournit, nous verrons pourtant dans la ſuite qu'il a rapporté pluſieurs choſes peu exactes, comme ſi elles étoient fondées ſur l'expérience; & que d'un autre côté, il a omis pluſieurs circonſtances très intéreſſantes,

que cette ſource d'inſtruction lui offroit. De-là vient qu'en faiſant une lecture ſuperficielle de cette Lettre, on ſeroit diſpoſé à goûter l'opinion de l'Auteur ſur l'Ame, ou du moins à la regarder comme fort vraiſemblable. Mais quand on fait attention aux inexactitudes qu'il donne pour des vérités, & aux vuides qu'il a laiſſés dans ſa *Deſcription des Forces de l'Ame Humaine*, on ſe voit obligé de porter un tout autre jugement ſur cette Pièce.

(E) L'Origine de la Lumière Révélée, qui montre aux Théologiens les vérités qu'ils profeſſent, & celle de la Lumière de la Raiſon, qui guide les Philoſophes, étant la même, la vraie Théologie ne demande point qu'on s'écarte du droit chemin des principes de la Raiſon. C'eſt pourquoi, quoique je ſois moi-même Théologien, je ne ſaurois accorder à l'Auteur, que la ſaine Raiſon & la Foi, entant qu'elle eſt fondée ſur l'Ecriture, ſoient de nature contraire, & qu'elles aient des propriétés oppoſées, bien qu'elles diffèrent d'ailleurs l'une de l'autre. La Foi, quand

quand elle est telle qu'elle doit être, ne renferme rien de contradictoire, ni en soi, ni avec les autres Vérités naturelles d'une évidence incontestable. C'est le vrai moyen de rendre les Doctrines de Foi, qui sont fondées sur l'Ecriture Sainte, suspectes & mépriſables aux gens de bon-sens, que d'avouer qu'elles se trouvent en opposition avec des Vérités certaines & fondées en raison.

(F) Après une pareille supposition, je m'étonne que l'Auteur entreprenne de traiter de l'Ame, & d'en parler affirmativement. Est-il bien raisonnable d'attribuer à une chose dont on n'a pas la moindre idée, de la longueur & de la largeur, & d'ajouter à cela des assertions, que l'on donne sinon comme certaines, au moins comme de la dernière vraisemblance? L'Auteur se sert sans cesse du mot d'*Ame*. Mais ne seroit-il point du nombre de ceux qui prononcent ce mot sans l'entendre? Que s'il en a une idée, il auroit du avant toutes choses nous la donner, afin qu'on pût y comparer l'opinion qu'il propose dans cette Lettre, & en juger en conformi-

té. Mais c'eſt tout comme ſi l'Auteur écrivoit ſur un néant. Car ce dont on n'a ni ne peut avoir d'idée, eſt néant.

S'il ne veut pas convenir de cette remarque, il faut au moins reconnoître qu'il s'eſt très mal exprimé. Il dit, *Nous n'avons point d'idée de l'Ame*, ſans expliquer dans quel ſens il entend ce qu'il avance. Cela veut-il dire que notre imagination ne ſauroit nous repréſenter l'Ame d'une manière ſenſible? Alors rien de plus vrai; mais il n'en réſulte pas qu'à cauſe de cela nous ne puiſſions rien comprendre de ce qui concerne l'Ame. Car nous avons donné §. LXIII, un exemple bien diſtinct de la grande différence qu'il y a entre l'Imagination & l'Entendement, & du pouvoir que nous avons de comprendre par l'entendement bien des choſes, que notre imagination eſt entièrement incapable de nous repréſenter; à quoi nous avons ajouté §. CVII, l'aveu de Mr. *de Voltaire*. Que ſi l'Auteur prétend que nous ne ſaurions même par certaines conſéquences tirées dans notre entendement, faire voir qu'il y a en nous

un

un Etre particulier qui penſe, nous ne le lui accordons point. Et à cet égard ſa conſéquence, *Donc nous n'entendons point* le mot d'*Ame*, ne vaut rien.

(G) Nous conviendrons avec l'Auteur, que nous appellons *Vue* la faculté de voir. Mais il reconnoîtra de ſon côté, que cette faculté ne conſtitue rien de ſéparé, & d'exiſtant en ſoi; mais qu'il y a quelque choſe, à quoi elle ſe rapporte, & dont on peut proprement dire qu'il voit. Il en eſt de-même de la *Volonté*. Si nous appellons ainſi la faculté de vouloir, nous ſuppoſons toutes les fois un certain [redacted]t, dans lequel cette faculté ré[redacted] & ſans qui elle n'exiſteroit point. Cela étant, nous ne ſaurions convenir avec l'Auteur, que les Hommes en général donnent le nom d'*Ame* à la ſimple faculté de penſer & de ſentir. On appelle plutôt *Ame*, le ſujet qui eſt doué de cette faculté de penſer & de ſentir, qu'il ſoit d'ailleurs corporel ou incorporel; l'Auteur même n'oſeroit avancer que cette faculté exiſte par lui-même & ſans ſujet. C'eſt pourquoi il ſuppoſe que c'eſt la matière qui poſſède cette faculté. Il

ne dira pas non plus, que toute matière, de quelque façon qu'elle soit disposée, soit propre à penser, & pense actuellement; mais il donnera sans doute cette faculté à une partie, à certaine espèce de matière *, qui, par-là même qu'elle est en état de penser, se distingue de toute autre matière qui ne possède pas cette propriété. Par conséquent l'Auteur dans sa propre idée, ne sauroit appeller la simple faculté de penser & de sentir, une *Ame*; mais, selon lui, l'Ame Humaine consiste dans cette portion de matière qui est [illegible] de la pensée & du sentiment.

(H) Tout est jetté ici pêle-[illegible] d'une manière fort irrégulière, pour prévenir plus aisément le Lecteur contre le sentiment ordinaire, en le lui représentant comme ridicule & mal fondé. Pour cet effet il exprime la chose de manière à faire croire, que dans l'opinion reçue on pose des principes tout-à-fait arbitraires, sans la moindre preuve; & il invente des manières

* Voyez ses propres termes dans la Remarque Q Q.

res de conclure, dont aucun homme raiſonnable ne s'eſt jamais aviſé. Il s'en prend aux Philoſophes, comme s'ils avoient donné à leur gré la diviſion entre la Matière & l'Eſprit, & comme s'ils ſuppoſoient gratuitement, que tout n'eſt pas Matière, mais qu'il y a auſſi des Eſprits. Cependant tout Philoſophe de bon-ſens répondra qu'il ne ſuppoſe point cette propoſition, L'*Ame eſt un Eſprit*, mais qu'il eſt obligé de la démontrer. De-même la Propoſition, qui porte qu'un Eſprit n'eſt ni étendu, ni diviſible, n'eſt point une pure ſuppoſition; c'eſt une conſéquence qui découle de ce qu'il exiſte un Etre entièrement différent de la Matière. Si l'Auteur avoit voulu procéder ici d'une manière ſolide, il auroit du rapporter par ordre les raiſonnemens dont on ſe ſert pour prouver l'immatérialité de l'Ame, & enſuite en faire voir les défauts. Mais en rapportant l'opinion commune, comme une pure ſuppoſition, dans laquelle on demande d'être cru ſur ſa parole, il perſuadera ſans doute à un Lecteur peu ſur ſes gardes, que la doctrine ordinaire ſur l'Ame eſt entière-

tièrement deſtituée de fondement.

De plus, qui a jamais enſeigné que l'Ame & le Corps n'étoient pas faits l'un pour l'autre? Qui a jamais conçlu, que l'Ame n'a point de parties, parce que nous ne la voyons point, & que par conſéquent elle eſt éternelle? Enfin, qui ſeroit capable de tirer cette concluſion ſurprenante, c'eſt que Dieu donnant les idées à l'Ame, elle apporte en naiſſant les idées de Dieu, de l'Infini, & de toutes les Vérités générales? Aucun *Carteſien* ne s'exprime d'une manière auſſi crue.

Mais ce n'eſt point mon affaire de débrouiller ici toutes les matières dont l'Auteur s'eſt plu à faire un cahos, & de diſtinguer les vraies Propoſitions des fauſſes, & les conſéquences légitimes de celles qui ne le ſont pas. Je renvoie le Lecteur à la chaîne de raiſonnemens qui ſe trouve dans les §§. txxxvi & cxvii. de mon Ouvrage, & qui eſt acccompagnée de ſa Démonſtration.

(I) L'Auteur fait ici ce qu'il reproche aux autres. Car quoiqu'il ne ſuppoſe point d'Ame diſtincte du Corps,

Corps, & qu'il attribue au corps même la force de penſer, néanmoins il ne veut pas que cette force ſoit propre à toutes les parties dont le corps eſt compoſé, mais il ne la place que dans un certain endroit. Or comme tout le monde s'accorde à nommer *Ame* ce qui penſe en nous, cette matière, qui ſuivant l'Auteur a la faculté de penſer, tient donc la place de l'Ame, & diffère à cet égard de la plus conſidérable partie du Corps Humain, qui eſt privée de cette faculté. Par conſéquent l'Auteur poſe pour principe, qu'il y a une Ame, &, quelle qu'elle ſoit, il la diſtingue du reſte.

(K) L'Auteur va encore plus loin à cet égard dans ſa Lettre. Il emploie non ſeulement le mot de *Matière*, mais il dit ſans façon, qu'une certaine partie de la Matière a la force de penſer, quoiqu'il déclare en même tems, que la Matière ne nous eſt pas encore ſuffiſamment connue.

(L) Ceci eſt d'autant plus injuſte, que l'Auteur lui-même a donné ci-deſſus une pareille Deſcription de l'Ame. Nous n'entendons pas par un

Eſprit

Esprit la simple faculté de penser, mais nous désignons l'Etre qui possède cette faculté.

(M) Ce n'est pas-là l'idée que nous nous faisons de la Matière. Les Couleurs, l'Etendue, la Solidité, & en général toutes les propriétés ne sont pas des choses qui existent seules & par elles-mêmes; mais elles supposent, tout comme la force de penser, un sujet auquel ces propriétés conviennent. Nous appellons donc Matière le sujet dans lequel se trouvent quelques-unes de ces propriétés, & non les propriétés mêmes. D'ailleurs, si l'on vouloit se faire une idée bien exacte de la Matière, on en fourniroit à l'Auteur une toute autre description. On lui diroit qu'on entend par Matière ce qui donne au Corps l'étendue & la force de résistance. Mais de joindre à l'idée du Corps celle des Couleurs, comme l'Auteur le prétend, c'est ce qui est tout-à-fait inexact. Si l'Auteur veut consulter là-dessus Mr. *de Voltaire*, dans ses *Elémens de la Philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde*, il lui enseignera toute autre chose, & lui prou-

prouvera que les Couleurs n'appartiennent point à la matière des Corps, & qu'elles ne ſont autre choſe que la refraction des rayons du Soleil.

(N) Je voudrois bien ſavoir, ſi l'Auteur lui-même croit l'exiſtence de la Matière, ou s'il la nie? S'il la croit, quelle raiſon a-t-il de s'attaquer à ceux qui ſont dans la même idée? S'il la nie, comment peut-il dire un moment après, que la Matière eſt capable de mille propriétés, que nous ne connoiſſons point?

(O) Dans mes *Réflexions Philoſophiques*, §. XXXVI. j'ai encore attribué bien d'autres propriétés à la Matière, & j'y renvoie le Lecteur.

(P) Il y a un grand air de modeſtie dans l'aveu que l'Auteur fait, que ni lui, ni les autres ne connoiſſent pas la millième partie des propriétés de la Matière. Cependant cette modeſtie apparente eſt jointe à une extrême témérité. Il ſe reconnoit bien éloigné de connoître la Matière avec toutes ſes propriétés, & cependant il eſt bien aſſuré qu'elle peut avoir la force de penſer. Nous laiſſons à l'Auteur le ſoin d'expliquer, comment tout

tout cela s'ajuſte enſemble. Nous remarquons ſeulement qu'on ne ſauroit conclure ainſi : La Matière a certaines propriétés, que nous ne connoiſſons pas encore à préſent : Donc on eſt bien fondé à lui attribuer la force de penſer. *Ariſtote* a beaucoup employé les Qualités Occultes, *mais il* y a longtems que ce n'eſt plus la mode parmi les Philoſophes de s'en ſervir pour expliquer la Nature & ſes opérations.

(Q) L'Auteur ne pourra pas m'imputer ce défaut. Je n'ai ſuppoſé nulle part que l'Ame eſt un Etre indiviſible, mais je l'ai démontré §. §. XXIV & XLVII. Mais ſi l'on reprochoit à l'Auteur lui-même, qu'il ſuppoſe ce qu'il n'a pas encore prouvé ? Nous l'avons trouvé tout-à-l'heure dans le cas. Il avance hardiment, que la Matière peut avoir mille propriétés, qui nous ſont encore inconnues ; & de ce Principe il infère, non ſeulement que la force de penſer ſeroit poſſible dans la Matière, mais qu'elle y exiſte effectivement. Cela ne s'appelle-t-il pas poſer ce qui eſt encore en queſtion ?

(R)

(R) Il y a des gens qui prétendent, que le Régent de Collège ſeroit d'un tout autre avis, après avoir lu la Lettre de l'Auteur. Il ſoutient à préſent dans ſa Claſſe, que la Matière a mille propriétés qui nous ſont inconnues, & que de plus on peut fort bien lui attribuer des repréſentations ſenſibles, & par conſéquent le pouvoir de penſer. Après avoir appris de notre Auteur qu'il n'y avoit également que matière, & dans le grand Mathématicien Archimède, & dans une Taupe, & que la diverſité de leurs ſenſations ne procède que de ce que la matière qui penſe a dans Archimède des ſenſations plus fines & en plus grand nombre que dans la Taupe; notre Régent s'étonne de n'avoir pas plutôt reconnu de lui-même, à tant de preuves diſtinctes que la Nature lui en offroit, que les ſenſations ſont répandues dans la matière, & s'y développent. Mieux inſtruit, il va démontrer que la Girouëtte & la Senſitive ont l'attouchement fort ſubtil, parce que la prémière ſe règle ſur le vent, & que l'autre ſe replie dès qu'on la touche. Il attribuera

buera l'ouïe aux vitres des fenêtres, parce que le tonnerre & le canon les font trembler, auſſi-bien que les Hommes & les Animaux. S'il étoit dans le préjugé des Anciens, que l'Héliotrope ſe tourne toujours du côté du Soleil, il donneroit à cette fleur une vue auſſi perçante que celle de l'Aigle, il feroit de ſes grains de ſemence autant d'yeux, & des petits filamens dont ils ſont garnis, des paupières. Mais comme l'expérience lui a appris que cette fleur ne ſuit pas toujours le cours du Soleil, il aimera mieux placer la vue dans [illegible]guille magnétique, & dire que [illegible] Pole du Nord eſt ſon point de vue fixe. En un mot, il va débiter dans ſa Claſſe pluſieurs belles Propoſitions ſur les différentes ſenſations & les penſées de la Matière. Il eſt préſentement dans l'idée, que le mouvement régulier & uniforme de ſa Montre de poche eſt fondé ſur des penſées méchaniquement régulières. Si on lui repréſente qu'on n'entend pas ce qu'il veut dire par ſes penſées méchaniquement régulières, il éclaircira ſa penſée d'une manière fort ſavante par une

une Remarque, que lui fourniront les *Acta Phyſico-medica Naturæ Curioſorum*, Vol. II. p. 287. On y dit que, pour eſſayer ſur un Chien la force d'une Eau vulnéraire, on enfonça un clou dans la tête de cet animal, qu'on y verſa l'Eau vulnéraire, & que là-deſſus le Chien ſe mit à tourner pendant quelques heures conſécutives, en formant un cercle ſi exact, qu'à chaque tour il faiſoit le même nombre de pas qu'il avoit fait en commençant le prémier cercle. Il faut donc, dira notre Régent, que le Chien ait, tout comme la Montre, une ame particulière, qu'il ſoit compoſé de pure matière, & que ſes ſenſations aient été diſpoſées par le trou fait à la tête, & par l'Eau vulnéraire, de telle ſorte qu'elles ont produit ce mouvement circulaire & régulier. Pourquoi donc ne pourroit-on pas expliquer un mouvement tout ſemblable dans l'Eguille de la Montre, par les ſenſations cachées de ſa matière? L'Auteur prendra, s'il lui plaît, la peine d'appuyer l'opinion du Régent d'Ecole par de nouvelles preuves, ou de lui en enſeigner une autre,

tre, qui s'accorde avec les principes de ſa Lettre.

(S) C'eſt-là ſans doute le vrai chemin dans toute recherche, ſavoir de commencer par ce que l'on connoit, & de s'en ſervir pour arriver à ce qui eſt inconnu. Mais il faut en même tems raſſembler tout ce que l'expérience nous enſeigne ſur un ſujet, & ne pas s'en tenir à quelques Articles, que l'on croit pouvoir employer de la manière la plus favorable au but que l'on ſe propoſe. Beaucoup moins doit-on avancer ce qui eſt contredit par l'expérience. Nous allons voir par-ci par-là, que l'Auteur a négligé l'une & l'autre de ces deux conditions.

(T) Il y a peu de perſonnes qui ſoutiennent cette opinion. La plus reçue, c'eſt que l'Ame exiſte dans le corps dès la conception, quoiqu'on n'ait pu s'accorder juſqu'à préſent ſur l'origine & la propagation de l'Ame. Vous trouverez les principaux ſentimens là-deſſus rapportés §. CXXVI.

(U) Voyez ci-deſſus la Remarque C.

(X) Ceci eſt très vrai, mais l'Auteur n'auroit pas du oublier de dire en

en même tems, que cet Enfant nait avec la capacité d'arriver dans la ſuite à l'uſage actuel de la Raiſon. Ainſi cette capacité appartient à l'eſſence de l'Ame Humaine, & forme une différence eſſentielle entre elle & l'Ame des Bêtes, en qui rien de ſemblable ne ſe développe jamais.

(Y) L'Auteur qui paroit ſe tracaſſer tant pour rendre compte de la conduite & des progrès des petits Enfans, n'auroit eu qu'à interroger une Nourrice: elle lui auroit appris qu'un Enfant d'un an connoit non ſeulement Père & Mère, mais encore bien d'autres choſes, & qu'il y a des Enfans d'un an & demi qui ſavent exprimer tout ce qu'ils veulent. On eſt de plus en droit de reprocher à l'Auteur, qu'en faiſant ſemblant d'apporter une exacte attention aux progrès d'un Enfant, & à la manière dont il parvient à l'entendement, pour tirer ſes conſéquences d'une expérience reconnue, il débute par un faux expoſé; & j'ai déjà eu occaſion de remarquer le même procédé chez lui, dans mes Notes D & S.

(Z) C'eſt faire un terrible ſaut, que

de passer d'un Enfant d'un an & demi à un Jeune-homme de vingt ans, qu'on représente par dessus le marché comme une tête fort dure. Mais on voit bien que ce sont des préparatifs, destinés à donner ensuite avec plus de probabilité au Serin de Canarie, au Chien & au Chat, la préférence sur un Enfant. Cependant qu'un Homme de vingt ans soit aussi stupide qu'il vous plaira, l'expérience enseigne qu'on peut lui apprendre plus de choses qu'à un Chien, ou à tout autre Animal. Ce ne sont pas les connoissances métaphysiques, entant qu'elles sont rangées & apprises suivant les principes de l'Art, qui font de nous des Hommes raisonnables: nous tenons cette qualité du pouvoir essentiel, qui dispose l'ame aux idées distinctes & aux notions universelles; pouvoir qui se manifeste en bien des manières dans l'Homme le plus pesant, comme l'expression de ses idées par la parole le met suffisamment en évidence.

(A A) L'Auteur a ici principalement en vue *Descartes*, à qui il a attribué ci-dessus de dire, que l'Ame a dès

dès le ventre de sa Mère toutes sortes de belles idées métaphysiques, & même l'idée de Dieu. Voyez les passages sur lesquels nous avons fait les remarques C & H. Ici il veut soutenir avec *Bayle*, qu'il y a des Peuples entiers, qui n'ont aucune de ces idées, & qui sont en particulier privés de la connoissance de Dieu. Mais comme *Bayle* met dans ce cas plusieurs Peuples, dont on sait présentement le contraire avec certitude, l'Auteur auroit bien de la peine d'en alléguer un seul, chez lequel on ne trouve quelques traces de la connoissance d'une Divinité.

(BB) Je n'entrerai point dans tout ce que l'Auteur a à démêler ici avec *Descartes* & *Malebranche*.

(CC) L'Auteur pourroit fort bien ajouter encore trois mots, & il trouveroit peut-être qu'au bout de ce tems-là son Serin ne siffleroit pas fort régulièrement le ménuet. Mais quand il auroit raison, nous allons voir que cela ne le mène point du tout à son but.

(DD) Ceci est écrit contre toute expérience. Plusieurs Enfans de qua-

tre ans en ſavent déjà plus, que l'Auteur n'en apprendroit à ſon Serin, à ſon Chien & à ſon Chat, quand ils vivroient mille ans enſemble. Si l'Auteur avoit voulu conſulter l'expérience ſur la capacité de toutes ces Créatures, comme ſon devoir l'y appelloit, il auroit eu honte de comparer le meilleur Chien de chaſſe, beaucoup moins un Serin pour un miſérable ménuët, ou un Chat à cauſe de ſes ſauts, de comparer, dis-je, ces Animaux à un Enfant de quatre ans. Au reſte j'ai traité cette matière conformément à l'expérience depuis le §. LXXIII. juſqu'au LXXXIV. & j'ai montré qu'il y a une différence immenſe, & une différence eſſentielle entre les Hommes & les Bêtes.

(EE) Si quelqu'un vouloit porter ſérieuſement un jugement de cette nature, on ne lui conteſteroit point le titre d'homme groſſier & ſimple, que l'Auteur ſe donne ici à lui-même.

(FF) Avec de l'attention l'Auteur auroit du remarquer tout cela dans un Enfant longtems avant l'âge de quatre ans. Une Nourrice, s'il la queſtionne, lui dira que dans les Enfans nou-

nouveau-nés, on peut juger à certaines marques qu'ils rêvent, & que par conſéquent ils ont des idées obſcures & des repréſentations. La mémoire ſe manifeſte auſſi de bonne heure en eux, puiſque, ſans en alléguer bien d'autres preuves, ils ont déjà appris quelques mots au bout de la prémière année. Les paſſions ne leur manquent pas non plus; les ris & les pleurs, qu'on obſerve en eux dès leur plus tendre enfance, témoignent qu'ils éprouvent des ſenſations, tantôt fâcheuſes, tantôt agréables. Cependant l'Auteur, s'il n'avoit pas enviſagé la choſe ſi ſuperficiellement, auroit pu remarquer dans des Enfans qui n'ont pas encore quatre ans, bien plus de connoiſſances que dans toutes les Bêtes enſemble. On trouve peu d'Enfans qui avant cet âge n'aient appris à parler parfaitement, & cela de manière qu'on peut ſouvent entretenir une converſation avec eux, & qu'on s'étonnne de pluſieurs ſaillies que perſonne ne leur a appriſes. Que l'Auteur montre un ſeul Animal dans lequel on en trouve autant. Combien de choſes un Enfant ne peut-il pas

retenir depuis deux ans juſqu'à quatre ; & quand on l'interroge ſéparément ſur ce qu'il a appris, il en rend compte par morceaux, & donne à connoître par-là qu'il lie des idées aux mots. Quant aux paſſions, c'eſt en dire beaucoup trop peu, que de n'en accorder aux Enfans, qu'autant qu'on en remarque dans un Chien. Un Enfant donne déjà des marques diſtinctes qu'il va plus loin que les ſimples paſſions. Dans ſes jeux on découvre un panchant à inventer quelque choſe de nouveau ; ce qui manifeſte en lui non ſeulement la faculté de l'entendement, mais encore la volonté & la liberté. On n'obſervera rien de pareil dans un Animal. Il ne paſſe point les bornes de ce que font ſans inſtruction toutes les autres Bêtes de ſon eſpèce, ou de ce qu'elles peuvent exécuter, après avoir été dreſſées par un long & rigoureux exercice. Tout cela eſt conforme à l'expérience. Puiſque l'Auteur, qui ſemble vouloir bâtir ſur l'expérience, omet tous ces faits, on peut en conclure que ſon Ecrit eſt extrêmement défectueux.

(GG) A la fin l'Auteur veut bien ne

reconnoître un Enfant, lorſqu'il a atteint l'âge de quatre ans, pour une Créature raiſonnable. Mais il prétend que ſon Serin, ſon Chien & ſon Chat ſont tout auſſi raiſonnables, & même que leur raiſon s'eſt développée beaucoup plutôt que celle de l'Enfant. Si les Animaux ſont des Créatures raiſonnables, tout comme les Hommes, & qu'on puiſſe les mettre dans la même claſſe, je voudrois bien que l'Auteur me dit, comment il eſt permis à des Hommes raiſonnables d'agir avec leurs ſemblables, tels qu'on ſuppoſe ici les Animaux, tout autrement qu'avec les autres Hommes. L'erreur conſiſte proprement en ce que l'Auteur ne diſtingue point entre les différentes ſortes d'idées, & qu'il donne en général le nom de *raiſonnable* à tout ce qui a des ſenſations. Il auroit tenu un tout autre langage, s'il avoit bien examiné quelles ſortes d'idées il faut avoir pour conclure par réflexion, en comparant les diverſes vérités, & pour déterminer ſes appétits ſenſibles, ſans aucune contrainte, & par la ſeule efficace de la volonté.

(H H) Il nous ſuffit de renvoyer

le Lecteur au §. LXXIV. de nos Réflexions; il en pourra inférer, avec combien peu de fondement l'Auteur met ici de niveau un Chien avec un Enfant de quatre ans, ſans donner à celui-ci la moindre préférence ſur l'autre.

(II) Il faut que l'Auteur ait un merveilleux talent pour dreſſer les Chiens de chaſſe, puiſqu'il y découvre plus de capacité pour lier les idées entre elles, que dans un Enfant de ſix à ſept ans. Ce n'eſt preſque pas la peine de réfuter une pareille aſſertion: mais en tout cas je lui citerai le jeune *Baratier*, & le fameux Enfant de *Lubeck* pour exemples; & il s'agira de ſavoir, ſi non ſeulement le Chien de chaſſe, mais ſi l'Auteur lui-même a été auſſi ſavant à quatorze ans que ces Enfans l'étoient à ſept. Peut-être que l'Auteur a voulu nous donner ici une preuve de fait de la vérité de ce qu'il avance dès le commencement de ſa Lettre, ſavoir, que *les fables les plus hardies ſont celles qui ſont le mieux reçues de la foible imagination des hommes.*

(K K) Si l'on attribue la même nature

ture & la même eſſence à un imbécille & à *Newton*, on ſe fonde ſur ce que l'un & l'autre ſont nés de l'Eſpèce Humaine, & qu'il eſt inconteſtable que chaque Etre engendre ſon ſemblable. Mais je ſerois curieux de connoître les raiſons beaucoup plus fortes, en vertu deſquelles l'Auteur prétend que ſon Chien & un Enfant ſont de la même eſpèce. Car aiant montré dans mon Ouvrage la grande différence qu'il y a entre l'un & l'autre, & aiant remarqué de grands défauts dans la comparaiſon que l'Auteur en fait, il réſulte de tout cela que ſa conſéquence eſt très peu juſte. Dans le parallèle entre un Homme & un Chien, il ne s'agit pas ſimplement du plus ou du moins de capacité, & la différence ne conſiſte pas en degrés; mais elle ſe montre principalement, en ce que l'Homme a une certaine ſorte de faculté ou de capacité, dont le Chien, ou tout autre Animal, eſt entièrement deſtitué, comme je l'ai remarqué des Bêtes en général §§. LXXIV & LXXXIV. & des Chiens en particulier §§. LXXXI & LXXXII. C'eſt-là la raiſon qui autoriſe à croire qu'un Enfant & un

Chien ne ſont pas de la même eſpèce, & qu'il ont une eſſence totalement différente. Au reſte, ſi l'Auteur eſt d'humeur de croire qu'un Chien eſt de la même eſpèce qu'un Homme, on ne ſauroit l'en empêcher. Mais on croit pourtant qu'il ne trouveroit pas, qu'en agiſſant conformément à ce principe, on le traitât comme un Chien.

(L L) L'Auteur ne ſauroit conclure autre choſe de tout ceci, ſinon que la Vie du Corps eſt dans le ſang; mais non que le ſang ait la faculté de ſentir, encore moins celle de penſer. Car autrement il faudroit que ces deux facultés euſſent leur origine dans les alimens, qui produiſent & entretiennent le ſang dans le Corps humain. Il en réſulteroit encore, que dès qu'on tire du ſang, l'Homme perd à proportion autant de ſa ſenſibilité & de ſa force de penſer. S'il ſortoit toujours un nombre d'idées avec le ſang, un Homme, que l'on ſaigne en *France* une douzaine de fois & plus en deux jours, ne conſerveroit guères d'idées.

(M M) Tout ce qui réſulte, c'eſt une

une conformité à certains égards entre l'Homme & la Bête, ce que perſonne ne nie. Mais les choſes qui ont quelque conformité, ne ſont pas pour cela de la même eſpèce, & n'ont pas la même eſſence.

(NN) On peut recourir à la Remarque FF. Au reſte j'ai auſſi examiné la queſtion, d'où vient que dans le ſommeil & dans un évanouïſſement on ne ſe ſent plus, §§. LXXXVII. LXXXVIII & LXXXIX; & j'ai montré la différence qu'il y a entre les idées produites par l'Imagination, & celles de l'Entendement pur.

(OO) S'il avoit plu à l'Auteur d'indiquer le tems propre auquel les *Egyptiens* ont inventé la *Spiritualité* & l'*Immortalité* de l'Ame, on auroit pu lui répondre. Mais il ne nous dit cela qu'à la volée, & on doit l'en croire ſur ſa parole & ſans preuve. Cependant qu'on ſe rappelle ſeulement les obſervations qui ſe trouvent dans la Préface d'un Anonyme ſur mon Ouvrage, & l'on verra que tous les Peuples qui ont divinisé leurs Héros, ont cru l'immortalité de l'Ame. Au reſte on apperçoit ici diſtinctement,

que l'Auteur nie l'immortalité de l'Ame, & la regarde comme une invention Politique. Nous rappellerons cet article, quand nous en viendrons à la concluſion de ſa Lettre.

(PP) L'Auteur confond & brouille ici tout ce que les Philoſophes ont dit des Genres & des Eſpèces. Il dit qu'*Archimède* & une Taupe ſont de la même eſpèce, quoique d'un genre différent; quoique ſuivant la Philoſophie tout ce qui eſt de la même eſpèce ſoit du même genre. Il auroit du renverſer, & dire qu'*Archimède* & une Taupe ſont du même genre, entant que tous deux ſont des Etres vivans & pourvus d'un corps; mais qu'ils ſont auſſi peu de la même eſpèce, que le Soleil & un feu-folet.

(QQ) Ceci doit être la concluſion de ce qui précède. Mais je ſouhaiterois fort de voir un raiſonnement en forme, qui renfermât la preuve de l'exiſtence de la penſée dans la Matière; comme j'en ai fait un §. LXXXVI. pour prouver le contraire, & pour établir l'immortalité de l'Ame. Dans tout ce que l'Auteur a avancé, je ne trouve que la matière de-

de l'argument ſuivant. Le Chien penſe. L'Homme penſe auſſi. Donc ce qui penſe dans l'Homme eſt matériel. Mais cette conſéquence ne peut être bonne, qu'en ſuppoſant que ce qui produit une eſpèce de penſées dans le Chien, eſt auſſi matériel. Et c'eſt ce qu'on n'accordera pas à l'Auteur, & il faut qu'il commence par le prouver. Or tout raiſonnement dans lequel on ſuppoſe ce qui eſt encore en queſtion, ne prouvant rien, on voit par-là que l'Auteur ne fournit aucune concluſion ſolide.

(RR) On attribue ici à la Matière les ſenſations, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût & l'attouchement. Mais tout cela ſe dit pareillement ſans preuve.

(SS) On peut bien convenir que nos cinq ſens ſont *les portes de nos idées*, entant qu'il eſt certain que nos repréſentations ſenſibles ſuppoſent les objets corporels qui agiſſent extérieurement ſur nous. Les idées qui en naiſſent, nous fourniſſent l'occaſion d'exercer notre entendement, & d'examiner les objets que nous ſentons. Mais quand l'Auteur ajoute que les

ſens ſont auſſi *la meſure* de nos idées, on ne ſauroit le lui accorder abſolument. A-la-vérité, ſi cela veut dire que moins une Créature a de ſens & moins elle a d'idées, & qu'ainſi un Homme privé de quelqu'un des ſens a moins d'occaſion de penſer, & de matériaux pour réfléchir, nous ne le nierons pas. Mais ſi l'Auteur entend que la fineſſe & la force des ſens ſont le fondement propre de la différence entre une Créature raiſonnable & une Brute, & du plus ou du moins de raiſon qu'elles ont, comme il ſemble que ſon opinion aille-là, on ne peut lui paſſer cette prétention. Car il eſt bien certain que divers Animaux poſſèdent quelque ſens dans un degré fort ſupérieur à ceux de l'Homme. Or nous avons démontré, dans nos *Réflexions Philoſophiques*, de tous les Animaux en général, qu'on ne ſauroit leur attribuer aucune Raiſon dans le ſens propre aux Hommes, & que par conſéquent la fineſſe des ſens n'y fait abſolument rien. De plus, il eſt aiſé de prouver, que ſi tous nos ſens avoient un degré de force beaucoup plus éminent, nous

ſerions

ſerions moins en état de faire uſage de notre entendement qu'à préſent. Qu'on ſuppoſe ſeulement que notre vue fût aſſez pénétrante pour découvrir à la fois pluſieurs millions de petites Créatures que le Microſcope nous offre l'une après l'autre, & que notre ouïe fût aſſez fine pour s'appercevoir du moindre mouvement de l'air à mille pas à la ronde, ne ſerions-nous pas éblouïs de tous ces objets, & étourdis de tous ces ſons, de manière à ne pouvoir règler nos penſées ? Et que n'arriveroit-il pas, ſi par ſurcroit les plus ſubtiles exhalaiſons frappoient notre odorat, & que les moindres attouchemens excitaſſent en nous de vives ſenſations ? J'eſpère que cela ſuffira pour faire comprendre au Lecteur, qu'on ne ſauroit faire de la fineſſe des ſens le fondement propre de l'exercice de l'Entendement.

(TT) Si cela étoit vrai, il s'enſuivroit 1. qu'un Homme qui eſt privé d'un ſens, comme de la vue ou de l'ouïe, a par cette raiſon moins d'entendement qu'un autre Homme. 2. Que les Bêtes qui ont cinq ſens de même

même que les Hommes, ont autant d'entendement. Et 3. qu'une Bête qui auroit les ſens meilleurs que l'Homme, comme quelques Animaux nous ſurpaſſent, les uns par la vue, les autres par l'ouïe ou par l'odorat, qu'une telle Bête, dis je, auroit par cette raiſon plus d'entendement que tous les Hommes. Or comme ce dernier article eſt abſolument faux, ainſi qu'on l'a prouvé d'une manière circonſtanciée dans les Remarques précédentes, on voit par-là combien l'opinion de l'Auteur eſt peu fondée.

(UU) Voici une conſéquence très mal déduite. L'ame de l'Huître eſt attachée à ſon écaille; donc cinq ſens lui ſeroient inutiles; donc elle a moins d'eſprit que moi. Qu'on prenne à la place de l'Huître un Eſcargot, dont, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, l'ame eſt auſſi attachée à ſon écaille, malgré cela il a tout au moins quatre ſens, & nous ne ſommes pas même fondés à lui refuſer entièrement le cinquième, ſavoir l'ouïe. De cette manière, & en ſuivant la méthode de conclure de l'Auteur, il faudroit avouer qu'un Eſcargot, fut-il tout-à-

fait

fait privé de l'ouïe, a pourtant autant d'intelligence par rapport aux quatre autres ſens qu'un Sourd. Et que dirons-nous de la Tortue? Elle poſſède ſans contredit les cinq ſens, quoique ſon ame ſoit pareillement attachée à l'écaille. Les concluſions de l'Auteur tombent en ruïne, & nous avons ici une nouvelle preuve qu'il eſt allé ſouvent beaucoup trop vite en beſogne dans la compoſition de ſa Lettre.

(X X) Je ne ſai ſi l'Auteur pourroit indiquer beaucoup d'Animaux qui n'aient que deux ſens. J'ai même peine à croire qu'on vînt à bout d'en nommer un ſeul qui n'en ait davantage. Une Huître, par exemple, en a tout au moins trois, ſavoir, outre l'attouchement & le goût, l'odorat, ſans lequel on ne ſauroit comprendre, comment l'une pourroit découvrir l'autre pour s'accoupler. Au reſte je ne conteſterai point qu'il ne puiſſe y avoir plus de ſortes de ſenſations que les Hommes n'en poſſèdent, & que les Créatures qui vivent dans les autres Globes de l'Univers n'aient peut-être d'autres ſens. Mais qu'il

qu'il y ait des Créatures douées de ſens à l'infini, c'eſt une opinion que j'abandonne de bon cœur à l'Auteur. Pour moi je tiendrois une telle Créature pour fort malheureuſe, & je la croirois du moins diſpoſée à faire uſage de ſon entendement. Mais comme cette diſcuſſion n'intéreſſe point le fond de la diſpute, je n'm'y arrêterai pas davantage.

(YY) Ce que nous appellons une Ame diſtincte du Corps, l'Auteur le nomme ici un Etre inconnu, que nous avons inventé pour affirmer quelque choſe ſur un ſujet auquel nous ne comprenons rien. Mais je voudrois bien ſavoir dans quel ſens l'Auteur qualifie l'Ame un Etre inconnu? S'il le fait, parce que les yeux ne la découvrent point, & qu'on ne ſauroit comprendre comment elle penſe, je dirai avec le même droit, que la prétendue Matière penſante de l'Auteur eſt auſſi un Etre parfaitement inconnu. Si cette dénomination vient de ce que l'on ne connoit l'Ame, ni en elle-même, ni par ſes opérations, je nie que l'Ame ſoit un Etre inconnu. Au moins pouvons-nous nous vanter que

que l'Ame nous eſt tout auſſi connue que la Matière penſante à l'Auteur. Au reſte nous nions auſſi abſolument, qu'il ſe ſoit paſſé bien du tems avant que les Hommes aient cru l'exiſtence d'une Ame diſtincte du Corps, & éternellement vivante. L'Auteur le dit hardiment, mais il ne ſe met pas en peine de le prouver. Il ne ſauroit produire de plus anciens mémoires des prémiers tems, que ceux de *Moïſe*. Or cet Ecrivain ſuffit pour le convaincre aiſément, qu'il nous repaît ici d'une opinion tout-à-fait fauſſe.

(ZZ) Cela a lieu encore aujourd'hui; & j'ai auſſi lié l'idée de la Vie à celle de l'Ame, §§. XX, XXI & XXIX. Mais cela ne fait rien au ſujet en queſtion. Les Bêtes participent à la vie tout comme nous. Mais la différence qu'il y a, c'eſt que la vie des Bêtes ne s'étend qu'aux repréſentations & aux appétits ſenſibles; au-lieu que notre vie eſt ſuſceptible de moralité, & doit être règlée ſur les principes du Bon-Sens.

(AAA) Ci-deſſus (*Remarque* OO) c'étoit la Politique des *Egyptiens*, qui avoit inventé la doctrine de l'Ame; à pré-

préſent c'eſt l'ouvrage de notre orgueil. L'Auteur ſemble regarder comme un grand acte d'humilité, de mettre la Nature Humaine dans la même claſſe que celle d'un Chien.

(BBB) Je n'entens pas bien ce que l'Auteur veut dire ici. Pour moi j'attribue aux Bêtes, tout comme aux Hommes, une ame diſtincte du corps, avec cette différence ſeulement, que le pouvoir eſſentiel de l'ame des Bêtes ne s'étend pas ſi loin, & ne ſauroit produire l'eſpèce d'idées néceſſaires pour penſer raiſonnablement.

(CCC) Ce n'eſt pas-là proprement la queſtion, il s'agit de ſavoir, ſi la force de penſer & de ſe connoître peut convenir à la Matière. On peut bien former cette demande ſans orgueil.

(DDD) Mr. *de Voltaire* a pu apprendre préſentement à l'Auteur, ce que c'eſt que l'Eſpace & la Lumière. Ainſi il eſt déjà obligé en quelque manière à nous découvrir ſes idées ſur la faculté d'appercevoir & de ſentir. S'il ne faloit pour achever de l'y engager, que lui dire ce que c'eſt que le Mouvement, le Feu, les Corps

&

& le Tems, il ne ſeroit pas impoſſible de le ſatisfaire. Mais quand nous n'aurions pas une idée bien diſtincte de toutes ces choſes, nous ſavons au moins certainement que le Feu n'eſt pas le Tems, ni le Tems l'Eſpace, ni l'Eſpace la Lumière, &c. Par conſéquent nous ſavons auſſi que chacune de ces choſes a ſa nature particulière. C'en eſt aſſez pour reconnoître que les ames des Bêtes ſont d'une eſpèce & d'une nature différente de celle des Hommes, comme nous le découvrent leurs diverſes opérations. Mais il n'eſt pas abſolument néceſſaire pour cet effet, que nous puiſſions exprimer en quoi conſiſte proprement la force de penſer.

(E E E) Ceci eſt merveilleux. L'Auteur ne veut point reconnoître d'ame particulière, pour n'être pas obligé d'attribuer à des cauſes inconnues ce qu'il peut attribuer à une cauſe connue. Et cependant la Matière, entant qu'elle penſe, lui eſt tout auſſi inconnue, puiſqu'il ne ſauroit nous dire quelle eſt ſa conſtitution propre, & ce qui la diſtingue du reſte de la

Ma-

Matière qui ne poſſède pas la faculté de penſer.

(FFF) Il ne s'agit pas de ce que l'Auteur peut dire, mais de ce qu'il eſt en droit de dire.

(GGG) L'Auteur peut-il donc ſe faire une idée de la Matière, entant que penſante? S'il ne le ſauroit, ſes propres principes lui défendent de prendre la Matière pour l'Ame, & de lui attribuer la force de penſer. Mais on n'accordera pas même à l'Auteur, qu'il ſoit impoſſible de ſe faire l'idée d'un Eſprit; car, quand on parle d'idées, il ne faut pas ſe borner à celles de l'Imagination, ſans appeller au ſecours l'Entendement. On peut comprendre par l'Entendement bien des choſes, que l'Imagination ne ſauroit repréſenter. Si l'Auteur n'a pas honte de recevoir des inſtructions de *Mr. de Voltaire*, je le renverrai au paſſage de ce célèbre Auteur, que j'ai allégué §. CVII. de mes *Réflexions Philoſophiques*. Il trouvera auſſi §. LXIII. un exemple bien marqué de la grande différence qu'il y a entre la force de l'Imagination & celle de l'Entendement. Je ne ſaurois prendre l'Auteur pour

Spi-

Spinoſiſte, parce qu'il parle immédiatement après de Dieu & de ſa toute-puiſſance, avec des expreſſions qu'un *Spinoſiſte* ne pourroit employer. Car il nous dit que ce ſeroit nier la toute-puiſſance de Dieu, que de lui refuſer la faculté de donner à la Matière le ſentiment & la penſée. Le *Spinoſiſte* n'admet d'autre Dieu que la Matière, & fait de chacune de ſes parties une partie de la Divinité. Par conſéquent il ne ſauroit dire que Dieu donne quelque choſe à la Matière, ſans diſtinguer Dieu de la Matière contre ſes principes. N'accuſons donc point l'Auteur de *Spinoſiſme*, je le crois obligé de reconnoître l'immatérialité & la ſpiritualité de Dieu, puiſqu'il eſt impoſſible qu'un Etre corporel, diſtinct du Monde, ait le ſouverain degré de perfection qu'on eſt obligé d'attribuer à Dieu. Or ſi l'Auteur croit que Dieu eſt un Eſprit, & qu'il ne veuille pas avouer qu'il n'a pas la moindre idée de Dieu, il faut qu'il ſe déſiſte de la propoſition qu'il avance ici. D'ailleurs on peut bien lui accorder, que dans notre état préſent,

où

où l'Imagination ſe mêle par-tout, nous n'avons point d'idée complette d'un Eſprit. Mais n'avoir pas une idée complette, ou n'en avoir point du tout, ce ſont des choſes fort différentes.

(HHH) L'Auteur a déclaré ci-deſſus, qu'il ne parle pas en Théologien, mais en Laïque, & ſuivant les ſeules idées humaines. Le voici qui s'oublie, & qui prend tout à coup le ton d'un Théologien, d'une manière dont il ſe moqueroit fort, ſi quelqu'autre s'en ſervoit contre lui.

(III) Ce n'eſt point-là la véritable cauſe. On convient aſſurément, qu'on ne doit pas nier une choſe, par la ſeule raiſon qu'on ne la comprend pas. Mais j'ai allégué §§. XXIX & XLV. les raiſons que j'ai de croire que la Matière ne penſe pas, & l'objection de l'Auteur s'y trouve réſolue d'avance.

(KKK) Si l'Auteur vouloit ſuivre la vraie méthode de conclure, & s'y tenir exactement, il auroit du dire. Vous ne comprenez pas comment un Etre, ou une Subſtance quelle qu'elle ſoit, penſe; & je le comprens auſſi peu que vous. Ainſi n'affirmons

rien,

rien, ni l'un, ni l'autre, & laiſſons problématique la queſtion, ſi l'Etre penſant eſt Eſprit ou Matière. C'eſt de la ſorte que l'Auteur ſe ſeroit exprimé, s'il n'avoit point voulu faire de ſaut dans ſes concluſions. Mais à préſent il avance que l'Etre penſant eſt réellement matériel, & il ſe fonde ſur ce que ceux qui font de l'Ame un Eſprit, ne ſauroient comprendre comment ſe produit la penſée. Son erreur capitale conſiſte en ce qu'il ne diſtingue point entre comprendre la manière dont une choſe ſe fait, & connoître l'eſſence & l'exiſtence d'une choſe en elle-même. On comprend bien, par exemple, que c'eſt en général de la diſpoſition & de la ſtructure particulière d'un Arbre que dépend la production de telle ſorte de fruits, dont la figure, l'odeur & le goût ne ſauroit être autre qu'elle eſt; quoiqu'on ne puiſſe ni comprendre, ni expliquer, comment tout cela ſe paſſe en détail, & ſuivant toutes ces circonſtances. De-même on comprend bien, & nous l'avons démontré, que l'Etre penſant ne ſauroit être corporel, mais que ce doit être quelque

choſe de ſimple & d'indiviſible, quoiqu'on ne puiſſe pas ſe faire une idée de la manière propre dont cet Etre penſe.

(LLL) Si quelqu'un prétendoit que Dieu peut faire d'une Pierre un Ange, & que ſa penſée fût, qu'une Pierre, demeurant une Pierre, fût en même tems ſusceptible des propriétés Angéliques, il tomberoit en contradiction; & s'il refuſoit entièrement à la Matière la force de penſer, ce ſeroit à lui à voir comment il s'accommoderoit avec l'Auteur.

(MMM) Nous nous ſommes déjà à peu près expliqués là-deſſus §. XLVI. Nous ajoutons ici cette remarque, c'eſt qu'un Philoſophe reconnoit à-la-vérité, & révère la Toute-puiſſance Divine; mais qu'il n'y a jamais recours dans l'examen des propriétés & de la nature des Etres; & lorsqu'il eſt queſtion de ſavoir, ſi & comment une choſe eſt poſſible. La poſſibilité ou l'impoſſibilité intrinſèque d'une choſe appartient à l'Entendement Divin; mais l'exiſtence actuelle d'une choſe poſſible en ſoi, dépend de la volonté toute-puiſſante de Dieu. L'Etre qui penſe dans l'Hom-

l'Homme exiſte, & le Philoſophe reconnoit ſans peine qu'il eſt l'ouvrage de la puiſſance de Dieu. Mais quand on demande, de quelle nature eſt cet Etre penſant, & s'il eſt poſſible en ſoi, que la Penſée ſoit produite de la Matière, le Philoſophe ne recourt plus à la toute-puiſſance divine, mais il conſidère la nature de la Penſée, & la conſtitution de la Matière, pour voir s'il ſe trouve une vraie contradiction entre ces deux choſes. En ce cas, la choſe eſt abſolument impoſſible, & ſi elle eſt abſolument impoſſible, elle ne ſauroit jamais être conduite à l'exiſtence. C'eſt une notion tout-à-fait erronée de la poſſibilité, que de la faire dépendre de la ſeule volonté de Dieu, comme ſi une choſe n'étoit rendue poſſible que par la puiſſance de Dieu. Si cela étoit, Dieu n'auroit eu qu'à créer une ſeule ſorte de Créatures, & donner à chacune de ces Créatures une propriété, laquelle il auroit voulu. De cette manière un ſeul grain de ſable, de quelque manière qu'il ſoit conſtitué, pourroit produire des milliers d'eſpèces d'Arbres, d'Arbuſtes, de Fleurs, &

d'Herbages. Mais le Créateur a rangé tous les Etres en certaines classes, & les a disposé de façon qu'ils exécutent leurs opérations d'un manière naturelle & conforme à leur constitution. Ainsi dans chaque Créature il a eu égard a sa possibilité intrinsèque, & à ce qui pouvoit en résulter. Si donc l'Auteur n'a d'autre ressource pour sa Matière pensante que la toute-puissance de Dieu, il donne à connoître par-là, qu'il ne croit pas la Matière naturellement *disposée* à penser, & ainsi il est obligé de convenir qu'il ne sauroit défendre sa proposition d'une manière Philosophique.

(NNN) Si l'on pouvoit supposer cet article, que Dieu a doué effectivement la Matière de la force de penser, le reste, savoir si Dieu *peut* conserver à la Matière cette faculté, ne souffriroit point de difficulté.

(OOO) C'est une mauvaise conclusion. Quelques Philosophes croient l'Espace. Donc l'Etendue subsiste effectivement sans les Corps. Ce que quelques Philosophes croient, ne sauroit passer dès-là pour vrai.

(PPP)

(PPP) Les *Chrétiens*, qui ſont dans cette opinion, n'ont qu'à ſe tirer d'affaire avec l'Auteur. Cela ne me regarde point.

(QQQ) Puisque l'Auteur avoue que Dieu ne peut pas faire ce qui implique contradiction, il n'a qu'à réfuter les §§. XXXIX & XLV. de mes *Réflexions Philoſophiques*, où j'ai fait voir qu'il y a contradiction à faire de la Matière un Etre penſant, ou bien il doit ſe déſiſter de ſon opinion.

(RRR) Nous ſavons non ſeulement cela, mais nous ſavons encore que les idées qui procèdent de l'Etre penſant en nous, ne ſont point matière. Car autrement notre tête ſeroit ſi pleine de matière, que nous ceſſerions bientôt de penſer. Et ainſi nous ſavons auſſi que ce qui produit les idées en nous, ne ſauroit être matière; car autrement il ſeroit poſſible que du matériel procédât l'immatériel, & ainſi qu'une choſe en fît naître une autre avec laquelle elle eſt en contradiction. Or l'Auteur lui-même reconnoiſſant que rien de contradictoire n'eſt poſſible, il faut

qu'il accorde en même tems que la Matière ne ſauroit penſer.

(SSS) La Religion conduit à l'idée des récompenſes & des peines après la mort. Si donc un Philoſophe enſeigne, comme le fait l'Auteur, que l'immortalité de l'Ame eſt une pure invention, comment l'Auteur peut-il avancer que cela ne fait aucun tort à la Religion?

(TTT) L'Auteur croit-il donc que la Bible enſeigne ici quelque choſe, qui ne puiſſe s'accorder avec les vrais principes de la Philoſophie? S'il avoit propoſé ſon doute plus diſtinctement, il auroit été aiſé de lui répondre. Il eſt vrai qu'à préſent la Lumière vient du Soleil, il eſt auſſi vrai que l'Ecriture rapporte qu'il y a eu une Lumière créée, avant que les rayons du Soleil paruſſent. Car le même *Globe*, dont la matière par ſon mouvement rapide a donné dès le commencement une ſorte de lumière, fut parfaitement allumé le quatrième jour de la Création, & forma ce Soleil qui nous fournit préſentement la lumière. Lorſqu'ailleurs la Bible dit, que le Soleil s'eſt arrêté, elle n'enſeigne

ſeigne point par-là que le Soleil décrive un cercle autour de la Terre & des Planètes; mais il peut s'être arrêté, comme on dit de la roue d'une Montre qu'elle s'arrête lorsqu'elle ceſſe de tourner ſur ſon axe.

(UUU) L'Auteur ne ſauroit tirer non plus aucune contradiction d'ici. Car l'Ecriture Sainte dit bien que l'Arc-en-ciel a été donné de Dieu pour ſigne depuis le Déluge, mais non qu'il ait ſeulement commencé d'exiſter alors.

(XXX) Je voudrois bien ſavoir, quelles ſont les vérités connues, & démontrées par la Nature, qui combattent le myſtère de la Trinité, puiſqu'il n'enſeigne point que dans l'Eſſence Divine il y ait un & trois au même égard. L'Eſſence Divine eſt une dans un ſens, & dans un autre ſens on lui attribue trois perſonnes. Quant à l'Euchariſtie, je me ſuis déjà expliqué là-deſſus dans la Remarque (GGG). En un mot, les choſes qui ſont du reſſort de la Raiſon & les Vérités de Foi ſont bien différentes, mais elles ne ſont pas en contradiction.

(YYY) C'eſt aux Théologiens de l'Egliſe *Romaine* à répondre à cette objection, & a ſauver l'infaillibilité du Pape dans cette occaſion. Le Pape *Zacharie*, qui condamna comme *hérétique* la notion des *Antipodes*, s'en eſt ſans doute fié là-deſſus à *St. Auguſtin* & à *Lactance*; mais en cela il a donné une preuve que les Papes, de-même que les anciens Pères de l'Egliſe, peuvent errer.

(ZZZ) C'eſt donner à entendre que la Religion n'eſt faite que pour le commun Peuple. Au reſte il eſt certain que ſi les Philoſophes n'avoient jamais avancé que des opinions fondées ſur la Nature, ils n'auroient fait aucun tort à la vraie Religion. Mais quand ils ſoutiennent que l'Ame eſt matérielle, ils donnent lieu par-là de conjecturer, que l'Ame eſt déſtruite, & périt par la mort. Si notre Auteur en doute, Mr. *de Voltaire* le lui apprendra. Voici comme ce Poëte conclut ſon Epitre à Mr. *de Genonville* *.

Pour

* T. IV. p. 69.

Pour comble de malheur je ſens de ma penſée
Se déranger les reſſorts;
Mon eſprit m'abandonne, & mon ame éclipſée,
Perd en moi de ſon être, & meurt avant mon corps.
Eſt-ce-là ce rayon de l'Eſſence ſuprême,
Qu'on nous peint ſi lumineux?
Eſt ce-là cet eſprit ſurvivant à nous-même?
Il nait avec nos ſens, croit, s'affoiblit comme eux.
Hélas! périroit-il de-même?

(AAAA) On accorde volontiers la plupart de toutes ces choſes. Mais ſi l'Auteur, comme la ſuite de ſon raiſonnement ſemble l'inſinuer, prétend par-là que quand un Philoſophe avanceroit quelque ſentiment contraire aux doctrines de la Religion, le Vulgaire n'en auroit pas connoiſſance, il eſt aiſé de faire voir le contraire. L'expérience prouve que bien des gens du commun regardent auſſi-bien que l'Auteur, l'Immortalité de l'Ame comme une invention humaine, & croient que leur Ame eſt matérielle de-même que leur Corps, quoiqu'ils n'aient de leur vie entendu parler de

notre Auteur, ni de *Locke*. D'où cela vient-il? Le Philoſophe dit à l'oreille d'un Grand-Seigneur ſes idées particulières, & contraires à la Religion. Ce Seigneur les redit à ſes Amis. Bientôt elles ſe répandent juſqu'aux Domeſtiques, qui, pour paroître gens d'eſprit, en font parade, & les communiquent à d'autres. A la fin le Vulgaire en eſt inſtruit. Et comme parmi ces ſortes de gens il y en a bon nombre qui aiment à paſſer pour raiſonnables, & dont les paſſions fourniſſent des alimens aux opinions dangereuſes, ils les reçoivent avidement. Or quoique la Religion dominante, en pourſuivant ces gens-là par le fer & par le feu, puiſſe bien empêcher qu'il y en ait beaucoup qui mettent au jour leurs ſentimens particuliers, cependant la vraie Religion ne s'accommode pas de ſimples dehors & d'hypocriſie.

(BBBB) Il convient que les Théologiens peuvent tirer d'ici une leçon fort ſalutaire.

(CCCC) On entend bien ce langage, quand il ſort de la bouche d'un Homme qui habite des Contrées où le

le Clergé peut diſpoſer à ſon gré du Bras Séculier. On peut aiſément diſſimuler ſes opinions, pour éviter les dangers extérieurs. Mais ſi la Vérité y trouve ſon compte, c'eſt une autre queſtion.

FIN.

SOMMAIRES
DES
PARAGRAPHES.

Conduite que l'Auteur ſe propoſe de tenir. 1
Définition de l'Ame. 2
Cette Définition eſt générale. *ibid.*
L'Ame produit ſes repréſentations par une force qui lui eſt propre. 3
Elle eſt auſſi capable d'exciter en ſoi certains appétits. 5
Chaque Ame a un Corps qui lui convient. 6
Notre Définition de l'Ame peut être reçue par ceux qui la croient matérielle. *ibid.*
Ce que c'eſt qu'une Ame raiſonnable. 8
Il faut à l'Ame des idées & des penſées, pour qu'elle puiſſe connoître la liaiſon des vérités, & en tirer des conſéquences. 10
L'ame doit lier ſes idées entre elles. 11
Elle doit avoir les idées des Eſpèces & des Genres, & poſer certaines vérités fondamentales, qui lui ſervent à lier, ou à ſéparer les idées. 12
Exemples de quelques vérités fondamentales. 13
Néceſſité des notions des Genres & des Eſpèces. 16
Comment l'Ame les forme. *ibid.*
Des notions par le moyen deſquelles nous lions ou ſéparons les idées. 18
Les Vérités univerſelles & quelques autres notions exiſtent naturellement dans tous les Hommes. 19
Objection & Réponſe. 21
Conſtitution d'une Ame raiſonnable. 23

Ce

Ce qu'on appelle Immortel. 24
En quoi conſiſte la Vie en général. *ibid.*
Ce que c'eſt que la Vie d'une Ame en général. 25
En quoi conſiſte en particulier la Vie d'une Ame raiſonnable. 26
Si l'Ame raiſonnable eſt immortelle. 27
Notre Ame penſe & vit. 28
Elle eſt raiſonnable. *ibid.*
La Raiſon eſt eſſentielle à notre Ame. 29
L'action de l'Ame n'eſt pas comme celle d'une Machine. 31
Ce que c'eſt qu'une Machine automate. *ibid.*
Conformité & différence entre les opérations de l'Ame & celles d'une Machine automate. 32
Cette différence eſt miſe dans un plus grand jour. 33
Examen de la queſtion, ſi le Corps ou la Matière peut penſer. 35
Ce qui arrive lorſque nous penſons. *ibid.*
Si le Corps penſe, le fondement de la penſée eſt dans la *force* motrice. 36
Les mouvemens extérieurs du Corps Humain ne ſont pas requis pour la penſée. 37
Ceux qui regardent le Corps comme purement paſſif, ne ſauroient lui attribuer la force de penſer. 38
Il y a des Philoſophes qui donnent au corps la *force* d'action & de réaction. 39
La *force* de penſer diffère tout-à-fait de la *force* motrice. 41
Continuation du même ſujet. 42
Ce qui fait juger que la Matière ne ſauroit produire la penſée. 43
Pourquoi la communication de nos penſées ne pourroit avoir lieu, en ſuppoſant que c'eſt la Matière qui penſe. 45

Cela ne pourroit ſe faire par Ecrit. 46
Ni par Signes. 47
Ni par la Parole. 50
Continuation du même ſujet. 51
Ce n'eſt pas l'incompréhenſibilité, c'eſt l'impoſſibilité qui nous fait refuſer la penſée à la Matière. 53
Pourquoi l'on ne doit pas recourir ici à la toute-puiſſance de Dieu? 54
Preuves de la ſimplicité & de l'indiviſibilité de l'Etre penſant. 56
Un Etre ſimple & indiviſible eſt incorruptible en ſoi & indeſtructible, & telle eſt notre Ame. 57
Un Etre ſimple, tant qu'il exiſte, ne perd point ſon eſſence. 58
Ce que nous entendons par Eſſence. 59
L'Eſſence des choſes eſt abſolument néceſſaire. 61
Exemples. *ibid.*
L'exiſtence n'eſt point liée avec la ſimple poſſibilité. 63
Tant qu'une choſe exiſte & demeure ce qu'elle eſt, elle conſerve ſon eſſence. 64
En quoi conſiſte l'eſſence d'une Ame raiſonnable? *ibid.*
Comment on doit procéder dans l'examen de cette queſtion? 65
Combien il y a de ſortes d'Idées? *ibid.*
Ce que c'eſt qu'une Idée obſcure. 66
Ce que c'eſt qu'une Idée claire, non diſtincte. 69
Ce que c'eſt qu'une Idée diſtincte. 70
Il n'y auroit point d'Idées diſtinctes ſans les Notions univerſelles. 71
Les Notions univerſelles entrent bien par les ſens & par l'imagination, mais elles ſont propre-

prement l'ouvrage de l'Entendement. 73
En quoi l'Entendement diffère de la Senſation & de l'Imagination. *ibid.*
Ce que comprennent les Notions univerſelles. 75
Ce qu'il faut encore ranger parmi les Notions univerſelles. 78
Ce que c'eſt qu'une Notion abſtraite. *ibid.*
Les Notions diſtinctes ne ſauroient ſe former ſans les Notions univerſelles & abſtraites. 80
Ce que c'eſt qu'une Idée complette & adéquate. *ibid.*
Les Idées obſcures ne ſuffiſent pas pour penſer raiſonnablement. 83
Il en eſt de-même des Idées qui ſont claires, ſans être diſtinctes: on ne ſauroit raiſonner qu'avec les Idées diſtinctes & les Notions univerſelles. *ibid.*
En quoi conſiſte l'Eſſence d'une Ame raiſonnable? 85
De la différence entre l'Ame Humaine & celle des Bêtes. 86
D'où l'on peut conclure que les Bêtes ne ſont pas de ſimples machines, mais qu'elles ont une ame? 87
D'où l'on peut conclure que l'Ame des Bêtes eſt d'une eſpèce fort inférieure à celle de l'Homme? 88
Qu'il y a une grande différence entre un Oiſeau bien ſifflé, & un Homme qui chante; & ce qui s'enſuit de-là. 89
Quelle différence il y a entre un Oiſeau qui parle, & un Homme; & comment il en réſulte que le prémier manque de notions diſtinctes & univerſelles? 90
Pourquoi l'induſtrie des Abeilles, des Araignées & d'autres Animaux ne ſauroit leur faire ac-

attribuer la Raiſon ? 92
Eclairciſſemens ſur le même ſujet. 94
Quelle ſorte d'idées il faut attribuer aux Bêtes *ibid.*
Toutes leurs actions, raiſonnables en apparence, peuvent être expliquées par les idées claires qui procèdent des ſens. 95
Eclairciſſemens ultérieurs. 97
Nouveaux éclairciſſemens ſur le même ſujet. 101
Réponſe à une Objection. 102
Concluſion de tout ce qui précède, ſavoir qu'il y a une différence eſſentielle entre l'Ame Humaine & celles des Bêtes. 103
Nous paſſons au point capital. 105
Démonſtration de l'Immortalité de l'Ame raiſonnable, tirée de ce qui précède. *ibid.*
Objection priſe de l'état de ſommeil & de l'évanouïſſement. 108
Prémière Réponſe. *ibid.*
Autre Réponſe. 110
L'Ame peut, même après la mort, avoir des idées diſtinctes. 112
D'où vient que quelquefois nous ne nous ſentons pas. *ibid.*
Exemple d'un Homme élevé parmi les Ours. 113
Remarques ſur cet Exemple. 115
Exemple d'un Homme né ſourd & muët. 119
Remarques & Conſéquences de Mr. *de Fontenelle.* 122
Obſervations de l'Auteur. 123
Cet Exemple ſert à lever les difficultés ſur l'état de l'Ame après la mort. 135
Un Homme né ſourd & muët, qui ſe fait entendre par des ſignes, doit avoir les idées dis-

distinctes, requises pour penser raisonnablement. *ibid.*
On le prouve. 138
Autre Exemple. 141
Remarques sur cet Exemple. 143
Nouvel exemple très remarquable d'un Peintre sourd & muët. Rélation qu'en a donné Mr. *Le Mattre.* 144
La prétention de ceux qui donnent à de pareilles gens une vie purement animale, & leur refusent la Raison, est détruite. 172
Question, si l'Ame séparée du Corps peut penser raisonnablement. 173
En admettant l'Harmonie préétablie, il est aisé de répondre affirmativement. 174
Si une Ame raisonnable peut penser sans la parole & les idées des Sens, & s'il y a un Entendement pur. 176
Mr. *de Voltaire* reconnoit & décrit l'Entendement pur. 177
L'Entendement souverainement pur existe en Dieu, & par conséquent il est possible. 178
Il y a une grande différence entre les représentations des Sens ou de l'Imagination, & l'Entendement. 179
Il y a aussi une différence à faire entre les choses que l'on comprend, & la manière dont on les comprend. 180
Comment Dieu se représente les objets corporels sans l'aide des Sens? 181
L'Homme a des idées des choses incorporelles, & ainsi il est susceptible d'Entendement pur. 184
Objection prise de la nécessité des Mots. 186
Les Mots ne produisent point les idées en nous,

tions, ils ne font qu'exciter celles qui y ſont déjà. *ibid.*
Quand un Homme a des idées de choſes incorporelles, les repréſentations ſenſibles ne ſervent qu'à exciter certains mots. 188
Des gens nés ſourds & muets, aiant des idées de choſes incorporelles ſans mots, ils ont eu par conſéquent un Entendement pur. 189
D'où découle une nouvelle démonſtration de l'Immortalité de l'Ame raiſonnable. 190
La même choſe ſe confirme par une autre voie. 192
Si l'Ame, après la mort du Corps, eſt ſuſceptible de contentement? 194
De l'état des petits Enfans après la mort. 198
Démonſtration de l'immortalité de leur Ame. 199
Si l'Ame des Enfans arrivera effectivement à des idées diſtinctes. 200
Ce qui feroit pancher vers la négative. 202
Pourquoi nous ne ſommes pas en état de décider cette queſtion par les principes précédens. 204
Ce qu'il faudroit démontrer, pour réſoudre Philoſophiquement cette queſtion. 208
Diverſes opinions des Théologiens & des Philoſophes ſur l'origine de l'Ame humaine. 210
Petiteſſe des Créatures qu'on a découvertes par les Microſcopes. 213
Ce qu'on a découvert par rapport à la génération de l'Homme. 214
Comment on peut conjecturer de-là, que les Ames exiſtent avant la génération, & ont certains ſens? 215
Pourquoi cette conjecture ne doit paroître, ni nouvelle, ni dangereuſe? 216

Extrait

Extrait d'une diſpute de *Planer.* 218
Comment ſe fait la formation du Corps Humain. 232
Raiſons de croire que tout le principe du Corps eſt dans la Femelle, & que l'Ame organiſée vient du Mâle. 234
Eclairciſſemens en faveur de cette opinion, & réſolution de quelques difficultés. 236
Remarques néceſſaires ſur ce ſujet. 240
Etat de la queſtion. *ibid.*
Il n'y a point d'obſtacles dans l'Ame des petits Enfans, qui les empêche d'arriver à l'uſage de la Raiſon. 241
Comment un Enfant arrive dans le Monde à l'uſage de la Raiſon? 244
Comment une voie ſemblable conduit les Ames des petits Enfans, ſéparées du Corps, à l'uſage de la Raiſon. 247
Réponſe aux difficultés des Théologiens. 252
Réponſe aux difficultés des Philoſophes. 254
Continuation. 258
Nouvelle remarque, qui concerne les Théologiens. 261
Différence entre l'Ame Humaine, & celle des Bêtes après la mort. 263
Remarques ſur une Lettre dans laquelle on ſoutient que la Matière penſe. 266

FIN.